00140808

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018

ROMANS HISTORIQUES

DE

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

L'HOROSCOPE,

HISTOIRE

DU TEMPS DES GUERRES CIVILES DE FRANCE.

AXEL.

TOME TREIZIÈME.

140808

L'HOROSCOPE.

CHAPITRE PREMIER.

La capitale de la Picardie, Amiens, délivrée du joug espagnol, venait de se soumettre à Henri IV, et célébrait, avec l'enthousiasme et la vivacité française, la double fête de sa délivrance et de l'avènement du nouveau roi. Les ténèbres d'une nuit profonde étaient dissipées par les nombreuses illuminations des maisons de la ville, dont les eaux de la Somme reflétaient joyeusement l'éclat, et les tours gothiques de la magnifique cathédrale élevaient jusqu'aux nues leurs belles proportions, éclai-

rées par ces clartés inaccoutumées. Les flots du peuple se pressaient dans les rues, et les bourgeois de toutes les classes dansaient des farandoles autour des feux de joie allumés sur les places publiques et sur la belle promenade d'Autoy; mais le lieu le plus bruyant, celui où l'on avait rassemblé toutes les réjouissances, était l'hôtel-de-ville, dans lequel la noblesse et la bourgeoisie s'étaient réunies pour un grand ballet, comme on disait alors. Des milliers de lampes, suspendues aux portiques, répandaient dans toutes les rues avoisinantes une clarté aussi vive que celle du jour, et les fanfares joyeuses, qui mettaient en mouvement l'élite des danseurs de la contrée, se faisaient entendre au loin. Gentilshommes et bourgeois, catholiques et huguenots, ligueurs et royalistes, tous se confondaient dans le tumulte du plaisir qui semblait avoir opéré, dans cette joyeuse soirée, une heureuse fusion des opinions de tous les partis.

Debout dans l'embrasure d'une fenêtre,

soutenant entre ses bras croisés sa longue épée dont le pommeau touchait à son menton, le colonel huguenot Duplessis-Mornay contemplait attentivement cette foule bruyante, et un sourire involontaire se montrait sur ses lèvres ombragées par d'épaisses moustaches. Il ne tarda pas à être accosté par un jeune gentilhomme huguenot, Valérien Moussard, cadet de Picardie, qui lui avait servi de page, et qui remplissait alors les fonctions de cornette dans son régiment.

—Toujours seul, toujours triste, comme à votre ordinaire, mon colonel? lui dit ce dernier d'un air d'intérêt. Tous ces feux de réjouissance n'auront donc pas une étincelle pour vous; je le voudrais pourtant, afin que vous éprouviez une fois ce que c'est qu'une bonne joie dans le cœur. Nous appartenons, je le sais, à la croyance qui a banni des temples l'éclat des couleurs, la pompe des images, la séduction de la musique; mais il ne faut pas bannir tout cela de la vie, autrement ce ne serait

guère la peine d'exister. Vous nous avez bravement aidé à amener ce beau jour, aidez-nous donc à le célébrer.

— Ce sera volontiers, Moussard, répondit Mornay, si tu veux te rendre caution que la moitié de ces gens-là qui te semblent si réjouis sont aussi francs dans leurs ébats que tu l'es toi-même. Oui, mon bon cadet, continua-t-il en voyant que Moussard le regardait avec étonnement, voilà des milliers d'hommes qui se coudoient et se félicitent dans toutes ces salles, mais combien y a-t-il d'amis du roi parmi eux? N'as-tu pas vu se glisser çà et là des mines de mécontens, trop orgueilleux ou trop malhabiles pour cacher leur colère de ce que Henri est enfin parvenu à rattacher cette pierre qui était tombée de sa couronne? Mais tu n'as pas moins raison dans tes reproches. Il n'est pas bien à moi de montrer ainsi mon humeur soucieuse à cette canaille qui s'en morguerait. Je veux leur faire cette fois le plaisir de leur laisser croire que je suis leur dupe, et je vais me

réjouir avec eux, comme s'ils étaient bien à l'aise dans leurs pourpoints, ou comme si j'étais aveuglé par les pointes de ma fraise. Viens, suis-moi au buffet.

Ils s'y rendirent et trouvèrent autour d'une table, chargée d'une riche vaisselle, une petite société de nobles et de bourgeois de distinction, qui écoutait en silence les discours d'un vieux conseiller au présidial d'Amiens, reconnaissable à son manteau de peluche, à sa longue casaque rouge, ornée de passemens aux couleurs des Guises, et qui n'avait pas vu le jour depuis la reprise d'armes des barricades.

— Non, par Notre-Dame-de-Liesse ! s'écriait-il, nous ne pouvions aller plus long-temps au régime de l'Espagne. Tous ces Dons nous auraient volontiers enlevé jusqu'à nos manteaux sur les épaules, et encore nous auraient-ils trouvés trop couverts à leur gré. Pour moi, s'il me faut souffrir qu'on me tienne en bride, je tâcherai que ce ne soit pas ces hobereaux qui se

croient des matadors, parce qu'ils portent une large grève et la moustache retroussée. Il était temps qu'ils tirassent leurs chausses, et nous sommes trop heureux d'avoir encore une fois un roi français pour notre maître!

— S'il en est ainsi, beau sire, reprit amèrement un capitaine huguenot, je m'émerveille que vous ayez si long-temps résisté pour recevoir les cavaliers de l'armée royale.

— Sire capitaine, répondit le conseiller en levant un doigt vers sa bouche, laissons cela pour aujourd'hui; la page que vous tournez là est d'un autre chapitre. Nous n'aimons pas les Espagnols, nous autres Picards, et nous sommes joyeux de les avoir vus rouler leurs bannières; mais vos Suisses qui se présentaient à un guichet, tandis que les Wallons sortaient par l'autre, n'ont pas la main moins rude ni l'arquebuse plus légère; et, argoulets pour argoulets, autant eût valu garder notre besace. Tenez, mon capitaine,

prenez une légion de chérubins ; faites-leur endosser le harnois et la bandouillière ; mettez-leur sur l'épaule la pique ou le mousquet ; et, en moins de rien, vous en ferez des fiers-à-bras, dont tout honnête bourgeois aimera mieux voir les talons que les dents.

— Et c'est dans ces vues personnelles, s'écria Mornay, qu'Amiens a joué d'une façon si dangereuse la sûreté et le salut du royaume ! Les Espagnols sont habitués à enlever les places fortes ; s'ils donnent l'assaut à celle-ci, quelle résistance leur opposera votre faible milice qui n'entend absolument rien aux pratiques de la guerre ?

— Vous oubliez l'épaisseur de nos murs et la profondeur de nos fossés, colonel, dit le conseiller avec fierté ; vous oubliez les preuves nombreuses de zèle que nous avons données pour la cause royale, le renom de cette bonne ville, la vieille gloire d'Amiens-la-Pucelle, dont les remparts n'ont jamais vu planter une ban-

nière de vive force! Vous oubliez aussi le vieux proverbe picard :

Quand Bourguignons prendrons Amiens,
Les lièvres cacheron les quiens *

Allez! nous saurons toujours bien nous défendre nous-mêmes, sans le secours de vos soldats, et c'est à cette condition seulement que nous nous sommes soumis au roi.

— Précaution, dit à voix basse un jésuite maigre et pâle, précaution d'autant plus utile que notre Saint-Père le pape n'a pas encore relevé le roi de l'excommunication de l'Eglise, et qu'on ne pourra le reconnaître qu'après l'émission de la bulle qui sanctifiera sa conversion, selon le texte : *Non sederunt Phariscei suprà cathedram Moïsis.*

Tous les convives se regardèrent en silence, étonnés de cette audace; des re-

* Quand les Bourg[illegible]ons prendront Amiens,
Les lièvres chasser[illegible]les chiens.

gards menaçans et des regards approbateurs se portèrent à-la-fois sur le jésuite.

—Ce serait là sans doute notre dernier motif, répliqua enfin le conseiller d'un air chagrin. Le roi a abjuré sa huguenoterie au porche de l'abbaye de Saint-Denis; Sa Grandeur l'archevêque de Bourges lui a donné l'absoute et sa bénédiction, et il a été reçu de nouveau dans le giron de notre toute-puissante mère l'Eglise : ce n'est donc ni à moi ni à vous, frère Gilles, de juger de son droit.

— Ce n'est sans doute ni à vous, quoique vous portiez la robe rouge, maître Guesdron, ni à ces messieurs, bien qu'ils aient le mortier doré, qu'il sied de prononcer sur des matières si ardues, dit le jésuite; mais il n'en est pas ainsi de notre sainte compagnie, qui peut mettre le doigt jusque sous le chaperon des prélats. L'archevêque n'avait pas le droit d'absoudre un prince hérétique et relaps encore, sans une autorisation spéciale du Saint-Père. Le prélat qui s'arroge un tel droit,

est, par cela même, séparé de l'Eglise, et mériterait, dans la rigueur de la discipline ecclésiastique, d'être privé de sa dignité spirituelle. C'est ainsi que l'ordonnent les canons du saint concile de Trente.

Un long murmure s'éleva dans l'assistance. — Il me semble, digne père, dit Mornay, que vous devriez vous souvenir de Châtel et de Guignard, et ne pas oublier l'arrêt des Tournelles, en dépit duquel vous vous trouvez ici : ce n'est non plus le lieu ni l'heure de tenir de semblables prêches plus propres à diviser les esprits qu'à les concilier.

— Pourquoi non, sire huguenot ? demanda le jésuite en lui lançant un regard oblique. Que dit un païen ? *Qui mori scit, cogi nescit.* Vous pouvez appeler vos argoulets et me faire violence, car les philistins sont entrés dans le tabernacle ; mais je n'en serai pas moins la main du festin de Balthazar, qui écrivait des paroles sinistres sur la muraille, au milieu des plaisirs! Je vous le dis donc, c'est un

blasphème de penser seulement que le pape reçoive jamais le Béarnais ; et quand même un ange de Dieu descendrait visiblement du ciel pour dire de le recevoir, cette ambassade serait fort suspecte! Il s'éloigna d'un pas grave et Mornay s'écria : — Le ciel nous délivre de ces malencontreux pronostiqueurs; il est juste que les robes noires craignent que nos éperons les déchirent; mais, par le ciel! il serait bon que l'on fît un exemple de quelques-uns de ces bélîtres, afin de contenir les autres.

—Comme les choses vont en France aujourd'hui ce serait à grand'peine, messire Duplessis, dit un vieux gentilhomme. Par la messe! les huguenots n'ont pas encore partie gagnée: la Champagne, la Bourgogne, la Bretagne, sont pour la ligue; et il y aura encore de bons horions à gagner dans l'armée du roi, car le duc de Mayenne, Nemours, Joyeuse, Bois-Dauphin, soutenus par les lances espagnoles, lui préparent de rudes journées.

—Pourquoi! s'écria un autre, pourquoi le Béarnais garde-t-il des réformés autour de lui, lorsqu'il a quitté ouvertement le consistoire? C'est aussi trop prêter le flanc aux accusations qu'on a faites contre sa personne, et quel est le bon catholique qui voudrait aller combattre côte à côte avec un fils d'Albigeois!

— Pour moi, dit un échevin, je ne suis ni seize ni ligueur; mais, à vrai dire, je ne me soucie des deux partis qu'autant qu'ils me valent quelque chose. Depuis tous ces tracas de guerre, ma porte n'est plus visitée, elle est fermée tout le jour. Anciennement, on n'y venait heurter qu'avec le pied, car tous ceux qui s'y présentaient avaient les mains pleines de présens; maintenant, on y frappe à grands coups de marteau comme si le feu était à la ville, et c'est toujours quelque Wallon, la pique droite, qui vient me faire commandement de fournir la paie à M. le colonel. Ne vous caressez pas ainsi la moustache en roulant les yeux, messire Duplessis; je sais que

Vous desirez la paix du royaume et que vous y travaillez quoique vous soyez huguenot; mais tous ne sont pas de votre étoffe, et ceux-là qui l'empêchent, je les donne à autant de diables qu'il y a de poils d'herbes sur le préau de ma cour où ne vient plus ni quêteur ni mule!

— Par Dieu et mon épée, mes maîtres! s'écria Mornay d'une voix forte, voici des propos qui me feraient douter que je me trouve dans une cité soumise aux armes du grand Henri. Ce n'est que dans les camps des ligueurs qu'il ne messiérait pas de parler ainsi; pour m'assurer que je ne suis pas au milieu des ennemis du roi, et que vous êtes ses bons et féaux sujets, je vais porter une santé dont, je l'espère, vous me ferez tous raison.

Il s'approcha de la table, fit remplir un grand gobelet d'argent aux armes de la ville, et s'écria de la voix tonnante, dont il commandait ses compagnies : —Vive le seul roi légitime de France et de Navarre, vive Henri IV, et nargue de la ligue!

— Vive le roi! s'écrièrent Moussard et les autres chefs huguenots, en élevant leurs verres.

— Vive le roi! répétèrent joyeusement les conseillers: les bourgeois et les gentilshommes mécontens portèrent avec humeur la main à leurs gobelets, sans pouvoir se décider à y porter les lèvres.

— Vive Henri de Navarre! répéta Mornay d'une voix plus forte, en leur présentant sa coupe massive. Enfin, la crainte l'emporta sur l'opiniâtreté des vieux ligueurs; ils levèrent lentement leurs verres, les choquèrent avec précaution contre celui de Mornay, et répétèrent d'une voix sourde ses paroles.

— As-tu maintenant reconnu l'esprit qui anime tous ces vieux hoquetons? demanda Mornay à Moussard qui venait de quitter la table, plein de colère.

— Oui, je sais maintenant ce qu'il en faut attendre, répondit celui-ci; et c'est grand'pitié, en vérité, que de voir le roi et la France en telles mains. Retournons

Parmi ces joyeux danseurs, là du moins nous ne trouverons pas ces vieilles faces de la ligue qui craignent de perdre leurs biens mal acquis.

Ils rentrèrent dans la salle du ballet où venait de se terminer une grande danse. Les femmes les plus belles et les plus considérées de la province, habillées selon la mode la plus nouvelle, étaient rangées sur de beaux sièges tapissés ; les plumes qui ornaient leur tête, les grands collets goudronnés à l'italienne qui entouraient leur sein découvert et chargé de pierreries, leurs vastes jupes de velours et de soie chamarrées de tresses d'or et d'argent, les éventails de plumes de paon qu'elles agitaient au-devant d'elles, tout concourait à offrir le spectacle le plus animé et le plus brillant selon les idées du temps.

Les regards du jeune officier se portaient tour-à-tour sur chacune des fleurs de ce parterre, et s'arrêtèrent enfin sur deux jeunes dames qui se promenaient

en causant dans la salle, après avoir pris part à la danse, et que suivait un petit Maure qui portait leurs éventails et leurs boîtes à parfums. L'une d'elles était vêtue d'une longue robe de soie de couleur bleu-pâle, qui marquait sa taille légère; un simple cordon de perles ornait sa tête qu'embellissaient de longs cheveux bruns, gracieusement bouclés; l'autre, d'un port plus majestueux, portait un riche accoutrement de drap d'or enrichi de passemens de perles et de pierreries; sa poitrine et ses bras étincelaient de diamans, et la longue plume blanche qui se balançait sur sa chevelure noire comme le geai, lui donnait l'air d'une reine, au milieu de la foule qui s'ouvrait devant elle pour lui faire passage. Les yeux de Moussard ne se lassaient pas de suivre leurs pas légers. Elles ne tardèrent pas à prendre place, et à s'entretenir avec vivacité, comme le font en général les jeunes filles lorsqu'on les observe; car elles savent qu'une expression animée embellit leurs traits et leur donne de nou-

[redacted] charmes. Cette petite coquetterie, si tel était le dessein de ces dames, produisit sur Moussard son effet le plus complet. Il demeura comme pétrifié à quelque distance du lieu où elles étaient assises, les yeux attachés sur elles, oubliant entièrement le tumulte et le mouvement qui l'environnaient.

—Eh! bien, ami, lui dit, en lui frappant sur l'épaule, Mornay qui l'avait suivi; ta colère contre le papisme et la ligue n'a pas duré le temps d'une basse messe!

—Je vous en supplie, mon colonel, dit Moussard, sans répondre à ce sarcasme, apprenez-moi qui sont ces deux jeunes dames que vous voyez là-bas, sous le troisième candelabre?

—Il me prend envie, répliqua Mornay, de te dire comme Crillon au roi, après la prise de Paris, en le voyant jouer aux cartes avec la duchesse de Montpensier: « Gare le petit couteau de Jacques Clément »! Ces deux beautés sont les filles des deux plus furieux ligueurs de Picardie,

le comte d'Entragues et le seigneur de Fianvillers, le même que j'ai forcé, il y a quelques momens, de boire à la santé de notre Henri; et, en vérité, il y a dans les regards de feu de la d'Entragues, quelque chose qui rappelle le scintillement d'un poignard.

— Hélas! murmura le jeune huguenot, et il retomba dans sa rêverie. En ce moment, l'orchestre donna, par quelques accords vigoureux, le signal d'une nouvelle danse, et les galans se précipitèrent en foule vers les dames. L'opportunité du moment rendit le courage au jeune officier, il vola vers les deux jeunes filles, encore incertain de son choix; mais aussitôt ses regards rencontrèrent les yeux bleus de la jeune Fianvillers, et sa prière s'adressa à elle. Les yeux baissés, et les joues couvertes d'une rougeur modeste, elle eut à peine la force de prononcer son consentement; et elle lui tendait déjà une petite main blanche, lorsqu'un des deux ligueurs de la table s'avança entre eux. Il

était suivi d'un jeune gentilhomme, couvert d'un pourpoint et d'un haut-de-chausses de satin blanc, richement attachés avec des nœuds d'aiguillettes cramoisis; la doublure de son manteau qui était également de satin blanc portait encore des fleurs de lis noires, signe distinctif des anciens partisans des Guises.

— Pardonnez, seigneur officier, dit le vieillard d'un air sombre, si je dispose de ma fille; mais je l'avais engagée pour cette danse au baron d'Olencourt.

Un nuage se répandit sur les traits du jeune huguenot. La jeune dame s'inclina devant lui, d'un air qui semblait le plaindre et lui dire de pardonner à son père; et, entraînée par d'Olencourt qui passa devant Moussard d'un air de triomphe, elle regagna la ligne des danseurs.

— Vous n'avez pas bien agi, Fianvillers! dit à voix basse le comte d'Entragues, et, se tournant vers Moussard : Mon jeune sire, lui dit-il, on vous doit un dédommagement : ma fille n'est point

engagée, elle dansera avec vous [redacted] passe.

Surpris de cette faveur inattendue; Moussard prit machinalement la main de la fière d'Entragues, et la conduisit au milieu de la salle.

— C'est aussi trop de condescendance pour un apprenti d'armes, murmura Fianvillers. Pour moi, je ne saurais si bien traiter un huguenot.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut en apprendre, sire de Fianvillers, dit le comte. Ce jeune page est le favori du vieux Duplessis-Mornay; et si deux beaux yeux peuvent enlever un partisan au Béarnais, mon Henriette aura bientôt fait cette recrue.

— Bravo! sire comte! s'écria Mornay qui se trouvait par hasard derrière lui. Auriez-vous appris ces pratiques dans vos vieux codes d'honneur, que vous citez sans cesse; non, c'est bien plutôt dans le livre des taxes que lisait souvent Clermont d'Entragues, où un bon catholique

voit les péchés à bon marché, et sait en un coup pour combien il doit en être quitte!

Les deux vieillards s'étaient retournés, pleins d'effroi, et d'Entragues, les yeux enflammés de colère, avait porté involontairement la main sur son épée; mais, Mornay s'approcha de lui, et, le saisissant par le bras, il lui dit d'un ton calme: — Ce n'est pas ici le lieu de dégaîner, sire comte; et il ajouta d'un air de mépris: Priez Dieu qu'il vous garde de voir le fer de ma lame! Puis, il quitta la salle.

— Vous dansez en cavalier accompli, dit Henriette d'Entragues à Moussard, pendant le quadrille. Votre dame et les spectateurs ont également à se louer de vous. Comment se fait-il qu'avec ces talens vous n'alliez pas chercher fortune à la cour?

— Je me connais trop bien, répondit le jeune officier pour répondre à ces paroles flatteuses; et je sais trop ce que vaudrait à la cour le mince mérite d'un cornette

de gens d'armes, pour m'y hasarder.

— Cette modestie vous sied à merveille, dit Henriette en souriant; mais nos jeunes gentilshommes ne nous ont pas habituées à en trouver souvent une semblable sous la saie des gens de guerre; et je suis presque tentée de croire que ce n'est qu'un moyen que vous employez pour échapper à ma demande. Vous ne voulez pas m'avouer que Henri, depuis son retour dans le sein de l'Eglise, commence à écarter ceux de son ancienne religion qui lui ont cependant rendu tant de services.

— Vous êtes dans l'erreur, noble demoiselle, répondit Moussard avec feu. Le roi reconnaîtra toujours ses anciens amis, et il les honore même s'ils n'accompagnent pas à la messe. Le seigneur de Rosny, qui est son bras droit, est le plus zélé de nos frères, et il n'a rien perdu de sa faveur.

— Alors! il faut que ce soit la rigueur de vos mœurs qui vous éloigne de la cour,

continua Henriette, et ce motif vous fait honneur.

— Je n'ai été à la cour qu'une seule fois en ma vie, répondit gravement Moussard, et je n'y ai rien vu dont l'honneur eût à rougir.

— Votre témoignage serait d'un grand poids sur tout autre sujet, dit Henriette amèrement; mais il ne me suffit pas à l'égard d'un prince qui s'est formé parmi les nymphes de la reine Catherine, qui a partagé les désordres de Marguerite à Nérac, et qui est aujourd'hui aux genoux d'une Gabrielle!

— Si le roi a en effet quelques faiblesses qu'on puisse lui reprocher, s'écria le jeune huguenot, il les répare par les plus brillantes qualités; et jamais âme de prince n'a logé plus de loyauté que la sienne!

— Votre maître a en vous un bon serviteur, reprit Henriette d'une voix flatteuse. Heureuse la dame de vos pensées, si vous la servez avec la même fidélité!

— Puissé-je la trouver un jour, dit Mous-

sard en soupirant; elle n'aura pas lieu de se plaindre de mon inconstance.

—Eh! quoi, s'écria la jeune d'Entragues, Français, soldat, et n'avoir point de dame! cela est incroyable!

—Peut-être, dit Moussard d'un air d'ironie, que mes prétentions sont trop grandes.....

—Quelles sont-elles.....? demanda vivement Henriette.

Les mouvemens de la danse empêchèrent Moussard de répondre; il se trouva séparé de sa danseuse, et l'ordre du quadrille lui donna quelques momens pour dame la belle Fianvillers; il prit sa main avec empressement.

—Savez-vous, belle demoiselle, que vous me devez un dédommagement pour ma disgrâce? lui dit-il avec chaleur.

—Je pensais que le comte d'Entragues vous avait déjà dédommagé avec usure de ce qu'il vous plaît de nommer une disgrâce, lui dit-elle avec un aimable sourire.

—Comment l'ironie peut-elle trouver

placé dans ces yeux touchans? lui répondit le jeune huguenot. Le lis orgueilleux peut remplir la place de la violette modeste, mais il n'en saurait tenir lieu, et il ne laisse pas après lui le même parfum.

— J'aime peu la flatterie, et surtout quand elle s'exerce aux dépens des autres, dit la jeune demoiselle d'un ton sévère.

— La vérité vous déplaît dans ma bouche, dit Moussard; je le vois, il faut me taire.

— Mais pourquoi l'imaginer! reprit-elle avec feu; et elle se tut à son tour, confuse de la vivacité de ses paroles.

— Vous ne me gardez donc pas rancune, dit le jeune officier en lui prenant la main. Ah! promettez-moi donc de me ménager encore un moment d'entretien; promettez-moi que vous m'accepterez pour cavalier à la danse suivante, dût le grand Henri lui-même vous offrir son gant!

— Ce serait volontiers, dit la jeune fille dans un trouble aimable, si toutefois..... mon père.....

— Il se conformera aux usages reçus, soyez-en sûre, reprit Moussard. Ah! ne rejetez pas ma prière, ne refusez pas d'accorder ce qui vous coûte si peu et qui ferait mon bonheur!

— Comment vous résister? lui dit-elle : voici ma main, vous avez ma parole.

— Permettez que je vous avertisse, mademoiselle, s'écria le baron d'Olencourt, rouge de colère : la chaleur de l'entretien que vous soutenez vous a empêché d'entendre la musique. Le tour est achevé, et la danse vous rend à moi.

A ces mots, il l'entraîna loin de Moussard, qui venait de se retrouver auprès d'Henriette.

— Vous revenez presque malgré vous à votre dame légitime, lui dit-elle avec un sourire où se peignait quelque amertume. C'est là sans doute le résultat des bons exemples que vous recevez de votre maître? C'est bien; je vous dispense de répondre, ajouta-t-elle, voyant que Moussard se disposait à répliquer. Vous n'êtes

pas encore assez exercé pour défendre une mauvaise cause. Faites-moi plutôt connaître, en attendant le quadrille, les qualités que vous exigez de la dame future de vos pensées.

— Vous allez vous rire de moi, belle comtesse, lorsque je vous dirai que la beauté n'est pas du nombre de ces qualités qui subjugueraient mon cœur. La grâce, la douceur, la modestie, la simplicité, telles sont les fleurs de la couronne dont je voudrais voir parée ma bien-aimée....!

La belle d'Entragues lui jeta un regard où semblaient se peindre toutes ces vertus.

— Non, je ne me suis pas trompée, dit-elle; vous êtes un noble jeune homme, et vous méritez de trouver un cœur qui comprenne le vôtre. Puissiez-vous le rencontrer bientôt!

— Vous êtes trop indulgente, noble demoiselle, dit Moussard rougissant de plaisir à l'idée qu'il avait peut-être déjà trouvé l'objet de ses vœux.

Henriette prit cette rougeur pour l'au-

rore du nouvel amour qu'elle voulait lui inspirer ; impatiente d'arriver à son but, elle lui dit d'un ton mystérieux : — Je suis trop votre amie pour ne pas vouloir votre bonheur ; vous le savez, ce n'est pas en demeurant attaché au parti que vous avez embrassé, que vous pourriez réaliser des vœux..... que vous formez peut-être..... Confiez-moi vos pensées ; parlez-moi sans crainte de vos intérêts les plus chers. Mon père a beaucoup de crédit auprès du cardinal-duc, et je crois pouvoir vous répondre que l'Espagne agréera vos services. Alors votre position sera tout autre ; et telle bouche qui ne vous eût gardé que de tristes refus, s'ouvrira pour vous faire de doux aveux.

Un regard plein de tendresse donnait à ce discours un sens fort intelligible ; les mouvemens de la danse empêchèrent Moussard d'y répondre. Mais lorsque après quelques momens il se retrouva auprès d'elle : — Je vous suis encore redevable d'une explication au sujet de la dame de

mon cœur, lui dit-il en la ramenant à son siège; permettez que je vous la donne. Ma bien-aimée aura plus de bonté que d'esprit, et son amour ne se mêlera à nul autre sentiment. Si je soupçonnais seulement que sa tendresse eût pour mobile une influence étrangère, je cesserais aussitôt de l'aimer; mais si je venais à découvrir qu'elle compte sur ses charmes pour m'entraîner à une action déloyale, alors.... il me faudrait lui retirer mon estime!

Il s'inclina profondément devant la belle d'Entragues, que le dépit rendait pâle et tremblante, et s'éloigna pour se rendre auprès de la jeune Fianvillers, qui avait pris place à l'autre extrémité de la salle.

—Je vous retrouve enfin, lui dit-il avec une tendresse naïve; ah! que le temps me durait loin de vous, et que j'avais hâte de venir vous rappeler votre parole.

La jeune fille le regarda en silence avec une touchante modestie, et ses joues se couvrirent de rougeur.

—Aimée! songe à mes avis! s'écria,

tout-à-coup d'une voix basse et sévère quelqu'un derrière Moussard. Il se retourna vivement et aperçut auprès de lui le maigre jésuite qui, son doigt desséché encore levé d'un air menaçant, s'éloigna de la salle avec la rapidité d'un spectre.

—Que voulait cet homme? s'écria Moussard, affligé de cette brusque interruption.

—Ne lui en voulez pas! dit Aimée d'une voix pleine de douceur. C'est un bon vieillard qui est attaché à notre maison depuis nombre d'années, et qui la sert avec un grand zèle. Son intention était toute bienveillante.

—J'en doute, dit Moussard pouvant à peine se modérer. Le nez fin du jésuite aura découvert, à la piste, le huguenot, et il veut vous défendre même des respects d'un hérétique.

—Vous le jugez mal, répliqua Aimée. Il n'a seulement pas conçu de semblables idées, et son avertissement avait un tout autre objet. Il était présent à l'heure de

ma naissance, au château de Fianvillers; et comme il est très versé dans les sciences occultes, il dressa alors mon horoscope. Il paraît qu'il n'a pas obtenu des résultats très satisfaisans, ajouta-t-elle en soupirant, car il n'a voulu faire part de ses découvertes à personne, pas même à mon père. Tout ce qu'il a bien voulu dire, c'est que je serais menacée d'un grand malheur par mon mariage. Aussi dit-il sans cesse qu'il faudrait me faire prendre le voile, seul moyen, selon lui, de me préserver de ma funeste étoile; et dès qu'il voit un jeune homme s'approcher de moi, il accourt aussitôt, et m'adresse des remontrances aussi vives que s'il s'agissait de ma vie. C'est une faiblesse de ce vieillard; mais il est si bon, il nous aime tous si tendrement, que nous la lui passons bien volontiers.

— Prendre le voile! s'écria Moussard rempli d'indignation; c'est là, en vérité, le conseil d'un prêtre catholique; mais quelle perte pour le monde, que d'ensevelir tant d'attraits dans un cloître!

— Ah! ne pensez pas ainsi, dit la naïve Aimée. Il me semble toujours que je ne suis pas appelée à faire le bonheur d'un époux. Tels que sont nos jeunes cavaliers, leurs sentimens s'accordent si peu avec les miens, que les saints nœuds du mariage me font trembler d'avance, et qu'un monastère me semble souvent la retraite la plus desirable.

— Vos jugemens sont rigoureux, dit Moussard; n'est-il point d'exceptions?

—Vous ne voulez point parler d'Olencourt, j'imagine? demanda vivement Aimée. Il est si amoureux de sa baronie, de sa figure, et il se croit si assuré de faire fortune auprès des dames, que je n'éprouve déjà pour lui que de la répugnance. Sans l'ordre de mon père, je n'eusse assurément pas dansé avec lui.

— Ce n'était cependant pas à lui que je pensais, dit Moussard avec une rougeur toujours croissante, mais à un autre jeune homme qui, loin de se croire assuré de faire fortune auprès des dames, n'ose pas

même espérer qu'on réponde à son premier amour.....

— Voilà ce qu'on gagne à causer intimement avec de jeunes cavaliers, dit Aimée en souriant. Ma mère m'en avait avertie; me voilà déjà punie de vous avoir donné lieu, par ma sincérité, à vous rire ainsi de moi.

— Me rire de vous, belle Aimée! Par le nom de mon père! voyez-moi, sont-ce là les yeux d'un homme qui n'est pas sincère; ne lisez-vous pas dans mes regards le sentiment que j'éprouve. Ah! si ma sincérité doit m'être comptée pour quelque chose, j'attends de vous que vous ne dédaignerez pas mes aveux!

— Notre connaissance est trop récente, monsieur, dit la jeune Fianvillers, pour que je puisse prêter l'oreille à de semblables propos, et espérer que ces sentimens seront durables.....

— Et s'ils l'étaient, et si le bonheur de ma vie y était attaché! s'écria Moussard en lui lançant des regards de flamme.

— Alors..... nous serions tous deux bien à plaindre, murmura Aimée, jouant dans son trouble avec l'extrémité du bandeau de perles qui descendait sur ses belles épaules : vous n'êtes pas de ma croyance...

— C'est là une grande erreur, charmante Aimée, s'écria Moussard. Notre doctrine ne diffère qu'en certains points de celle de l'Eglise; mais la croyance, j'en suis sûr, nous est commune.

— Ce sont là des finesses d'hérétique dont le père Joseph m'a avertie de me défier, dit Aimée en souriant. Il n'est qu'une vraie foi, et elle n'existe que dans notre église. Ceux qui ne la cherchent pas seront damnés éternellement; et que je serais malheureuse, si je m'unissais à un homme qui ne dût pas un jour me suivre dans le paradis avec les bienheureux!

— Aimable sincérité! s'écria Moussard. Pourriez-vous me condamner parce que je ne crois pas tout ce qu'enseignent vos prêtres?

— Moi? Que mon saint patron m'en

préserve! reprit Aimée. Je ne puis que vous plaindre, et je prierai de tout mon cœur la Sainte-Vierge de laisser tomber un rayon de sa gloire dans votre âme pour qu'il l'éclaire.

— Vous ne me condamneriez pas ? continua Moussard. Vous croiriez-vous donc plus indulgente et plus clémente que notre père éternel? Croyez-vous que Dieu punirait par des supplices éternels des erreurs pour lesquelles vous n'avez d'autre sentiment ennemi que la pitié?

— Silence! silence! s'écria Aimée, avec un naïf effroi. Le père Joseph m'a défendu une fois pour toutes, de m'engager dans des discussions avec les hérétiques, sur les vérités de notre sainte religion; car, dit-il, on ne peut que trop facilement se laisser égarer par eux; et en vérité, je trouve déjà qu'il a raison.

— Oh! douce image du caractère féminin! s'écria Moussard, à-la-fois ému et subjugué, que de charmes même dans ses faiblesses, que de candeur même

dans ses anathèmes! Ah! les créations de Dieu sont toutes belles ; mais une femme accomplie est la plus magnifique de ses œuvres!

— Vous parlez avec trop de passion! dit Aimée effrayée. Ces propos conviennent aussi fort peu à un ballet. Voyez, tous les regards sont déjà tournés sur nous. Si vous attachez autant de prix à mon amitié que vous voulez bien le dire, modérez-vous, je vous en supplie.

— Permettez-moi une seule, une dernière question, noble demoiselle, continua avec feu le jeune huguenot. Mais daignez me répondre avec toute la sincérité que vous m'avez déjà montrée. Notre croyance est-elle la seule barrière qui nous sépare ?

La jeune fille le regarda d'un œil plein de douceur, et un sourire remplaçait la réponse qu'elle n'osait faire; tout-à-coup elle tressaillit d'effroi, et le baron d'Olencourt parut devant elle, et s'approcha d'un air irrité. Il portait un plateau sur

lequel se trouvaient quelques rafraîchissemens qu'il était venu lui offrir.

— Je m'apprêtais déjà à vous demander pardon de vous avoir long-temps laissée seule, dit-il; mais je m'aperçois que ce cavalier s'est chargé de vous tenir bonne compagnie, et je vois sur votre visage que sa société ne vous semble nullement déplaisante.

— Mon visage a toujours été le miroir fidèle de mon cœur, répondit Aimée, pour punir son audacieux prétendant de cette grossière insulte.

— J'étais venu aussi, reprit d'Olencourt en se mordant les lèvres, vous offrir ces rafraîchissemens, et je vous prie de les agréer; car la danse ou peut-être la conversation vous ont assez échauffée, ce me semble, pour vous les rendre nécessaires.

En parlant ainsi, il avança le plateau qu'il tenait à la main; mais la jeune Fianvillers le détourna en souriant, et lui fit signe de le retirer.

D'Olencourt, furieux, se retourna vers Moussard, prêt à tourner contre lui son aveugle colère; mais les premiers accords de la danse se firent entendre, et le baron, embarrassé du plateau qu'il tenait, courut vers le laquais pour le lui remettre. Pendant ce temps, le jeune officier prit la main d'Aimée, et la conduisit vers les autres danseurs.

D'Olencourt ne tarda pas à revenir. Sa colère fut portée au plus haut période, lorsqu'il aperçut le jeune couple qui se disposait déjà à se mêler au quadrille.

— Que prétendez-vous faire, mademoiselle? dit-il en balbutiant de rage. Votre père ne vous a-t-il pas confiée à mes soins pour toute la soirée?

— Pourquoi pas pour toute la vie? s'écria Aimée en perdant patience. J'ignore cet arrangement dont vous parlez; et encore auriez-vous dû me demander d'y souscrire.

— C'est à moi que la noble demoiselle s'est confiée! s'écria Moussard, et je suis

résolu à faire valoir le droit que sa bonté me donne. Adressez-vous donc à moi, beau sire; je saurai vous répondre.

— C'est admirable! murmura d'Olencourt, en frémissant de colère. C'est une affaire, ajouta-t-il en s'approchant de Moussard, que nous pourrions vider à l'instant. Qu'en pensez-vous, intrépide galant?

— Après ce tour, je serai à vos ordres, mon cavalier, répondit Moussard, et il se disposa à emmener la jeune Fianvillers.

— Par Notre-Dame d'Olencourt! s'écria le baron; c'est à l'heure même qu'il nous faut vider cette affaire. Je ne vous laisserai pas plus long-temps me battre en brèche; si vous êtes un gentilhomme, suivez-moi à l'instant même.

— Invité de la sorte, il ne me reste qu'à vous suivre, dit Moussard. Daignez m'excuser, noble demoiselle; il faut contre mon gré que je vous quitte, ajouta-t-il en prenant la main d'Aimée; mais il la sentit trembler dans la sienne, et au même mo-

ment il vit pâlir la jeune fille dont les yeux se fermèrent, et qui tomba presque inanimée dans ses bras.

— Jésus Maria! mon enfant! s'écria une femme âgée dont les traits offraient encore des restes de beauté, et qui, se frayant un passage à travers la foule que cet événement venait d'assembler, reçut la jeune fille des mains de Moussard. — C'est sans doute un nouveau témoignage de votre amour que vous venez de donner à ma fille, ajouta-t-elle en se tournant vers d'Olencourt, et le regardant avec colère. Allez, vous en avez assez fait pour aujourd'hui.

— Rien ne doit plus nous retenir, monsieur le baron! s'écria Moussard en saisissant plein de fureur le bras du jeune gentilhomme. Venez, nous avons quelques mots à nous dire.

Ils s'élancèrent hors de la salle, prirent leurs épées qu'ils avaient déposées dans le salon voisin, et se rendirent ensemble sur la place. Dès qu'ils y furent arrivés, leurs

fers se croisèrent, et comme chacun d'eux était aveuglé par la colère, et ne cherchait que la ruine de son adversaire, il semblait que l'issue du combat ne tarderait pas à devenir fatale à tous deux.

—Arrêtez! s'écria une voix tonnante au moment où ils s'escrimaient avec le plus de fureur, et le colonel Duplessis-Mornay, s'élança entre eux l'épée nue à la main. Il était suivi du conseiller au présidial et de quelques hallebardiers des milices bourgeoises.

—Arrêtez, au nom du roi! s'écria une seconde fois Mornay; je ne souffrirai pas que le sang soit versé dans cette querelle. Je me suis fait instruire de vos débats, mes maîtres; c'est vous, baron d'Olencourt, qui êtes le plus coupable; vous aussi, Moussard, vous avez agi légèrement. Je vous ordonne de rengaîner au moment même. Eh! quoi, est-ce par ces jeux d'épée que vous voulez célébrer le jour de la réunion des partis, mes jeunes gentilshommes? Allons, venez mettre vos mains

dans les miennes, et faites comme feront Henri et Mayenne, ou, par la mort de Dieu! c'est au vieux Mornay que vous aurez à faire!

—La paix est conclue, ajouta le colonel après que les deux adversaires eurent remis leurs épées dans le fourreau. Il ne me reste qu'à satisfaire ces messieurs, dit-il en se tournant vers le conseiller et sa suite; la paix de la ville et du roi a été troublée par vos querelles. Vous voudrez donc bien vous rendre chacun dans votre logis, et nous donner votre foi de gentilshommes que vous n'en sortirez que demain au jour, après le carillon du Jacquemart de la ville.

— Si vous l'ordonnez, mon colonel, dit modestement Moussard, je vous engage ma parole.

—Je ne crois pas que cette consigne me regarde, monsieur le colonel, dit fièrement d'Olencourt. Je n'ai pas prêté, que je sache, serment à votre bannière.

— N'importe, dit le conseiller, les échevins et le conseil de cette bonne ville y

exercent le droit de haute et basse justice, et tout gentilhomme est justiciable de ses faits sur leur territoire. Il dépend donc de vous, mon noble seigneur, de donner votre parole au colonel, ou de vous laisser conduire au logis par six hallebardes qui barreront votre porte jusqu'au prochain chant du coq. Nous vous laissons le choix.

— Peste! s'écria d'Olencourt en le regardant avec mépris; et frappant dans la main du colonel, il s'éloigna rapidement.

— Vous ne conservez pas de ressentiment contre moi, je l'espère, mon colonel, dit Moussard à Mornay, en lui prenant la main avec une sorte de respect filial.

— A toi, mon fils! s'écria Mornay en l'embrassant. Au fond, le bon droit était de ton côté; mais tu n'aurais pas dû oublier, que nous autres huguenots, nous devons éviter, en ce moment, toute altercation avec les catholiques. Va donc en paix dans ta demeure. Je m'y rendrai bientôt; nous y viderons un vieux flacon de

Bourgogne, et nous récapitulerons sous le manteau de la cheminée, tous les événemens de cette soirée. Adieu.

— J'ai encore une prière à vous faire, lui dit Moussard en baissant la voix : dites à mademoiselle de Fianvillers que c'est uniquement pour vous obéir que je me vois empêché d'aller la rassurer.

Il s'éloigna sans attendre la réponse de Mornay. Celui-ci regagna l'hôtel-de-ville en branlant la tête.—Pauvre jeune homme! se disait-il tout en marchant; je te plains, car je connais le vieux baron. C'est le plus aigre levain de la ligue!

CHAPITRE II.

Le pont-levis du vieux château de Fianvillers venait de s'abaisser pour donner passage au colonel huguenot Duplessis-Mornay. Il avait quitté la brigantine de peau de buffle qu'il portait ordinairement sous sa cuirasse, pour une belle casaque de velours orangé à clinquant d'argent, et montait un beau cheval d'Espagne noir, marqué de taches blanches qu'il avait récemment enlevé à un parti wallon. Il était suivi de son élève Moussard, monté sur une magnifique haquenée anglaise, vêtu aux couleurs verte et blanche, couvert d'un manteau richement

orné de tresses d'argent et portant l'écharpe blanche des huguenots. Six valets couverts de jaques de velours noirs, semées de croix d'argent qui brillaient de loin dans la campagne, conduisaient autant de chevaux rouans, si pleins de feu, qu'ils avaient peine à les maintenir à quelque distance de ceux de leurs maîtres. L'intendant du château s'avança poliment à la rencontre des nouveau-venus et s'informa du sujet qui les amenait.

— Annoncez à votre maître, répondit Mornay en quittant l'étrier, que le colonel Duplessis-Mornay et le capitaine Moussard desirent avoir un entretien avec lui, au sujet d'une affaire importante.

— Que vos seigneuries veuillent me suivre, répondit l'intendant; et il les conduisit dans une salle basse du château dont les murs étaient couverts des vieux portraits des seigneurs de Fianvillers, qui semblaient jeter des regards menaçans sur les deux huguenots. Sur tous les panneaux de cette longue salle, on voyait

l'écusson de cette famille et sa devise; un sabre nu entouré d'une banderolle sur laquelle on lisait ces deux vers :

« Si tu es Fianvillers,
« Autre raison ne quiers. »

On apercevait aussi de distance en distance, sous des portraits de femmes, les armes des barons d'Olencourt qui avaient contracté de nombreuses alliances avec ceux de Fianvillers; elles consistaient en un de ces mauvais *rébus* assez en usage dans les anciennes armoiries, qui formait ce qu'on nomme encore en termes de blason, des armes parlantes. C'était une cassolette avec ces mots : *suaviter olet*, par allusion au nom de Olencourt et à la grande réputation dont avaient joui jadis ceux qui le portaient.

— Parbleu! dit Morny à son jeune ami en contemplant ces armes incrustées dans l'antique boiserie de chêne, voilà des devises qui n'annoncent rien de bon, et qui m'ont tout l'air de notre histoire;

car la jeune fille n'avait peut-être d'autre dessein que de te donner de la fumée, mon bon Moussard; et il n'a pas tenu à moi que le père ne me fit faire connaissance avec *la raison des Fianvillers*. Mais n'importe, prends bon courage, le moment de la décision est proche; après tout, mieux vaut un refus bien franc que de fausses paroles.

— Le courage ne saurait me faillir en cette heure, colonel, répondit le jeune homme; et surtout avec l'écrit que vous avez dans votre poche, il me semble que je n'ai rien à appréhender.

— Je voudrais que tu n'eusses pas tant d'assurance, dit gravement Mornay. Le refus que tous ces vieux barons semblent déjà nous prononcer t'atteindrait un peu moins rudement, je pense. Ce Fianvillers est un ligueur de la vieille roche, une espèce d'armure de fer, comme on voit dans leurs églises, sans cœur dessous, et la parole du roi ne le touchera pas plus que les prières de sa fille. Il hait la

couleur de ton écharpe, et je doute que ceux qui la portent soient jamais les bienvenus ici.

— J'agis ouvertement, et c'est avec loyauté que je lui demande sa fille; sans doute il a le droit de me refuser; mais s'il n'a pas de meilleure raison à me donner que les nuances de ma ceinture, il m'autorisera par là à ouvrir autrement la brèche.

Une petite porte latérale s'ouvrit sans bruit, et le vieux jésuite, qu'ils connaissaient déjà, se glissa dans la salle. Lorsqu'il se trouva près de Moussard, il recula d'un air étonné, l'examina avec une scrupuleuse attention, et lui demanda à voix basse: — Qui a pu vous conduire ici, jeune homme?

— C'est ce que je me réserve de dire au seigneur de Fianvillers lui-même, répondit Moussard, mécontent de l'indiscrétion de cette demande.

— Votre dessein n'est ni prudent ni raisonnable, murmura le pâle personnage

en le regardant d'un air presque douloureux : croyez-moi, hâtez-vous d'y renoncer.

— Je doute que ce soient vos conseils qui m'y décident, répondit Moussard; car je ne pense pas que vous autres, messires, vous en ayez jamais donné de salutaires à gens de ma croyance.

— Mes conseils n'ont rien de commun avec votre foi, mon fils, reprit le jésuite; ils découlent de mon attachement pour cette antique et vénérable race. Vous aimez, je le sais; mais si vous aimez autrement que pour vous-même, vous devez savoir renoncer à votre amour, dès que de hautes considérations l'ordonnent. Cette alliance ferait le malheur d'Aimée et le vôtre.

— C'est ainsi naturellement que doit parler un homme de votre robe, dit Moussard, mécontent de voir qu'on avait déjà deviné l'objet de sa visite.

— Par la mère de Dieu! s'écria le jésuite dont les joues s'animèrent d'une légère

rougeur, mon habit n'est pour rien dans cette affaire, et je parlerais de même au plus zélé catholique. Le mariage d'Aimée fera sa ruine et celle de son époux; cette vérité sort d'une bouche qui n'a jamais proféré un mensonge. Conservez fidèlement ces paroles dans votre mémoire, et qu'elles servent de règle à votre conduite.

A ces mots, il quitta la salle.

— Voilà encore un fâcheux *omen* pour l'affaire qui nous attire ici, remarqua Mornay en haussant les épaules; pour moi, je n'ai jamais rencontré cette robe-là sans frémir, depuis que je l'ai vue couvrir la cuirasse; et j'aimerais mieux entendre siffler à mes oreilles vingt arquebusades, que les paroles mielleuses de ces bons pères.

La grande porte s'ouvrit, et la dame châtelaine entra suivie de sa fille. Elles étaient accompagnées de plusieurs valets qui portaient, sur de grands plats d'argent, deux flacons de vin et quelques-uns de ces petits pains blancs, pour la confec-

tion desquels la Picardie était renommée alors, et que l'on nommait des Carolus, d'après le prix auquel ils étaient taxés.

—Mon époux, dit la baronne, après les cérémonies d'usage, se trouve en ce moment occupé d'affaires graves avec quelques gentilshommes; veuillez permettre que je le remplace quelques momens auprès de vous, monsieur le colonel. Leur conférence tire à sa fin, et nos hôtes ont déjà fait demander leurs chevaux.

—Je vous revois enfin, belle Aimée, dit Moussard à voix basse. Ah! que ce mois m'a semblé long loin de vous!

La jeune fille ne lui répondit que par un doux regard. On entendit en ce moment un bruit de chevaux dans la cour, et la baronne s'approcha avec Mornay de la fenêtre.

—Les momens nous pressent. Je viens demander votre main, belle Aimée, dit Moussard. Ah! daignez me dire que vous approuvez ma demande.

—Au nom du ciel! s'écria Aimée avec

une surprise qui semblait témoigner plus de terreur que de joie; elle n'en put dire davantage, sa mère s'approchait.

— Ce sont nos hôtes qui s'éloignent, dit la baronne; mon époux les accompagne jusqu'au portail : il ne tardera pas à se présenter ici.

Pendant ce temps, les étrangers avaient descendu les marches du vaste péristyle.

— Quel est cet officier au visage basané, à l'air sombre, et qui porte une écharpe rouge? demanda Moussard au colonel.

— Je ne le connais que trop bien, répondit celui-ci. C'est le vieux Rosne, un des prétendus maréchaux de France que la ligue a créés avant sa dispersion; mais ce petit capitaine qui le suit m'est entièrement inconnu. Son costume annonce un Espagnol.

— Sa cuirasse, sa salade et surtout son épée démesurée lui vont à merveille, dit Moussard en riant; si ce n'était sa longue moustache, il ressemblerait assez à la naine

de la reine de Navarre, coiffée d'un morion, et couverte d'un harnois.

— Ce gentilhomme est le colonel espagnol don Porto-Carrero, dit la dame de Fianvillers qui n'avait entendu que les paroles de Mornay. Le baron d'Olencourt, qui le suit, est le fils de sa sœur; c'est lui qui l'a amené au château.

— Un maréchal de la ligue et un colonel ennemi, dame de Fianvillers, dit Mornay d'un air sombre. Pour un gentilhomme qui a reconnu le roi Henri, votre époux a de singulières accointances!

— Permettez-moi de garder le silence sur des choses que je ne puis changer, dit la dame en soupirant, et essuyant une larme qui parut dans ses yeux.

Cependant les étrangers avaient passé les portes du château, et le vieux baron de Fianvillers entra d'un air grave et cérémonieux dans la salle.

— Je regrette d'avoir été contraint de vous faire attendre, nobles sires, dit-il; mais j'espère que mon épouse....

Ses regards tombèrent alors sur sa fille qui se tenait les yeux timidement baissés auprès de sa mère.

— Ma fille! que faites-vous ici? dit-il d'un air irrité.

— Aimée m'aidait à remplir les devoirs hospitaliers auprès de ces nobles hôtes, répondit la baronne, cherchant à excuser sa fille.

— Qu'elle se rende dans son appartement, dit sévèrement le vieillard, et il ajouta en jetant un regard mécontent sur la baronne : Je n'aime point que les femmes se mêlent des affaires des hommes.

— Viens, mon enfant, dit la dame en levant tristement les épaules; et elle s'éloigna avec sa fille.

— Que dois-je faire pour vous, messieurs? demanda alors le baron, en leur faisant signe de la main de prendre place sur leurs sièges.

— Un homme de guerre comme vous l'êtes, baron de Fianvillers, dit Mornay en

prenant place, connaît trop bien la franchise d'un soldat, pour se formaliser que j'aille droit à la chose qui nous amène. Je viens vous demander pour mon jeune ami, le capitaine Moussard, la main de votre aimable fille. Il l'a vue au bal d'Amiens, et il jure depuis ce temps qu'il ne peut vivre sans elle. Votre fille ne semble pas repousser ses vœux, et il attend son bonheur de votre consentement.

Le vieux baron lança un regard irrité au jeune huguenot, et répondit brièvement : — Ce que vous demandez est impossible, monsieur le colonel.

— Moussard est d'une bonne et antique noblesse, répondit Mornay, et il s'est déjà acquis los et renom. Ses domaines sont francs de toute dette, ce qui n'est pas chose commune dans le temps où nous vivons. Le roi l'estime fort, il verrait même cette alliance avec plaisir, et lui donne pour ses noces une compagnie de cavalerie. Cette lettre de sa majesté vous convaincra de ce que j'avance.

Il tendit la cédule royale au baron qui la parcourut et la lui rendit. — Si le roi de France est maître absolu dans son royaume, dit-il, le baron de Fianvillers l'est aussi dans son château. En me soumettant à son allégeance, je n'ai aucunement entendu renoncer à mes droits de père. Je vous le répète, ce que vous me demandez est impossible, et je desire que les choses en restent là.

— Pas tout-à-fait, seigneur de Fianvillers, répondit Moussard qui contenait à peine sa colère. Mon honneur exige que vous me fassiez au moins connaître les motifs de ce refus outrageant.

—Je pourrais vous en donner plusieurs, jeune homme, répondit fièrement le baron. Votre foi hérétique, mon éloignement naturel pour un gendre qui était, il y a peu de temps, mon ennemi; ce sont là des motifs de refus assez valables, je pense. Mais ils pourraient nous conduire trop loin, et l'assurance que j'ai déjà disposé de la main de ma fille, devra, je l'espère, vous suffire.

— La main sans le cœur! demanda amèrement le jeune officier.

— C'est ce dont un père ne doit compte qu'à Dieu seul, sire capitaine, s'écria le baron en se levant plein de colère; il n'en doit rien même au roi de France, encore moins à vous! ajouta-t-il en marchant avec agitation dans la salle.

— Ainsi notre affaire est achevée, dit tristement Mornay en se levant également et prenant son grand chapeau chargé de plumes, Puissiez-vous ne jamais vous repentir d'avoir ainsi repoussé ma prière amicale, sire de Fianvillers! ajouta-t-il.

— Quand un homme tel que moi a décidé quelque chose, sire colonel, dit le baron en l'accompagnant jusqu'à la porte, il est impossible qu'il change sa résolution; aussi impossible que de vous voir vous changer en bon chrétien, ou moi en huguenot.

Mornay s'apprêtait à répondre, mais il se contint. — Viens, mon ami, dit-il à Moussard, et se tournant vers Fianvillers:

—Point de cérémonie entre nous, sire baron, ajouta-t-il, pas plus que d'amitié! Et il s'éloigna au grand galop, avec son malheureux protégé.

CHAPITRE III.

Le pauvre Moussard, une lettre ouverte à la main, contemplait tristement du haut du château de Ham que les Français venaient de prendre d'assaut, les fossés comblés par les cadavres de quinze cents Espagnols et de cinq cents Français, victimes de cette journée, et que des paysans mis en réquisition à cet effet, se hâtaient d'y amonceler. Les canons retentissaient sur les remparts, les salves de mousqueterie se faisaient entendre, et les sons lugubres de la musique militaire qui exécutait une

marche funèbre arrivaient de temps en temps à son oreille. Mornay ne tarda pas à se rendre dans la partie du château où se trouvait le jeune officier, auquel il tendit la main d'un air sombre.

—Ton visage semble réfléchir le mien, dit Mornay; mais je crois que j'ai encore plus de raisons que toi de m'affliger. Je viens d'assister aux funérailles du brave marquis d'Humières qui a trouvé une mort glorieuse en montant à la brèche de cette misérable bicoque; c'est là un mal sans remède; le tien s'effacera dès que l'amour qui l'a causé te sera plus favorable.

—Je viens de recevoir cette lettre de mademoiselle de Fianvillers, répondit Moussard en se mordant les lèvres de dépit de voir traiter si légèrement la grande affaire de sa vie. Mornay prit la lettre et lut à haute voix :

« Si vous avez conservé les sentimens « que vous m'avez témoignés, hâtez-vous « de me sauver, brave Valérien. Un cour-

« rier envoyé par le maréchal Rosne et « don Porto-Carrero vient d'arriver auprès « de mon père. Fuentès a battu Villars, « Nemours et Bouillon près de Dourlens. « Villars a été fait prisonnier par les Espa- « gnols, et massacré de sang-froid. Dour- « lens a voulu se rendre par capitulation, « mais les cruels ont préféré prendre la « ville d'assaut, et ils ont tout égorgé, « vieillards, femmes et enfans. Don Porto- « Carrero a été nommé gouverneur de la « place, à la prise de laquelle il a beau- « coup contribué. Mon père (hélas! faut- « il que je l'écrive!) a éprouvé tant de joie « de cet évènement, qu'il a laissé voir en- « fin les projets qu'il a formés sur moi. « Ma main est irrévocablement accordée « au baron d'Olencourt; dès qu'un certain « évènement sur lequel comptent beaucoup « les ennemis du roi sera arrivé, on célé- « brera nos accordailles. En vain, me suis- « je jetée avec ma mère aux pieds du baron, « il s'est montré inflexible. Maintenant, je « n'ai plus d'espoir qu'en vous; et si vous

« ne parvenez à changer mon sort, il ne me « restera d'autre ressource que de pren- « dre le voile; ce n'est qu'ainsi que j'é- « chapperai à un mariage qui m'est plus « odieux que la mort. Qui sait encore si « mon père me permettra d'y avoir re- « cours? Pensez à moi, donnez-moi votre « pitié... dirai-je votre amour.... Que Dieu « vous éclaire; je le prie chaque jour de le « faire.

« AIMÉE. »

— Cette lettre renferme de tristes nouvelles, mon pauvre Moussard, dit Mornay en la lui rendant. Qu'as-tu résolu de faire?

— Je m'apprêtais à venir vous demander conseil, répondit Moussard. Je ne sais qu'un moyen, c'est de provoquer d'Olencourt à un combat à outrance. Ce serait terminer l'affaire de la manière la plus prompte.

— Oui, oui, dit Mornay. Cette manière de procéder est toujours celle qui convient mieux à vous autres jeunes épées,

parce qu'avec le gantelet fermé et la dague au poing, vous vous épargnez toute discussion sur la justice et le droit, et que le cœur n'a pas ainsi de longs combats à soutenir; mais je ne puis y donner les mains. Je ne te parlerai pas de la disgrâce du roi que tu ne manqueras pas de t'attirer par cette algarade, vu que ses affaires assez embrouillées l'obligent à protéger et à gagner partout les catholiques; je ne te parlerai que de ton propre avantage. Mademoiselle de Fianvillers en sera-t-elle plus heureuse de tendre la main à d'Olencourt par-dessus ton cadavre, ou espères-tu gagner le cœur endurci du vieux ligueur en tuant son parent, son gendre futur? Ou bien, veux-tu te battre aussi avec le père? ce serait agir à la manière des preux Fianvillers qui ne s'enquéraient que de leur sabre, comme le dit leur devise; mais un officier protestant, un élève de Mornay doit agir autrement. Non, mon jeune maître, ce serait jouer follement ta vie, et quand je te le pardonnerais

comme un effet de la passion et un trait de jeunesse, parce que je t'estime comme mon fils, tout le royaume en jugerait autrement. Mon avis est que tu montes à cheval, et que tu te rendes auprès du roi. Tu lui ouvriras ton âme, et tu lui demanderas sa protection. Il est le seul qui puisse t'aider dans cette affaire; et le cœur de Henri m'est garant qu'il voudra le faire.

—Vous m'accompagnerez, mon ami? demanda Moussard d'un ton suppliant.

— Non, répondit Mornay. Ma présence ici est indispensable, surtout d'après ce que mademoiselle de Fianvillers te mande de la prise de Dourlens. Va donc seul, à la garde de Dieu. Après tout, ce n'est qu'un homme qui va en trouver un autre. Le roi est en ce moment au château de Monceaux dans la Brie, où il va faire sa paix avec le duc de Mayenne. Tu le retrouveras sans doute dans de bonnes dispositions, et tu me rapporteras, j'en suis sûr, de bonnes nouvelles.

— Je pars à l'instant même, dit Moussard.

— Encore un mot, reprit Mornay. Il se pourrait que tu obtinsses plus facilement les bonnes grâces du roi en l'instruisant de tous les tripotages du vieux Fianvillers. La visite du maréchal de la ligue et du colonel espagnol, qui semble s'accorder avec la prise de Dourlens, la lettre de sa fille que l'on sacrifie justement au neveu de ce don Porto-Carrero, tout cela bien exposé pourrait allumer la colère de Henri et servir puissamment ta cause.

— Vous me mettez sans doute à l'épreuve, mon colonel, dit Moussard avec quelque ressentiment. Je croyais être assez bien connu de vous, pour que vous n'eussiez pas besoin de recourir à de semblables moyens. Lorsque je me rendis au château du seigneur de Fianvillers, ce fut dans l'espoir de devenir son gendre et non celui de me faire l'espion du roi. Quelle basse félonie ce serait que d'abuser de ce que le hasard m'a fait connaître, que d'employer

les renseignemens que je dois à une fille pour perdre son père! En vérité, si j'agissais de la sorte, je ne serais pas plus digne de me présenter devant vous et Aimée, que devant notre roi chevaleresque!

Mornay s'avança vers le jeune homme et le serra tendrement contre son cœur. — Tu dis bien, mon fils! s'écria-t-il; j'ai eu tort de t'éprouver. Ce n'est pas sous nos vieilles cornettes protestantes qu'on pourrait trouver la trahison. Va donc avec confiance, Dieu te guidera : tu mérites d'être heureux; et si tu ne l'es pas un jour, ce ne sera ni ma faute ni celle de Henri. Sa fâcheuse fortune lui a appris ce que valent les hommes et à se les rendre utiles; et il est savant en cela, comme les vieux bergers à qui les mauvais temps ont appris à bien connaître les étoiles, et à s'en servir dans leur chemin. Mornay embrassa encore son élève, et ils se séparèrent.

CHAPITRE IV.

Moussard arriva après une longue traite devant le château de Monceaux, où le roi faisait sa résidence. L'édifice donnait aussi peu l'idée d'une demeure royale que la suite de Henri offrait l'image d'une cour. Quelques soldats placés autour des murs y exerçaient une surveillance assez rigoureuse, car la sûreté personnelle du roi était journellement compromise dans ces jours de troubles, et une tentative contre ses jours avait même été déjouée tout récemment; mais on ne voyait point ces nombreux heiduques, ces pages, ces valets, qui encombraient alors jusqu'aux

demeures des moindres gentilshommes. Quelques couples de nobles chiens encore tout haletans de la chasse qu'ils venaient de suivre, étaient promenés sur le préau du château par un valet basque qui semblait, par son costume léger et ses formes sveltes, les égaler en agilité ; des soldats suisses de la garde du roi, entouraient plusieurs chevaux de main qu'on venait de ramener, et examinaient surtout avec intérêt un fougueux coursier d'un blanc de lait, dont la selle de velours noir percée et raccommodée en plusieurs endroits, était ornée du chiffre du roi en broderie usée. L'un d'eux faisait remarquer à ses camarades quelques déchirures produites évidemment par des coups de lances et des arquebusades, tandis qu'un autre plus jeune, touchait avec respect et d'un air d'admiration, la partie des rênes où s'étaient si souvent placées les mains du héros.

Une des portes intérieures du château s'ouvrit avec fracas, et un grave person-

nage s'avança lentement, précédé par plusieurs écuyers couverts de casaques richement galonnées. A sa longue barbe blanche, à son large front découvert, à ses regards à-la-fois nobles et doux, et surtout au maintien respectueux de ceux qui l'accompagnaient et des gardes du roi, le jeune officier reconnut le premier ministre du roi, le seigneur de Rosny.

— Quelle nouvelle de Picardie nous apportez-vous? capitaine, dit Rosny, en reconnaissant l'uniforme du régiment de Mornay. Nous avons déjà appris la reddition de Dourlens par un officier de l'armée de Bouillon.

— Mais le roi ignore peut-être encore que nous avons pris Ham d'assaut? répondit Moussard.

— Oui, en vérité, il l'ignore, dit Rosny, et il ne manquera pas de s'en réjouir. Venez, vous désirez lui parler sans doute.

— Il m'importe de le voir, reprit Moussard, j'ai une grâce importante à lui demander; j'ose supplier votre seigneurie

de m'introduire auprès de sa majesté.

— Le roi est passé dans les jardins, au retour de sa chasse, dit Rosny; il y attend le duc de Mayenne; mais il vous donnera audience après cette entrevue; la prise de Ham le disposera sans doute favorablement pour vous.

Ils traversèrent, à travers plusieurs rangées de Suisses, des salons qui conduisaient aux jardins, et virent bientôt dans une allée latérale le roi qui se promenait à grands pas, selon son habitude. Il était vêtu de son vieux pourpoint de drap gris, relevé de galons de laine rouge, vêtement qui était bien connu dans son armée, et par-dessus lequel il portait une sorte de tabart de peau de buffle, garni sur les épaules de brillantes lames d'acier. Un manteau de gros drap brun était jeté sur ses épaules; des bottines de buffle armées de longs éperons et un chapeau de feutre gris à haute forme, surmonté d'une plume fanée, jadis blanche, complétaient ce costume. Rosny s'approcha de lui et

l'accompagna quelques momens dans sa promenade. Ils s'entretinrent avec vivacité, et semblèrent se parler d'objets qui leur inspiraient un vif intérêt. Moussard s'approcha d'un groupe de seigneurs, qui attendaient respectueusement à quelque distance, les yeux tournés sur le monarque dont la démarche haute et dégagée, et le corps plein de vigueur, démentaient les bruits calomnieux répandus sur sa personne, qui l'accusaient de devoir autant à ses débauches qu'aux fatigues de la guerre, une vieillesse prématurée.

Tout-à-coup un grand tumulte se fit entendre à l'entrée des jardins. — Le duc de Mayenne! s'écria un seigneur, et tous s'empressèrent pour contempler le nouveau personnage qui s'avançait. Moussard ne put lui-même se défendre d'un vif mouvement de curiosité; il était curieux d'observer la manière dont le roi accueillerait un homme qui avait failli lui ravir la couronne et la vie.

Le duc de Mayenne s'avançait lente-

ment dans l'allée principale, car sa marche était retardée par son extrême corpulence qui, jointe à la hauteur excessive de sa taille, lui donnait l'air d'une des statues colossales de Domitien. Le roi s'avança aussitôt à sa rencontre, et le reçut de l'air le plus affable. Le duc, ému, fléchit un genou devant lui. — Permettez, sire, dit-il, que je vous remercie des généreuses conditions auxquelles vous avez daigné me recevoir à pardon, et que je vous rende grâces de nous avoir délivrés de la fierté espagnole et de la ruse italienne.

Avec ce charme irrésistible qui le distinguait, Henri le releva et l'embrassa cordialement. — Soyez le bienvenu, mon cousin, lui dit-il. Je ne fais pas comme mes prédécesseurs, qui gardaient toute leur vie la mémoire des querelles passées. Il n'y a plus de distinction dans mon royaume, je suis roi des uns aussi bien que des autres, et je les tiens tous mes sujets; mais je sais bien choisir ceux qui sont capables des charges, et pour ce qui vous regarde,

vous ne serez pas oublié. Mais ne parlons plus de cela, ajouta-t-il : soyez ici comme dans votre propre logis. Venez, je veux vous montrer les embellissemens que je fais au parc et au château; vous les trouverez à votre gré, j'en suis sûr.

A ces mots il prit familièrement le bras du duc, et le conduisit dans toutes les parties du jardin, lui montrant tous les travaux qu'on y exécutait; Rosny accompagnait les deux princes. Moussard et les courtisans suivaient de loin.

Le soleil dardait ses rayons presque perpendiculairement sur la terre, et le duc, empêché par son obésité, avait peine à suivre les pas légers du monarque qui, accoutumé à une extrême activité, ne songeait nullement que ce qui était pour lui une distraction, pouvait devenir une fatigue excessive pour un autre. Enfin ses regards se portèrent sur le duc, comme il essuyait la sueur qui coulait à flots de son front, à peine en état de le suivre plus long-temps, et n'osant cependant se

plaindre de l'incommodité que lui causait cette singulière entrevue. Le roi s'arrêta alors tout-à-coup : — Franchement, cousin, lui dit-il d'un ton compatissant, ne vais-je pas un peu vite pour vous?

— En vérité, sire, répondit le duc en s'essuyant de nouveau le visage et reprenant haleine, si vous aviez continué de ce pas, vous m'eussiez tué sans y songer.

— Mon pauvre cousin! s'écria le roi en lui tendant la main. Tenez, recevez ma parole que c'est la seule vengeance que je prendrai jamais de vous!

Touché de cette franchise, le duc se jeta de nouveau aux genoux du roi. — Pardieu! vous êtes un grand homme, puisque vous savez aussi bien vaincre que pardonner, s'écria-t-il plein d'enthousiasme. Par mes Pâques, sire, vous aurez en moi le plus fidèle de vos serviteurs. Ma dernière goutte de sang vous est dévouée, fallût-il combattre contre mes propres enfans!

— Je le crois, beau cousin, je le crois

répondit le roi. Mais pour que vous puissiez m'aimer et me servir plus long-temps, il faut aller vous reposer et vous rafraîchir au château, car vous en avez grand besoin. Je vous enverrai une couple de bouteilles de vin d'Arbois, car je sais que vous l'aimez. Voici Rosny qui vous fera les honneurs de ma maison; il vous menera à votre chambre. C'est un de mes plus anciens serviteurs qui se réjouit sincèrement de ce que vous vouliez m'appartenir.

Le duc regarda avec émotion. — C'est aujourd'hui que vous m'avez complètement vaincu, sire! s'écria-t-il les yeux baignés de larmes, et il s'éloigna avec le seigneur de Rosny.

Henri le regarda s'éloigner d'un air satisfait. — La clémence porte quelquefois de bons fruits, se dit-il à demi-voix; j'y reviendrai. Puis il fit signe à Moussard de s'approcher.

— C'est vous qui nous avez apporté la nouvelle de la prise de Ham, capitaine,

lui dit-il d'un ton plein de bonté. Rosny prétend que vous avez encore quelque chose à me dire. Parlez bravement : j'aime à servir mes amis.

— Mon roi..... balbutia Moussard à-la-fois embarrassé et ravi de cette simple bonté.

— Voulez-vous peut-être m'inviter à votre mariage avec la petite Fianvillers? demanda Henri en riant. J'y viendrai, mais à condition que vous irez, comme le brave Duguesclin, emporter une ville ennemie dans la nuit de vos noces.

— Hélas! son père m'a refusé sa main, s'écria douloureusement Moussard; et si votre majesté ne m'accorde sa puissante protection, c'en est fait de mon bonheur!

— Quant à cela, je ne puis rien, répondit tristement Henri. Ma puissance ne va pas jusqu'à m'immiscer dans les affaires particulières de mes vassaux, et je ne puis forcer aucun de mes sujets à recevoir son gendre de ma main.

— Le sire de Fianvillers ne cache pas,

répondit Moussard d'une voix plus assurée, qu'il hait en moi le huguenot et l'ennemi de la ligue. Cette circonstance ne serait-elle pas pour votre majesté de nature à l'engager à employer son autorité en ma faveur?

— Je n'aime point m'en servir en telles occasions, répondit le roi. De semblables excès ne se pourraient excuser que s'il s'agissait du bien de l'état; et, quant à ce qui concerne votre huguenoterie, vous ne sauriez en vouloir à un vrai fidèle de ne pas vouloir d'un hérétique dans sa famille. Pourquoi refuseriez-vous de suivre, sur le chemin du salut, votre roi que vous avez si glorieusement suivi dans la route de l'honneur et de la victoire? C'est là mon sujet éternel de querelles avec Rosny et Mornay, dont les services me seraient deux fois plus utiles, s'ils voulaient rentrer dans le giron de la sainte église.

— Et cependant ce sont les huguenots qui ont ouvert la route du trône à votre

majesté, aux dépens de leur sang! s'écria Moussard, que les paroles du roi mettaient au désespoir en lui ravissant sa dernière ressource. Mais le but est atteint, on oublie nos services; et un ligueur que nos armes ont vaincu, lorsqu'il vient se mettre à genoux devant le roi, a de plus grandes faveurs à attendre que les compagnons d'armes du roi de Navarre, qui ne changeraient pas de croyance, dût leur conversion leur donner un royaume!

— Ventre-saint-gris, voilà un vrai huguenot! dit Henri en riant d'un air de bonté. Pardieu! il m'a dit mon fait. Mais, sire capitaine, un royaume vaut bien une messe; et si, en devenant catholique, j'étais devenu si méchant que vous le dites, vous ne vous seriez pas risqué à me tenir de pareils propos.

Moussard reconnut alors que l'excès de sa douleur l'avait mené trop loin, et il se jeta, plein de repentir, aux pieds du roi. — Pardonnez-moi, sire, s'écria-t-il; mon malheur me rend injuste!

— Lève-toi, lui dit amicalement Henri; ta jeunesse est ton excuse. J'aime cette humeur bouillante dans un soldat français; il se battrait mal s'il était plus réfléchi.... Crois-moi du reste, je suis fort affligé de ne pouvoir rien faire pour toi.

— Si ce n'est pour moi, reprit Moussard, à qui la bonté du roi rendit le courage, que ce soit pour cette jeune infortunée, que son père veut sacrifier en la contraignant à une union qu'elle déteste! Quel plus grand malheur pourrait l'atteindre!

— Cette fois, vous avez raison, capitaine, dit le roi d'un ton d'amertume. Oui, ajouta-t-il avec un accent profond, une union forcée avec un objet haï est le plus grand des malheurs! votre roi en a su quelque chose. Je veux sauver cette jeune fille. Là s'arrêtent, selon moi, les bornes du pouvoir paternel, et le souverain a droit de prononcer. Cherchez-moi Rosny; il est bon père lui-même, il écrira à Fianvillers, et je signerai la lettre.

— Que de grâces ne dois-je pas à votre

majesté! s'écria le jeune homme en saisissant la main du roi qu'il baisa.

— C'est bien, mon jeune écervelé, dit Henri avec sa bonhomie ordinaire. Allez maintenant à vos affaires, et rendez-nous par la suite plus de justice, à nous autres pauvres catholiques.

Le jeune huguenot quitta le roi muet de confusion et animé d'un nouvel espoir.

CHAPITRE V.

La nuit couvrait déjà les environs d'Amiens. Dans un pavillon écarté du château de Fianvillers, le jeune Moussard, aux pieds d'Aimée en larmes, cherchait à la consoler, bien qu'il conservât lui-même peu d'espérances.

— Tout est perdu! s'écriait-elle en sanglotant. La lettre du roi a encore plus irrité mon père; il a juré par l'honneur de sa maison que d'Olencourt recevrait ma main en dépit de tous les rois de la terre, et il est homme à tenir son serment, dût-il en coûter la vie à sa fille.

— Non, Aimée! s'écria Moussard en songeant à la parole du roi. L'autorité paternelle a aussi ses bornes, au-delà desquelles elle se change en injustice et en cruauté, et alors la résistance des enfans devient un devoir. Il ne nous reste plus rien que nous-mêmes; tant que nous nous aimerons, tant que nous serons résolus de mourir plutôt que de devenir infidèles, rien ne sera encore perdu. Je suis sûr de mon cœur, puis-je aussi compter sur le tien?

— Ah! Valérien, dit-elle en soupirant, et elle cacha son joli visage inondé de larmes sur le sein de son ami.

En ce moment, plusieurs voix se firent entendre et éveillèrent l'attention de Moussard. Il s'approcha de la fenêtre qui donnait sur une allée, et s'écria: — Dieu! ton père! Il est accompagné de plusieurs personnes.....

— Nous sommes perdus s'il te trouve ici, dit la jeune fille en gémissant, et ce pavillon n'a que cette porte!

Moussard courut à la fenêtre du fond; elle était située au-dessus du large fossé du château, qui s'étendait au-delà du jardin.

— Ton honneur est en danger, dit-il; Dieu et ma dame! Et il se disposait à s'élancer.

— Au nom du Sauveur, de grâce! s'écria Aimée en le retenant; le fossé est sans fond en cet endroit et plein de vase : tu serais perdu sans retour! Ne risque pas ta vie, la mienne..... la nuit est déjà sombre. Demeure, je cours au-devant de mon père.

— Aimée! que fais-tu? s'écria Moussard.

Mais elle sortit sans écouter ses paroles. Moussard, au désespoir, s'élança de nouveau sur la fenêtre; et entendant les pas du baron, il s'attacha de ses mains, avec la force que donne le désespoir, aux ornemens de fer du balcon, restant ainsi suspendu au-dessus de l'abîme.

A peine se trouvait-il dans cette position, que le vieux Fianvillers entra dans

le pavillon. Il était suivi du baron d'Olencourt et d'un petit homme, dont les larges culottes, les longues manches de chemise de toile grossière et l'énorme chapeau de paille semblaient indiquer un paysan picard. Un homme de haute stature, vêtu comme un piqueur, entra le dernier, et ferma aussitôt la porte au verrou. Aimée n'était pas avec eux.

—Nous sommes bien certainement éloignés de tous les témoins incommodes, baron? dit le paysan en regardant attentivement autour de lui.

Ces paroles rendirent Moussard plus attentif; il reconnut dans l'interlocuteur le colonel espagnol Porto-Carrero.

—Soyez tranquille, monsieur le gouverneur répondit Fianvillers. Ce pavillon est le lieu le plus retiré et le plus sûr de tout mon château.

— Arrivons donc tout de suite à l'affaire qui nous amène, dit le paysan ou le colonel. J'ai été à Amiens. Don Hernantello,

gouverneur de Dourlens, s'y est rendu de son côté, déguisé en capucin. Grâces aux bruits que nous avons fait répandre, les bourgeois s'abandonnent à une sécurité complète. Les portes ne sont que faiblement gardées, et confiées à la populace de la ville. Notre entreprise ne peut manquer de réussir. Ainsi, vite à cheval, mon neveu. Le corps qui est campé près de Dourlens se mettra aussitôt en marche, et s'avancera dans la nuit par les bois, jusqu'à Justis où il attendra mes ordres. — Vous, capitaine, continua-t-il en se tournant vers le piqueur, vous conduirez cinq cents miquelets vers la porte de Noyon, où j'irai les rejoindre. Je parlerai moi-même aux quarante volontaires. C'est demain matin, au coup de huit heures que l'attaque aura lieu. Il est inutile, je pense, de vous aiguillonner. Vous savez combien il importe au roi notre maître, de s'emparer d'Amiens; vous savez aussi comment il récompense. Vous savez vos rôles et vous ferez votre devoir, comme je

ferai le mien. Le mot de ralliement est : Dieu et Castille!

Olencourt et le capitaine s'inclinèrent et sortirent.

— Oui, sire de Fianvillers, dit joyeusement Porto-Carrero ; ce coup-là, que Dieu et la Sainte-Vierge nous soient en aide! va donner une face nouvelle à nos affaires. La perte de cette ville importante ébranlera peut-être un peu le trône que les victoires d'Arques, d'Ivry et de Fontaine-Française ont déjà fermement consolidé.

— Par la Sainte-Croix! dit Fianvillers, il en est temps! Toutes les chances semblent tourner en faveur de ce Béarnais. La tentative de Jean Châtel déjouée, la paix avec Mayenne, et l'absolution du Saint-Père qui vient d'arriver, la reddition de Marseille, la prise de La Fère : que de funestes événemens ; pour nous ; en vérité, si les saints ne font un miracle, toute la France reconnaîtra bientôt ce cryptohuguenot!

— Laissez-moi faire! s'écria Porto-Carrero. Qu'Amiens soit seulement à nous? mais vous, vous en tenez-vous toujours à nos conditions?

— Si la voûte du ciel ne s'écroule pas pour nous écraser tous, répondit Fianvillers, je vous proteste que ma fille épousera votre neveu.

— Je ne sais, dit Porto-Carrero d'un air pensif, mais il me semble que votre fille éprouvera une furieuse répugnance pour mons d'Olencourt.

— Cela s'arrangera, répliqua Fianvillers. Aimée est une bonne fille, et elle sait qu'il ne ferait pas bon, mordieu, à s'opposer à ma volonté. Quand elle aura à choisir entre ma malédiction et la main du baron d'Olencourt, du diable si elle hésite!

— J'insiste à contre-cœur sur ce mariage, dit gravement Porto-Carrero. Il est contre la fierté espagnole, d'exiger par la force un consentement qui doit être libre; mais le jeune homme est amoureux

à en perdre l'esprit. Je crains pour sa raison, s'il lui fallait renoncer à cet amour, et comme j'ai le dessein de l'adopter un jour, je dois tâcher d'assurer le bonheur du dernier rejeton de ma lignée.

La porte s'ouvrit doucement, et un paysan picard, au teint olivâtre et à l'air déterminé, s'approcha du colonel.

— Les paysans sont assemblés, señor, dit-il en souriant; hommes et femmes sont prêts à se mettre en route, et ils n'attendent que vos ordres.

— Venez, Fiamvillers! s'écria le colonel avec émotion. Ce pas me conduit à la tombe, ou il m'assure la grandesse et la toison d'or. Dieu et Castille!

Ils sortirent, et Moussard qui avait failli plusieurs fois abandonner la grille à laquelle il se soutenait, se hâta de remonter dans le pavillon, d'où il gagna une poterne dont Aimée lui avait procuré la clef, et où l'attendait son bon coureur anglais. Il s'élança vivement en selle, et

partit au galop en suivant la lisière du bois qui commençait derrière le château de Fianvillers, et s'étendait jusqu'auprès des murs d'Amiens.

CHAPITRE VI.

Le matin du jour suivant, au lever de l'aurore, les gardiens de la porte de Flandres à Amiens, qui étaient de pauvres ouvriers et des journaliers de la ville, étaient couchés sur des bancs de pierre autour du corps-de-garde. Ils avaient appuyé leurs piques rouillées et leurs mousquets le long de la muraille, et fumaient paisiblement leurs pipes aux rayons du soleil levant, jouissant flegmatiquement du sentiment de leur sécurité.

Bientôt, on entendit frapper à la porte

extérieure, et la sentinelle ayant ouvert un guichet, il se présenta une troupe de paysans picards et de paysannes chargés de sacs et de paniers qu'ils portaient sur leurs épaules, et qui contenaient des poules, du vin, du grain et toutes les productions de la campagne.

— De quel endroit venez-vous, camarades? demanda le caporal de la garde bourgeoise, pauvre tailleur, au visage amaigri et à la taille exiguë, qui se donnait une importance comique.

— De Savière et de Choisi, mon commandant, répondit en patois picard, un des paysans de la troupe, qui ôta respectueusement son grand chapeau de paille. Nous apportons aux mechires d'Amiens de bons rôts pour leurs broches.

— Et vous faites bien, dit le caporal en remplissant de nouveau sa pipe. — Mais, reprit-il d'un air de finesse, n'avez-vous rien appris de ces beaux sires les Espagnols? On advise, monseigneur le

comte de Saint-Paul de leurs marches et contre-marches.

— La garnison de Dourlens, s'est vraiment bouté en marche hier, monsieur, répondit naïvement le paysan. Mais que notre bonne dame de Chin-Quentin bous benisse, ché mauvais levain quitte chette fois la pauvre Picardie. Il n'y a rien de plus chertain. Toute la garnison de Chin-Pol c'hest révoltée, et il a bien fallu laicher tous ces pindards pour les mettre à la raison, et leur faire justiche.

— C'est bien fait, répondit le tailleur complètement tranquillisé par ce rapport, et se mettant à battre son briquet : — Va au nom de Dieu, mon bonhomme, ajouta-t-il, et bonne chance pour ta denrée.

Pendant ce colloque, toute la troupe des paysans, composée d'environ quarante individus, avait fait halte sous la voûte de la porte. Quelques-uns avaient déposé leurs sacs sur le pavé, et s'y étaient étendus pour se reposer.

— Ces pauvres paysans! dit le caporal à la sentinelle d'un air de compassion. Ça a trotté toute la nuit pour arriver dès le jour au marché et gagner quelques misérables testons; et maintenant cela est si fatigué, que ça peut à peine bouger la patte.

En ce moment, le bruit des cloches des églises qui appelaient les bourgeois d'Amiens au sermon qui se faisait alors dès le matin, se fit entendre, et, en même temps, on frappa de nouveau à la porte.

— Faites ouvrir la porte tout entière, et relever la herse, mon noble officier, dit du dehors une voix humble : Nous amenons un chariot chargé de pommes et de noix.

— Ouvrez! commanda le caporal avec zèle. Le maître de ce chariot ne se fera pas sans doute tirer par le pourpoint pour régaler la garde de quelques mesures de noix.

Les portes roulèrent sur leurs gonds, et la herse se releva lentement. Une longue

charrette, attelée de deux chevaux et conduite par quatre paysans, s'avança sur le pont, et s'arrêta juste sous la herse.

— Morbleu! dit un paysan mieux vêtu que les autres, qui soulevait un sac du haut de la voiture. Les maudites noix! Je n'en viendrai jamais à bout.

— Ah! c'hest maître Pierre, notre fermier; bayez un peu son embarras! dirent les paysans, et ils coururent tous au chariot. Pendant ce temps, le sac s'ouvrit et les noix roulèrent de tous côtés sur le pavé.

— Allons, amis! s'écria le caporal en riant aux éclats, et en donnant sa pipe à tenir à la sentinelle. Ce qui tombe dans le fossé, est pour le soldat.

Il se jeta aussitôt à genoux, et se mit à recueillir avec avidité les noix qui roulaient de toutes parts autour de lui. Ses soldats suivirent son exemple. Mais, au même moment, le prétendu fermier s'élança de la charrette, tira une courte épée de dessous son vêtement, et coupa

les traits qui retenaient les chevaux à la voiture.

— Dieu et Castille! s'écria-t-il ensuite en plongeant son épée dans la poitrine du malheureux caporal.

— Dieu et Castille! répétèrent les paysans et les paysannes qui étaient également des soldats déguisés; et tirant aussi des dagues et des épées, ils attaquèrent vivement la milice.

— Baissez la herse, au nom de Dieu! s'écria un des gardiens; elle s'abaissa aussitôt; mais la voiture l'empêcha de retomber entièrement, et il resta assez d'espace pour qu'un homme pût se glisser entre le sol et les lourds barreaux de la grille.

— Ville gagnée! Amiens est à nous! s'écria un Espagnol en dehors de la porte. — Dieu et Castille! répondirent encore mille voix, et don Porto-Carrero, armé de toutes pièces, s'avança sur un fougueux andalou. Il était à la tête de cinq cents miquelets armés de baïonnettes. Se glis-

sant sous la herse, ils attaquèrent à leur tour la milice. Le combat fut bientôt décidé : tout ce qui n'avait pas été massacré sous la porte, fut chassé dans le corps-de-garde comme de misérable bétail, et la herse fut de nouveau levée.

— En avant, camarades! s'écria Porto-Carrero, à la tête de ses miquelets. Si vous gagnez la ville, tout ce qu'elle renferme est à vous.

— Dieu et Castille! cria la troupe avide de pillage, en suivant son capitaine au pas de charge. Les Espagnols pénétrèrent dans les rues principales qui conduisaient au marché, tandis que les faux paysans demeuraient pour garder la porte.

Tout-à-coup, un cavalier seul arriva devant la herse sur une haquenée couverte d'écume. C'était Moussard. En apercevant les cadavres sanglans des malheureux miliciens, il retint subitement la bride de son cheval d'un air d'effroi, et examina avec attention les prétendus paysans picards.

— Nous apportez-vous de bonnes nouvelles, señor? demanda un des Espagnols. Le corps de Justis est-il en marche?

— Grand Dieu, j'arrive trop tard! Pourquoi faut-il que je me sois égaré! s'écria Moussard, et il lança son cheval.

— Maria Joseph! Quelle bestia tu es! s'écria un autre Espagnol à celui qui avait interrogé Moussard. Ne vois-tu pas l'écharpe blanche? feu, feu, sur le Français!

Aussitôt, courant au chariot de fruits, les Espagnols en tirèrent leurs mousquets qui y étaient cachés. Mais Moussard avait déjà passé la porte comme un trait, et il galopait dans la ville. Les balles des Espagnols sifflèrent à ses oreilles, elles ne l'atteignirent point, et il disparut à leurs yeux au détour d'une rue.

Le bruit augmentait à chaque moment dans la ville. Les tambours battaient; on entendait les décharges de la mousqueterie, les cris des miquelets qui pillaient déjà la ville, et bientôt le bruit du tocsin domina tous les autres. Le tumulte des armes

ne tarda pas à se rapprocher de la porte de Flandres, près de laquelle reparut Moussard sur son cheval et à la tête d'une compagnie de bourgeois armés.

— En avant, citoyens d'Amiens! leur criait-il avec enthousiasme. Aiguisez vos serpes! Reprenons la porte et chassons cette poignée de miquelets qui ravagent votre ville. En avant et vive le roi!

— San-Yago! s'écria un Espagnol. Si ces piqueurs nous atteignent, c'en est fait de nous!

— Gloire à Notre-Dame! voici nos camarades! s'écrièrent les autres. En effet, les cris de Dieu et Castille retentissaient tumultueusement au-dehors de la ville, à la porte de laquelle se présentèrent quelques momens après plusieurs régimens espagnols, en rangs serrés, la musique en tête, et les enseignes déployées.

— A la malheure! les Espagnols! s'écrièrent les bourgeois effrayés, et ils jetèrent leurs piques, cherchant un asile dans les maisons qu'ils trouvaient ouvertes. Moussard

les regarda se disperser, avec rage, et retourna son cheval en les accablant de termes de mépris.

—Sauvez-vous, mon capitaine, au lieu de nous maudire ! lui cria un bourgeois par une fenêtre à demi ouverte. M. de Saint-Paul a gagné la porte de Beauvais, elle sera encore ouverte.

— Si le gouverneur avait fait son devoir, il nous eût épargné à tous deux la honte de fuir, dit Moussard, et il remit son cheval en pleine course.

CHAPITRE VII.

Il était nuit, lorsque Moussard, accablé de la longue traite qu'il venait de faire sans débrider, arriva au guichet du Louvre. L'officier de garde à qui il déclina son titre, donna ordre de l'introduire jusqu'auprès du second valet-de-chambre de service.

— Le roi và se mettre au lit, dit celui-ci, si la chose n'est faite; nous avons eu ce soir grand ballet et réception des chevaliers de l'Ordre; et sa majesté, très fatiguée, se décidera sans doute à grand'peine à vous recevoir. Mais donnez

140208

moi vos dépêches; car elle a ordonné de lui remettre à toute heure les écrits importans qui lui seraient adressés.

— Le message dont je suis porteur est verbal, répondit Moussard, et je ne puis le communiquer qu'au roi lui-même.

—Attendez-moi donc ici, lui dit le valet-de-chambre avec humeur, je vais voir ce qui se passe là-dedans.

Il ouvrit une porte, et laissa Moussard dans une vaste salle, faiblement éclairée, à l'extrémité de laquelle dormait un Suisse, appuyé sur sa hallebarde.

Le valet-de-chambre ne tarda pas à revenir. — J'ai ordre de vous introduire, dit-il; le roi attendait une tout autre visite que la vôtre, mais n'importe.

Moussard entra avec émotion dans la chambre du roi, qui était meublée avec magnificence. Henri était debout près d'une table, et lisait avec attention un petit billet lié avec un ruban de soie verte, tandis que deux valets-de-chambre, à genoux près de lui, s'occupaient à détacher

les aiguillettes de son haut-de-chausses. Au premier coup-d'œil, Moussard eut peine à le reconnaître. Au lieu du simple pourpoint de drap gris et du manteau de camelot dont il l'avait vu habituellement vêtu, il portait le galant costume de commandeur du Saint-Esprit, inventé par Henri III pour ses brillans mignons. Ses chausses et son pourpoint étaient de toile d'argent, ses souliers et son fourreau d'épée, de velours blanc cousu d'or; ses épaules étaient encore couvertes du grand manteau de velours noir, bordé à l'entour de fleurs de lis d'or et des chiffres de Henri III, en fil d'argent, et tout doublé de satin orangé. Sur un fauteuil près de lui était étendu le manteau de drap d'or que les chevaliers portaient au lieu de chaperon par-dessus le grand manteau, et sur la table on voyait la barrette de velours noir, ornée de pierreries, et le grand collier de l'ordre, en fleurs de lis d'or et en langues de feu, auquel pendait une croix d'or artistement émaillée, au milieu de laquelle

était une colombe d'argent. Il portait à son cou le petit ordre passé à un ruban bleu.

— Capitaine Moussard, dit le roi étonné, en repliant le billet qu'il lisait et le plaçant sur la table, qui vous amène en si grande hâte?

— Plût à Dieu que ce fût une bonne nouvelle, sire! dit Moussard. Les Espagnols sont à Amiens.

— A Amiens! s'écria le roi effrayé. Ce coup imprévu sembla le frapper rudement; mais il retrouva presque aussitôt sa constance. — Il faut ravoir cette ville ou mourir! dit-il d'un ton ferme. Mais êtes-vous sûr de ce que vous avancez là, capitaine? Ne vous êtes-vous point laissé abuser par de faux rapports?

— Cette nouvelle n'est que trop certaine, dit Moussard en soupirant. Déguisés en paysans, ils ont surpris les bourgeois qui gardaient la porte de Flandres.

— Voilà qui vient mal à point, dit Henri tristement; cela éloigne peut-être la paix de quelques années! Pauvre, pauvre

France! je t'aurais donné le repos de si grand cœur.

— Qu'on cherche Rosny, dit-il, après quelques momens de réflexion, à un valet-de-chambre. Celui-ci s'éloigna, et le roi, dont les traits exprimaient un profond chagrin, se promena à grands pas dans la chambre, les mains croisées sur son dos et la tête baissée sur sa poitrine.

— Vous étiez à Amiens lorsque la surprise a eu lieu? dit-il tout-à-coup en s'arrêtant devant le jeune officier.

— Je m'y rendais, sire, répondit Moussard. Je voulais avertir le gouverneur de se tenir sur ses gardes, mais je m'égarai dans la nuit, et j'arrivai trop tard.

— Il semble qu'une mauvaise étoile dirige tous vos pas, murmura le roi d'un ton chagrin. Comment avez-vous eu connaissance du plan des ennemis?

— Sire, c'est un secret à la conservation duquel mon honneur est attaché, répondit Moussard embarrassé.

— Ah! ah! dit le roi mécontent, je

trouve cela étrange; mais je suis accoutumé depuis quelque temps aux froideurs et aux mauvais vouloirs de votre part, à vous autres huguenots. Depuis que j'appartiens à l'Eglise, vous m'avez retiré votre confiance et votre vieille amitié; les services que vous me rendiez autrefois de libre gré, vous en êtes ménagers à cette heure, et voulez me les vendre; et quand je viens à réprimer votre outre-cuidance, je me fais après tout des ennemis de mes amis d'autrefois!

— Sire....! s'écria Moussard offensé.

— Silence! silence! continua le roi irrité. Je faisais une exception pour vous, mais, avec vos secrets, vous ne valez pas mieux que tous les autres!

— Le seigneur de Rosny! annonça le valet-de-chambre.

— Qu'il soit le bienvenu, dit vivement Henri; c'est le seul huguenot qui veuille encore agir bien avec moi.

Rosny entra le visage couvert de pâleur et plein d'effroi; car ce message inattendu

lui avait fait redouter quelque nouveau malheur, ou même un attentat sur la personne du roi.

— Ah ! mon bon ami, dit Henri en l'embrassant étroitement, nous jouons encore de guignon. Amiens est tombé dans les mains des Espagnols.

— Voilà qui est fâcheux, sire, répondit Rosny en se remettant aussitôt ; mais je soupçonnais un mal plus grand encore. Tranquillisez-vous ; vos arsenaux sont bien fournis, le trésor n'est pas dépourvu, et nous pourrons donner bientôt aux Espagnols une revanche.

— Je pensais bien que vous me consoleriez, mon bon ami, dit Henri en l'embrassant de nouveau. Plût au ciel que tout mes serviteurs vous ressemblassent ! — Ah ! mon Dieu, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, c'est aujourd'hui que tu veux me punir, et mes péchés le méritent ; mais je te supplie d'avoir pitié de ce pauvre royaume que tu m'as mis en main. Allons, dit-il plus calme après cette prière, il faut au-

jourd'hui que tous les gens d'honneur et ceux qui ont de la conscience me secondent : ce n'est pas tout que de bien dire, Rosny, il faut encore mieux faire. Je m'assure que vous serez des premiers à m'assister, et s'il faut mourir, mordieu, eh! bien, nous mourrons ensemble!

— Non, non, sire, répondit Rosny, je ne veux point que nous mourions ensemble; mais que nous vivions et que nous cassions la tête à nos ennemis. Reprenez votre vieux pourpoint et votre vieille épée, et surtout oubliez ces petits chiffons là, ajouta-t-il, en jetant un coup-d'œil sur le brillant ajustement du roi et sur le billet qui était resté sur la table; et avec l'aide de Dieu, nous ferons encore pleuvoir les horions sur les méchans ennemis de ce royaume.

Le roi ne put s'empêcher de dire. — Vous m'avez déjà grondé pendant ce ballet, mon bon ami; et je me suis bien promis que le vertugadin ne viendrait plus nous distraire des affaires...

En ce moment, une petite porte pratiquée dans la tapisserie s'ouvrit subitement, et la belle Gabrielle, couverte d'un galant déshabillé de satin, orné de tresses d'argent, s'avança dans la chambre. Elle s'arrêta étonnée d'y trouver deux personnages qu'elle n'y attendait guère, et Rosny ne put s'empêcher de lancer au roi un regard assez significatif pour tenir lieu de tout reproche.

— Voyez donc, notre bel ange; qui la savait là? dit Henri en s'approchant d'elle.

— Qu'ai-je appris, sire? dit Gabrielle avec inquiétude. Serait-il vrai qu'Amiens fût perdu?

— Perdu! Non pas tout-à-fait, mon cher cœur, dit le roi en riant; car heureusement nous savons où le retrouver dans la Picardie; mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai assez joué le roi de France depuis quelque temps, et qu'il faut bien maintenant que je joue de nouveau le roi de Navarre. Oui, mes douces amours, ajouta-t-il en passant la main sur les

joues de sa belle maîtresse ; votre chevalier est marri de vous quitter ; mais il va commencer une autre guerre qui sera moins plaisante que les petites chamailleries qu'il soutient tous les jours avec vous...

— Mais, sire, dit Gabrielle, ne pourriez-vous charger le maréchal de Biron de reprendre cette ville ; et n'est-il pas plus convenable que le roi de France...

— C'est à cheval qu'on doit trouver le roi de France, quand on se bat quelque part dans son royaume, dit Henri plein d'impatience ; s'il s'agissait d'une bande de violons, nous vous consulterions, Gabrielle ; mais ici nous avons à parler de plus sérieuses affaires. Venez dans mon cabinet, Rosny ; et vous, Gabrielle, ajouta-t-il d'un ton plus doux et plus bas, allez, mon menon ; je remets nos tendresses à d'autres temps. Ayez votre manteau blanc et vous résolvez de payer la bienvenue dès que je reviendrai, après avoir bien battu les Espagnols et repris ma bonne ville.

Il l'embrassa et s'avança vers la porte suivi de Rosny. Là, il jeta un regard scrutateur sur Moussard. — Capitaine, lui dit-il, apprêtez-vous à rejoindre demain le corps de Biron qui précédera mon armée. Rosny vous remettra vos dépêches. Je vous reverrai devant Amiens, et j'espère que vous y trouverez l'occasion de me prouver que je vous ai fait une injustice. Cela me réjouira autant que vous-même.

Moussard s'inclina en silence, et se retira plein de tristesse. — N'est-il pas cruel, se disait-il en descendant le grand escalier, que je perde la confiance du roi, pour avoir épargné un homme qui me hait et qui me ravit tout le bonheur de ma vie; mais j'ai fait mon devoir, advienne que pourra, je n'en aurai point de regrets.

CHAPITRE VIII.

L'ARTILLERIE française battait vigoureusement les murs de la malheureuse ville d'Amiens. Le canon espagnol répondait du haut des remparts, et de temps en temps le sol éclatait, déchiré par l'explosion des mines et des contre-mines, dont les assiégés et les assiégeans faisaient un égal usage.

— Moussard, je te retrouve donc ici! s'écria le colonel Duplessis-Mornay, en retenant le cheval turc qu'il montait, à la vue du jeune capitaine qui sortait d'un

air plein de tristesse de la tente du maréchal de Biron. Allons, mon ami, ne sois pas si bisoigne; cette ennuyeuse blocade prendra bientôt fin. Henri arrive avec vingt-cinq mille hommes de troupes fraîches, de bons vieux rêtres, mordieu! de nobles lances, de gentils arbalétriers gascons, et non point de ces pauvres gens piètres, chétifs et mal habillés, avec des souliers de corde, comme il y en a dedans l'armée de la ligue. Remets-toi donc de la joie au cœur; nous dirons bientôt deux mots aux Espagnols, et avant qu'il soit une semaine, tu verras le drapeau blanc flotter à la place de leurs enseignes rouges!

— Oui, lorsque tous les habitans seront morts de famine et de misère! répondit amèrement Moussard.

— Quelle humeur est la tienne, mon ami! dit Mornay étonné; et, se penchant sur le cou de son coursier, il regarda son jeune élève avec un tendre intérêt. Mais tu es malade, mon pauvre capitaine!

s'écria-t-il en voyant ses traits amaigris et sa pâleur extrême.

— Oui, mon cœur est bien malade! dit Moussard en soupirant. Mais j'espère que Dieu prendra mon mal en pitié, et qu'il m'enverra de cette ville quelque bonne arquebusade qui finira tout.

En entendant son jeune ami parler de la sorte, Mornay s'élança vivement à terre, et lui prenant affectueusement les mains, il l'entraîna derrière une avenue de tentes.

— Mon cher enfant! mon bon fils! lui dit-il, je te trouve dans une terrible disposition. Parle, ouvre-moi ton cœur; dis-moi tous les malheurs qui te sont arrivés.

— Fianvillers a abandonné sa châtellenie mal fortifiée, dit Moussard d'un air sombre, et il est venu se réfugier dans Amiens avec sa femme et sa fille. Oleucourt s'y trouve aussi, et son oncle l'espagnol est gouverneur de la place...

— Et ta dame est exposée à-la-fois aux misères d'un siège et aux poursuites de ton rival! dit Mornay en l'interrompant.

— Pauvre gars, je comprends maintenant ta peine. Comme Givry, tu trembles sur le sort d'une autre Guise, et tu redoutes en même temps un Bellegarde. Garde-toi, mon fils, qu'Amiens devienne pour toi ce que fut Laon pour Givry (*). L'abattement est mal séant à la jeunesse, il faut qu'un soldat agisse résolûment, soit que le cœur lui saigne d'amour, ou qu'il ait gaîment merci de sa belle!

Mornay parlait encore, lorsqu'un bruit assourdissant se fit entendre dans le camp. Le retentissement des tambours et des trompettes, ainsi que les cris des soldats qui couraient aux armes, couvraient presque le grondement de l'artillerie. Des ordonnances à cheval, galopant à toute bride, accouraient à chaque instant, et

* Anne d'Anglure de Givry, colonel de la cavalerie légère du roi, fut tué à la tranchée de Laon d'une arquebusade tirée de la place où se trouvaient enfermés mademoiselle de Guise et son rival, Roger de Saint-Larry de Bellegarde. On dit que le désespoir le porta à chercher la mort.

(*Le Trad.*)

mettaient pied à terre devant la tente du maréchal. Moussard s'y rendit aussi, et revint bientôt en toute hâte, demandant son coureur anglais qu'un écuyer lui amena.

— Il s'agit maintenant de se battre résolûment! mon colonel, dit-il en retrouvant son ancienne ardeur, et s'affermissant avec joie sur ses étriers. Les troupes légères du cardinal-duc attaquent nos derrières, et Porto-Carrero profite de cette diversion, pour faire une sortie avec sa garnison. Je suis chargé d'aller le faire rebrousser avec mes lances.

— Et je cours au-devant de l'armée du roi! répondit vivement Mornay en s'élançant à son tour en selle. Vive Dieu! Nous allons dérouiller nos lames.

Ils rendirent en même temps la main à leurs chevaux, et partirent légèrement, Moussard à la tête de sa compagnie de chevau-légers, et Mornay seul, se dirigeant vers les avant-postes : deux régimens de Suisses suivaient en outre le

jeune capitaine. Bientôt, on vit se développer dans la plaine l'infanterie espagnole, qui engagea un feu vif de mousqueterie auquel les Suisses répondirent avec vigueur. Le bruit de l'artillerie du camp et des pièces du rempart annonçait que le combat avait également commencé sur d'autres points.

Moussard venait d'attaquer avec ses gens un carré d'Espagnols, lorsqu'il aperçut sur un monticule peu éloigné, une petite troupe de cavaliers qui faisait halte. A leurs cuirasses dorées, aux brillantes arquebuses de Milan qui pendaient à l'arçon de leurs selles, il était facile de reconnaître des officiers de marque; mais l'œil clairvoyant du jeune capitaine reconnut plus facilement encore la taille exiguë et le visage altier du gouverneur Porto-Carrero dont la poitrine était ornée de la noble chaîne de la toison d'or.

— A moi! à moi! Carrero! s'écria-t-il en enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, et renversant tout ce qui

s'opposait à son passage. Voici une épée qui a hâte de se mesurer avec la tienne ! lui cria-t-il. Viens nous montrer si tu n'as de courage que pour daguer de pauvres miliciens !

Pendant ce temps, Porto-Carrero avait donné un ordre à l'un de ses officiers, qui était parti aussitôt pour l'exécuter.

— Point de ces rodomontades, capitaine ! s'écria-t-il en souriant d'un air de mépris. Un général n'est pas tenu de se battre pendant une bataille avec la première tête folle qui s'avise de venir lui demander du champ. Vous serez vaincu, sans que j'y donne les mains.

Il fit un signe avec son épée, et une compagnie de corcelets espagnols, qui était cachée derrière le monticule, accourut dans le dessein d'entourer le jeune huguenot ; mais une partie des régimens suisses était déjà arrivée, et s'occupait à disperser les cavaliers ennemis à coups de mousquets. Un lansquenet avait entendu les propos qui avaient été échangés entre

son capitaine et Porto-Carrero ; il s'approcha rapidement de ce dernier.

— Hundert-Teufel! s'écria-t-il en jurant dans son jargon, si toi fouloir pas fenir, Tausend Tonner Wetter! mon palle fenir à toi, maudit Spaniard! — et enfonçant sa fourche de bois en terre, il y plaça son arquebuse et l'ajusta vers le monticule.

— Arrête, Ribaud! s'écria Moussard plein de colère : c'est à moi de punir ce lâche! Mais au même moment, le coup partit, et Porto-Carrero tomba mort, renversé aux pieds de son cheval.

Les lanciers chargèrent aussitôt les cavaliers espagnols et les mirent en désordre. Le bruit de la mort du gouverneur, qui se répandit en un moment, acheva de défaire l'infanterie, qui regagna les portes d'Amiens à grand'peine, et en éprouvant une perte nombreuse, tandis que les troupes françaises rentraient dans leur camp en poussant des cris de victoire.

CHAPITRE IX.

La tragédie qui avait suivi le sanglant prologue où Porto-Carrero avait perdu la vie, venait d'être achevée. Le cardinal-duc avait attaqué le roi avec son corps d'armée et il avait obtenu d'abord quelques succès; mais l'artillerie française n'avait pas tardé à rompre son infanterie. La nuit mit fin à la bataille, mais au point du jour l'armée ennemie était en pleine déroute.

Moussard fut envoyé au roi pour lui faire un rapport sur l'issue de la journée. Il le trouva entouré de ses officiers, écoutant le récit des dangers qu'avait courus le

brave capitaine Sireuilh qui venait d'échapper des mains du défunt gouverneur d'Amiens, après avoir été arrêté dans la ville, où il s'était introduit à l'aide des religieux de l'abbaye de Saint-Taha. Sireuilh avait formé le projet de faire livrer la ville au roi, mais on l'avait trahi; et il avait été assez heureux pour s'enfuir, après avoir vu pendre plusieurs de ses complices. Il était encore vêtu d'un habit de toile tel qu'en portaient les valets de cloître, et qui lui avait servi de déguisement, lorsqu'il parut devant le roi.

— Voilà-t-il pas de braves habits pour le capitaine Sireuilh! lui dit gaîment celui-ci dans la joie de sa victoire.

Mais le capitaine, qui s'attendait à une plus flatteuse réception, lui répondit hardiment : — Sire, si au lieu d'aller à Amiens pour remettre la ville sous votre obéissance, je m'y fusse rendu pour faire l'amour ou pour me marier, j'en aurais pris de plus galans!

Quelques gentilshommes voulurent le

réprimander de ces paroles, mais le roi leur ferma la bouche en disant : — Laissez, laissez, messieurs ; j'ai eu tort, par ma foi : et, s'adressant au capitaine, il ajouta, en lui frappant amicalement sur l'épaule : Ce n'est pas que je voulusse te fâcher, mon pauvre Sireuilh ; tu l'as échappé belle : va, je te ferai du bien.

Il se tourna alors vers Moussard et écouta son rapport. — Ventre-saint-gris, dit-il de la meilleure humeur lorsque le jeune officier eut achevé son récit, l'archiduc est venu en soldat, mais il s'en est allé en prêtre. Ne pensez-vous pas, messieurs, que la courtoisie voudrait que nous le reconduisions un petit bout de son chemin ?

— Je ne le vous conseille pas, sire, répondit Mornay. La prise d'Amiens est ce qui nous importe le plus, et cette retraite nous ouvrira ses portes. D'ailleurs, le cardinal va prendre à Dourlens une forte position, et il serait peu prudent de le forcer à un combat que ses vieilles bandes d'infanterie

rendraient fort meurtrier, ou tout au moins fort incertain.

— M. le maréchal m'a chargé de faire savoir à votre majesté qu'il est également de cet avis, dit Moussard en regardant avidement les portes d'Amiens qu'on apercevait au loin.

En ce moment, on vint annoncer une ambassade qui venait de la ville, et demandait une audience. Le roi se retira dans une autre partie de la tente, et l'on ne tarda pas à introduire le commandant espagnol Hernantello, les échevins d'Amiens, et les deux ligueurs Fianvillers et d'Olencourt, qui tous portaient sur leurs visages abattus les traces des ravages qu'avait exercés sur eux la famine. Lorsque ces deux derniers personnages passèrent devant Moussard, ils lui lancèrent des regards tellement sinistres qu'il ne put se défendre de tressaillir. Ils entrèrent tous dans la seconde division de la tente, et la porte de toile s'abaissa derrière eux.

L'audience dura long-temps. Enfin le

colonel de Vic, guerrier expérimenté et officier connu par sa rigoureuse discipline, fut appelé dans l'intérieur de la tente, et l'ambassade ne tarda pas à reparaître. Le commandant espagnol s'avança, les yeux baissés avec confusion ; il était accompagné du colonel de Vic. Ils montèrent tous deux à cheval et se dirigèrent au grand galop vers la ville. Les échevins sortirent : ils semblaient délivrés d'un grand poids, et s'entretenaient à voix basse d'un air satisfait. Fianvillers et d'Olencourt les suivaient en souriant amèrement.

— Quelle audace ont ces deux ligueurs, dit Moussard à un capitaine de l'armée qui se trouvait près de lui. Comment ont-ils osé se présenter devant le roi?

Il achevait à peine de prononcer ces paroles, lorsqu'un officier sortit du fond de la tente et lui dit gravement : — Le roi veut vous parler sur l'heure, sire capitaine. Moussard le suivit. Le roi se promenait dans sa tente : dès qu'il vit le jeune officier, il s'avança vivement à sa rencontre

et le regarda fixement. Les regards calmes et purs du jeune homme soutinrent sans embarras ceux de son maître.

— Je suis mécontent de vous, Moussard, lui dit le monarque. Je connais moi-même les passions, et je puis pardonner beaucoup de choses qu'elles font faire; mais on doit respecter le droit des familles. Vous avez fatigué de vos poursuites la demoiselle de Fianvillers, malgré la volonté bien connue de ses parens, et son père, à qui son propre château n'offrait pas un refuge assez sûr contre vos entreprises, voulant épargner l'élève de Mornay, et un de mes capitaines, s'est vu forcé, contre son gré, de chercher un refuge à Amiens.

— Sire, c'est une horrible imposture! s'écria Moussard.

— Gardez-vous de démentir des faits dont j'ai reconnu l'exactitude, dit le roi irrité. N'avez-vous jamais pénétré secrètement dans le château de Fianvillers?

Moussard songeant à ce qui lui était

arrivé dans le pavillon, rougit extrêmement et garda le silence.

—Votre conduite m'a décidé à accorder amnistie complète au baron de Fianvillers et à son gendre futur, ajouta le roi. Nous vous ordonnons, comme votre roi, de garder désormais la paix avec les gentilshommes de cette famille; la première tentative que vous ferez pour leur nuire vous conduirait dans une de nos Bastilles! Je vous en donne ma parole royale.

Moussard s'inclina en silence et voulut se retirer.

—Encore un mot, dit Henri. On rapporte que le brave gouverneur a été arquebusé sur vos ordres par un Suisse, lors de la dernière affaire. Que faut-il en croire?

—J'ai appelé le gouverneur au combat, répondit Moussard brûlant d'indignation. Il le refusa, et tomba presqu'au même moment de son cheval, frappé par un soldat malgré ma volonté. J'arrivai trop tard pour arrêter son bras.

— Vous voici encore venu trop tard

comme à la surprise d'Amiens, capitaine! dit Henri en le raillant! C'est encore l'effet de votre mauvaise étoile! Faites-moi venir ce Suisse, je veux lui parler.

— Un corcelet espagnol lui fracassa la tête quelques momens après la mort du capitaine, répondit Moussard accablé par cette demande.

— Porto-Carrero était l'oncle de votre rival? demanda le roi d'un ton significatif, après quelques momens de silence.

— Oui, sire, répondit Moussard qui sentit une sueur froide découler de son front.

— Alors l'arquebusade du Suisse n'aura servi que moi, reprit Henri; car si ce vaillant soldat vivait, Amiens eût difficilement capitulé aujourd'hui. N'importe, il me répugne que mes serviteurs satisfassent leurs passions sous ombre de me servir, et si vous avez fait abattre par vos soldats un oncle qui vous était contraire, vous avez agi plutôt comme un bandolier que comme un chevalier et un gentilhomme!

— Que votre majesté daigne m'écouter..., dit Moussard hors de lui.

— C'est assez, dit le roi en lui tournant le dos. Allez, capitaine Moussard, et souvenez-vous de ma parole.

Le jeune officier s'élança hors de la tente royale, dans le délire du désespoir.

CHAPITRE X.

L'HORIZON se rembrunissait également au château de Fianvillers, où le vieux baron se promenait d'un air irrité dans la salle de ses ancêtres. Sa fille et sa femme s'y trouvaient aussi, et fondaient en larmes, tandis que le vieux jésuite, assis près d'une fenêtre, les yeux tournés vers le ciel étoilé, semblait méditer profondément, et que d'Olencourt, appuyé sur son épée, jouait d'un air d'embarras avec le corbillon d'acier qui en entourait la garde.

— Croyez-vous donc que toutes ces jérémiades m'empêcheront de tenir ma pa-

role de gentilhomme ! s'écria le vieux baron. Non, par le Saint-Sépulcre ! Vous n'avez rien de mieux à faire que de vous rendre à mes desirs, car je suis homme à vous contraindre de vive force à l'obéissance que vous me refusez !

— Votre honneur, d'Olencourt, vous permettrait-il donc d'accepter la main d'une jeune fille qui vous refuse son cœur ! dit la dame de Fianvillers d'un ton suppliant.

— J'aime, madame, répondit celui-ci en s'inclinant cérémonieusement ; j'aime, et j'espère tout du temps et de l'habitude. Mais, n'eussé-je pas d'amour, l'honneur que vous invoquez, m'obligerait encore à insister sur l'union que je desire avec tant d'ardeur : il ne doit pas être dit qu'un baron d'Olencourt aura reculé devant un misérable hérétique !

— Ce trait me découvre tout votre cœur, dit la baronne en soupirant : pauvre Aimée ! ajouta-t-elle.

— Silence, mère imprudente ! s'écria

Fianvillers d'une voix terrible. Ma résolution est aussi inébranlable que les tours de mon château. Demain, le père Joseph unira ce jeune couple, dût la foudre nous abîmer tous devant l'autel!

A ces mots, le jésuite se releva tristement, et s'approcha du baron d'un air grave. — Jamais, dit-il d'une voix ferme en élevant sa main desséchée au-dessus de sa tête, jamais, sire baron, je ne bénirai une union que le Seigneur a maudite.

— D'Olencourt n'est-il pas un bon catholique? demanda Fianvillers, plein de colère. Qu'avez-vous à opposer contre l'alliance que je veux contracter avec lui?

— Aimée ne doit pas prendre un époux, répondit le jésuite; les constellations s'y opposent. J'ai dressé le thème de sa nativité avec toute l'exactitude des règles prescrites par notre grand maître Luc Gauric, et mes calculs m'ont confirmé l'horoscope que j'ai prononcé sur elle, il y a seize ans. Son mariage causera sa perte

et celle de son époux ! Croyez-en mon expérience et ma science, Aimée doit prendre le voile.

— Vous m'avez assez répété tous ces pronostics, dit le baron, et sans le respect que je dois à votre robe, mon père, je vous renverrais aux âmes faibles, aux dames de la cour et à leurs beaux mignons ; mais moi, je sais ce que vaut cette étoffe, et j'ai fait traîner dans l'Angoumois plus d'un de vos prophètes sur la claie. Au reste, vous êtes le maître, mon père ; et quant à trouver un prêtre pour marier ma fille, Dieu merci, j'y saurai facilement pourvoir.

— Homme incrédule ! pécheur endurci ! s'écria le jésuite, en tirant de dessous sa robe une feuille de parchemin-vierge, chargée de signes bizarres et de chiffres ; tu me forces à dévoiler cet affreux mystère ; ta tête même ne sera pas à l'abri de la colère céleste. Ceci est l'horoscope de ta fille ; il m'a coûté de longues nuits de veilles, et m'a causé de profonds soucis ;

Aimée est destinée à tuer de sa main son époux, et à mourir de la sienne!

— Jésus Maria! s'écria la baronne, et elle tomba sans connaissance dans les bras de sa fille.

Fianvillers s'arrêta quelques momens, comme frappé de terreur. Il contempla sa fille, dont les yeux étaient baignés de larmes; sa femme, reprenant ses sens, courut se jeter à ses pieds.

— Non, lui dit-il, vous ne causerez pas notre malheur; vous ne forcerez pas une mère à vous vouer sa haine...!

Le baron la releva avec émotion; mais ses regards rencontrèrent un moment ceux d'Olencourt qui souriait de sa faiblesse.

— Non! s'écria-t-il frappé de ce muet reproche; les astres eux-mêmes ne changeront pas ma volonté.

Et il s'éloigna suivi de son gendre futur. Aimée resta quelques momens près de sa mère en la serrant étroitement dans ses bras et l'embrassant une dernière

fois, elle s'écria : oui, c'est mon seul recours!

A ces mots, elle s'élança hors de la salle.

CHAPITRE XI.

Un ouragan qui venait de s'élever agitait les arbres antiques du parc du château de Fianvillers. Une grêle violente détruisait les moissons des malheureux vassaux; et, de moment en moment, le ciel obscur s'entr'ouvrait dans toute son étendue, et présentait l'aspect d'une mer de feu. Moussard, enveloppé de son manteau, et bravant l'orage, se tenait à la petite poterne où il avait coutume d'attendre sa bien-aimée. A quelque distance, sous un grand chêne, François, son écuyer fidèle, tenait par la bride trois

chevaux qui se cabraient avec fureur à chaque éclat de tonnerre : une figure blanche s'approcha rapidement sous le feuillage, et Aimée, pâle et hors d'haleine, tomba dans les bras du jeune officier.

— Il ne me reste plus d'espoir qu'en toi! s'écria-t-elle en arrosant son sein de ses larmes.

— Tu quitteras ton père et ta mère pour suivre ton époux. La Sainte-Écriture ne t'a-t-elle pas tracé ton devoir, Aimée? dit-il en la serrant tendrement contre son cœur.

— Hélas! c'est ce que disent les Saintes-Écritures, et je dois le croire, répondit la jeune fille; mais j'ai pensé mourir de douleur, lorsque la porte du château s'est refermée sur moi.

Tout en parlant ainsi, Aimée s'était laissé conduire jusque sous le grand chêne où attendait François avec les chevaux : Moussard la prit dans ses bras, et la souleva sur l'étrier. Dans ce mouvement, il

aperçut une petite cassette en marqueterie qu'Aimée portait sous sa mante.

— Quelle est cette cassette? demanda-t-il avec inquiétude.

— Elle renferme mes joyaux, répondit Aimée. C'est un legs que m'a fait ma bonne aïeule, et la seule chose que je voulusse emporter du château.

— Aimée, je t'en conjure, laisse cette cassette; que le sire de Fianvillers ne puisse pas dire que j'ai voulu posséder autre chose que sa fille.

Aimée lui remit la cassette en le regardant avec attendrissement. Moussard la donna à son fidèle François. — Dès que nous aurons passé l'Alcé, lui dit-il, tu reviendras et tu remettras cette cassette au curé de Fianvillers, en le priant de la renvoyer au château.

En même temps, il s'élança sur son cheval, et prit la bride de celui d'Aimée; mais une voix se fit entendre de la poterne du château. — Aimée! Aimée! s'écriait-on, veux-tu ainsi quitter ta mère?

Les deux amans s'arrêtèrent effrayés, et la baronne accourant vers sa fille, se jeta dans ses bras et l'inonda de ses larmes.

— Ne crains pas mes reproches, lui dit-elle d'une voix douloureuse. Je ne puis plus rien pour ton bonheur. Avec d'Olencourt, ton malheur est certain. Suis l'époux de ton choix, ma fille; je prierai tous les saints de vous accorder le bonheur! Hélas! que n'as-tu la bénédiction de ton père! Que la Sainte-Vierge lui pardonne; mais il a brisé le cœur de ta mère...

Les sanglots étouffèrent sa voix; elle s'arracha péniblement des bras de sa fille.

—Vous emportez avec elle la dernière joie de ma vie, mon cher fils, dit-elle à Moussard. Aimez-la comme elle le mérite; et si j'apprends qu'elle est heureuse, son bonheur adoucira les derniers momens de ma vie.

Elle embrassa de nouveau sa fille, mêla ses larmes aux siennes, et lui fit signe de s'éloigner.

—Hâtons-nous, au nom du ciel! s'écria

Moussard en prenant la jeune fille éplorée dans ses bras, et en la plaçant sur le cheval qui lui était destiné; puis remontant vivement sur le sien, ils partirent à grands pas, tandis que la pauvre mère, le cœur navré, regardait sa fille quitter pour jamais la maison paternelle.

CHAPITRE XII.

Dans l'angle que forme le fleuve d'Alcé en se jetant dans la Somme, à environ deux lieues au-dessous de Corbie, se trouvait, au haut d'un rocher, le vieux château fortifié de Dourcha, qui venait de passer à la maison de Moussard par l'extinction d'une branche collatérale. Moussard se trouvait dans une des salles de ce château, examinant, d'un œil plein de tristesse, les bois épais qui l'environnaient de toutes parts; car de grands arbres, et surtout de vieux chênes couvraient toute le revers du côteau rocailleux sur lequel était placé le

bâtiment, et étendaient leurs grands rameaux noircis jusqu'au-dessus des murs de cette ancienne habitation, ce qui lui donnait une apparence encore plus sombre et plus retirée. L'avenue qui gravissait le long du bois vers le château était obstruée par des ronces et d'épaisses broussailles, et le feuillage des arbres qui la bordaient y formait une immense voûte impénétrable aux rayons du soleil. La façade de cet édifice, l'un des plus antiques de la province, et qui avait fait jadis partie d'une commanderie du Temple, tombait presque en ruines. Le lierre et d'autres plantes saxatiles s'élevaient le long des murs, et, s'étendant en longs festons au-devant des fenêtres en ogives, dérobaient une partie de la lumière du jour, déjà interceptée par des vitraux bizarrement coloriés, où se voyait encore l'emblème d'humilité choisi par les templiers, deux hommes d'armes sur le même cheval, et la devise de cet Ordre célèbre : *fériatur leo*. Les restes d'une tapisserie

de Brabant couvraient encore les murailles; et les lambeaux qui pendaient de toutes parts, attestaient l'insouciance des derniers possesseurs de ce manoir. Aimée était assise non loin de son époux, dans un grand fauteuil, d'une forme déjà gothique pour le temps; elle brodait les ornemens d'une chapelle de la Vierge. Une larme venait de temps en temps mouiller ses paupières, et elle les baissait aussitôt pour dérober à son époux la connaissance des sentimens qu'elle s'efforçait de renfermer dans son âme.

— C'est donc là le bonheur que tu devais trouver près de moi! s'écria tout-à-coup celui-ci, avec l'accent d'une douleur profonde. Hélas! que Dieu n'a-t-il voulu que je ne me fusse jamais offert à tes regards.

— Ne parle pas ainsi, Valérien, lui dit-elle en s'efforçant de sourire et se rapprochant de lui. Je souffre, il est vrai, mais mes souffrances me donnent encore de plus doux momens auprès de toi que je n'en

trouvai jamais, au sein de mon bonheur tranquille. L'amour que nous avons l'un pour l'autre, doit soutenir notre courage; et je suis satisfaite du lot qui m'est échu; Valérien, tu devrais l'être aussi du tien..

—Tu es satisfaite, Aimée! que le ciel te récompense de ce généreux mensonge, par lequel tu voudrais me calmer! Mais la pâleur de ton visage, les pleurs que je vois dans tes yeux, tout me dit que tu es malheureuse; et quand je songe que c'est moi qui cause ton infortune, cette pensée me met au désespoir!

—Aie quelque patience avec moi, Valérien, dit Aimée d'un ton suppliant. Vois, je ne suis qu'une faible femme; la mort subite de mon père, la douleur de ma mère, ont fait à mon cœur de profondes blessures; mais le temps et la prière les guériront, et une fois qu'elles seront cicatrisées, je sens que je serai heureuse.

—Heureuse! dans cette solitude! s'écria amèrement Moussard. Heureux ici, où nous nous cachons des hommes avec

effroi, où il nous faut à chaque instant trembler d'être trahis. Malheur au pays où la beauté et la vertu sont punies comme le crime, et ne trouvent de sûreté qu'en se cachant dans la retraite!

— C'est dans la retraite qu'on trouve le bonheur, dit Aimée en le serrant dans ses bras. Ah! si tu ne me quittes pas, je consens à passer ici le reste de mes jours. Le soleil de Dieu paraît aussi dans ces bois, et partout où il pénètre, il bénit l'union de ses créatures.

— Femme chérie! dit Moussard, en la serrant sur son cœur. Tout-à-coup il pâlit d'effroi. Le bruit des pas d'un cheval se faisait entendre dans la forêt tranquille, et bientôt on vit un cavalier dont la cuirasse étincelait sous les arbres. Il accourait au grand trot de son fougueux cheval noir comme l'ébène. Déjà, Moussard portait la main sur la garde de son épée, et se disposait à défendre l'entrée de son asile, lorsqu'il reconnut son brave colonel, le digne Morray, qui agitait son chapeau à

plumes au-dessus de sa tête, et qui pressait son coursier pour rejoindre plus tôt son ami. En quelques momens il se trouva près de son jeune élève.

— Est-ce ici que je devais te retrouver, mon pauvre ami? dit le colonel en lui tendant la main.

— Et vous-même, monsieur le colonel, demanda Moussard étonné, comment avez-vous découvert ma retraite?

— J'étais allé à ton domaine de la Moussarde, répondit Mornay; mais ton vieil intendant a fait son devoir. Il m'a presque fermé l'huis de la porte sur le visage. Enfin, comme j'insistais, et qu'après m'être nommé, je lui eus engagé ma parole de garder le secret, il m'apprit où tu étais réfugié.

— Soyez le bien-arrivé dans mon ermitage, dit Moussard en souriant péniblement; voici où m'ont conduit les faveurs de notre maître. Il n'y a que les ligueurs qui gagnent avec lui; ils ont tous les privilèges, et les serviteurs du roi sont mo-

lestés et opprimés. Il n'est rien tel que de lui faire la guerre.... ! Mais, ajouta-t-il, en passant la main sur son front comme pour chasser une pensée importune, quelles nouvelles m'apportez-vous du monde? Nous vivons ici comme si nous étions relégués dans une île du grand Océan.

— Nous avons longuement à deviser ensemble, dit Mornay en regardant autour de lui; et s'efforçant de vaincre la tristesse que lui inspirait la situation de son malheureux élève: Allons, dit-il gaîment, faismoi donner quelques rafraîchissemens; le soleil est pesant, et une course telle que celle-ci échauffe terriblement un cavalier.

Aimée prit avec empressement une clef à sa ceinture et sortit de la salle.

— Et tu es véritablement uni à cette demoiselle, demanda Mornay d'un air sombre, lorsqu'elle se fut éloignée.

— Un vieux ministre de notre religion a béni notre mariage. Deux moines à qui je m'étais adressé, par déférence pour Aimée, n'ont voulu y consentir ni pour or

mir pour argent, et je n'ai pas été plus heureux avec des menaces.

— Je soupçonnais quelque chose de semblable, dit Mornay d'un air soucieux. Mais écoute ce que j'ai à te dire, avant que ton épouse revienne; elle n'est pas encore en état de l'apprendre. Rianvillers est mort.

— Nous le savions déjà, dit Moussard en soupirant. La pauvre Aimée a versé bien des pleurs.

— Mais vous ignorez sans doute le contenu de son testament? reprit Mornay. Il déclare votre mariage non valable.

— Cela ne peut pas être! s'écria Moussard hors de lui. Il a été béni par notre Eglise!

— Aimée est encore mineure, continua Mornay en haussant les épaules, et tu l'as enlevée malgré la volonté de son père. Tu sais aussi qu'en dépit de l'édit de Nantes, un mariage consacré par un prêtre hérétique n'est pas valable devant l'Eglise romaine.

— Oh! infernale doctrine! s'écria Moussard au désespoir.

— Je n'ai pas encore achevé, dit Mornay. Le testament ôte à la douairière de Fianvillers tout pouvoir sur sa fille, et place Aimée sous la tutelle du colonel Morlier, l'un des ligueurs les plus furieux et des plus ardens catholiques. Morlier a présenté le testament au roi, et celui-ci l'a confirmé dans tous ses points.

— Et vous, colonel, ne pouviez-vous donc rien faire pour moi? dit Moussard d'un ton plaintif qui exprimait un reproche amer.

— Je n'ai rien négligé, dit Mornay; mais la colère du roi était trop violente. Depuis la prise d'Amiens, il refuse d'entendre parler de toi, et, par cet enlèvement, tu as achevé de lui rompre en visière. Morlier et d'Olencourt ont des pouvoirs pour te poursuivre en tous lieux, et t'arrêter partout où ils te trouveront.

— Malheur à ce d'Olencourt s'il me trouve! s'écria Moussard plein de rage.

— Je n'ai qu'un conseil à te donner, dit Mornay. Fuis la France avec ta femme. Je te donnerai des lettres pour l'électeur de Cologne, qui vient d'embrasser tout nouvellement notre croyance, et qui a besoin de braves gens de guerre.

— Je vous sais gré de vos offres, monsieur le colonel, répondit Moussard; mais je ne puis les accepter. Aimée porte un gage de mon amour, et elle ne pourrait supporter les fatigues d'un si long voyage.

— Voilà qui me fâche! s'écria Mornay. Dieu veuille que ces limiers ne découvrent pas ta retraite; autrement, tu serais perdu.

Aimée reparut en ce moment et fit servir des rafraîchissemens. Les deux amis jetaient involontairement sur elle des regards de compassion. Elle les contemplait d'un air d'inquiétude: mais ils gardèrent le silence.

— Eh! bien, dit-elle enfin, avez-vous débité toutes vos nouvelles, sire Duplessis? Il serait peu courtois à vous de ne m'en avoir pas réservé quelques-unes. La curio-

sité de mon sexe me donne le privilège d'exiger une petite part dans vos confidences.

— Oh! je puis vous en faire une foule, répondit Mornay cherchant à se montrer enjoué. D'abord, nous avons pris au duc de Savoie son invincible Montméliart, et nous l'avons forcé de faire avec nous une bonne paix; puis le maréchal de Biron s'est laissé aller, sous main, à quelques négociations avec les ennemis du roi; mais Henri lui a tout pardonné. Une autre nouvelle non moins importante, c'est que Henri va épouser Marie de Médicis; et en attendant, pour ne pas rester désœuvré, il a pris publiquement pour maîtresse la belle Henriette d'Entragues.

— Henriette d'Entragues! s'écria Moussard stupéfait. Est-il possible?

— Henriette d'Entragues! répéta tristement Aimée. A-t-il donc sitôt oublié la pauvre Gabrielle?

— Tu trouves la chose impossible, mon brave ami, dit Mornay. Tu penses sans

doute aux intrigues qu'elle nouait à Amiens contre le roi de Navarre? Ah! elle ne s'épargnait pas alors pour la cause de la sainte ligue, et il ne se passait pas de jour qu'elle ne ramenât quelque beau cavalier à l'écharpe noire et à la messe; mais les choses ont bien changé! La belle Henriette a vendu sa vertu au roi, au prix de cent mille beaux écus au soleil. Le train magnifique du vieux d'Entragues prouve qu'il a bien eu aussi quelque petite part au gâteau que le roi donne à sa fille, et jamais il n'a porté la tête si haute. Il dit, à qui veut l'entendre, qu'il y aura bien du guignon si Henri ne congédie la Florentine pour épouser sa fille.

— Une telle reine manque encore à la France! s'écria Moussaud. Ce serait à-la-fois Marguerite de Valois et Catherine de Médicis! Quel malheur pour le royaume que le roi ait de semblables faiblesses!

— Ah! dit Mornay, Henri serait un héros sans sa malheureuse passion pour les femmes.

— Le cœur du roi dans les mains de cette Henriette d'Entragues, de cette femme adroite et haineuse, à qui j'ai témoigné tout mon mépris aux réjouissances d'Amiens; oui, je le vois, ma patrie ne m'offre plus d'asile assuré. Que ne puis-je emmener Aimée sur l'heure même. Plût au ciel qu'elle fût déjà mère!...!

— Que Dieu vous assiste et vous délivre lorsque viendra cette heure, dame Moussard, dit Mornay en vidant son verre; et, ôtant son gantelet, il se leva et tendit la main au jeune homme.

— Quoi! vous voulez déjà nous quitter, dit tristement Aimée. Hélas! je me réjouissais de posséder pendant quelques jours un ami dans notre solitude.

— J'ai rempli le but de ma visite, répondit Mornay. Il faut que je retourne à Paris pour procurer à votre époux les lettres dont il aura besoin. Peut-être s'offrira-t-il encore une occasion de faire quelque chose pour vous. Tout ce que j'aurai à vous envoyer, lettres, nouvelles, avis.....

— Vous le ferez passer à mon vieil intendant de la Moussarde, dit Valérien. Il est sûr comme l'or, et se chargera de me faire tout parvenir par des voies sûres.

— Adieu donc, mes bons amis, dit Mornay en regagnant le péristyle. Je vous recommande de vivre encore aussi retirés qu'il sera possible. Les limiers de Morlier et de d'Olencourt parcourent toute la Picardie; et, en vérité, ce n'est qu'à l'extrême solitude de ce château que vous devez de n'avoir pas été découverts. Priez Dieu qu'il vous protège.

Il partit, et Moussard le reconduisit jusqu'à la porte principale. Lorsqu'après l'avoir soigneusement refermée lui-même, il revint auprès d'Aimée, et la trouva en larmes et dans l'attitude du désespoir.

— Qui cause ta peine, ma vie? lui demanda-t-il tendrement, et fléchissant un genou devant elle, il prit une de ses jolies mains qu'il couvrit de baisers.

— Je ne sais, je l'ignore, Valérien, dit-elle en essuyant ses larmes. Une in-

quiétude vague, des pensées inconnues oppressent mon âme.... Hélas! je songeais à l'affreuse tristesse qui règne autour de nous; je songeais à la solitude dans laquelle je me trouverai en mettant au jour l'enfant qui doit faire notre orgueil.... je songeais (ne t'irrite pas de mes pensées), je songeais que dans une telle heure, une fille ne devrait pas être privée du secours de sa mère. Je sais que cela est impossible; mais je ne sais pourquoi je m'arrête avec complaisance à cette idée. Ah! ne me quitte pas, Valérien; si je meurs, que je sente ta main serrer la mienne, que mon dernier regard s'arrête sur les tiens, sur toi qui es tout ce qui me reste dans le monde. . . . .

Sa voix fut étouffée par un déluge de pleurs. Moussard la serra avec effusion dans ses bras. — Ange de patience! s'écria-t-il en versant à son tour quelques larmes, tes désirs seront exaucés! tu verras ta mère, dût-il m'en coûter la vie! je pars à l'instant même, et demain peut-

être aurai-je quelques consolations à t'offrir.

— Non, Valérien, non ! dit Aimée d'une voix plaintive. N'as-tu pas entendu l'avertissement de Mornay ; mille dangers suivent tes pas ; et moi, renfermée seule ici, que deviendrai-je ! tous les momens d'attente me seront autant de coups de poignard... et si je ne te revoyais pas... ah ! je frémis... non, je n'y pourrais survivre !

— Calme-toi, mon amie ; je prendrai un manteau de livrée, et je saurai me rendre méconnaissable. D'ailleurs, je connais jusqu'au moindre détour de cette province que j'ai si souvent parcourue avec mes compagnies. Sois sans crainte, demain tu verras ta mère.

Il s'éloigna à grands pas.

— Valérien, Valérien ! s'écria Aimée au désespoir. Mais elle n'entendit bientôt plus que les pas de son cheval, qui retentissaient sur les monceaux de feuilles. — Sainte-Vierge ! dit-elle, en gémissant, protège mon époux, ou fais que je meure avec lui !

CHAPITRE XIII.

La douairière de Fianvillers pensait tristement à sa fille, lorsque le baron d'Olencourt entra précipitamment dans son cabinet.

— Toutes nos recherches ont été inutiles! s'écria-t-il d'un ton d'humeur; je n'ai pu trouver ce maudit huguenot. Je me suis rendu avec mes gens à la Moussarde, où la lettre du roi m'a fait ouvrir toutes les portes; nous y avons fouillé jusque dans les bahuts; mais un coquin d'intendant nous a joués, je pense. Par la messe, si notre homme est en Picardie,

nous le traquerons comme un daim fauve.

— Je crois que le capitaine Moussard a quitté la France, dit timidement la dame.

— Avec votre permission, madame, je ne le crois pas, moi, répondit d'Olencourt. Je suis au contraire persuadé qu'il est dans cette province, et même fort près de nous; je pense aussi que si vous le vouliez, vous pourriez bientôt nous faire connaître son gîte.

— Il est au-dessous de ma dignité de répondre à de semblables imputations, dit fièrement la baronne.

— A votre gré, madame; seulement, vous voudrez bien que je fasse d'exactes perquisitions, au nom du roi, sur votre domaine, et que j'interroge vos serviteurs et vos vassaux. Je ne manquerai pas de vous faire connaître le résultat de mes informations.

Il s'éloigna. — Ma pauvre fille! murmura la bonne dame. Si les paroles que la crainte m'inspirait tout-à-l'heure, pour

vaient se réaliser, s'ils avaient quitté la France! Ah! je respirerais enfin.

Un lancier albanais, avec une barbe tressée comme en portaient les soldats de Mayenne, dans les guerres de la ligue, parut à la porte; son arrivée subite effraya tellement la dame de Fianvillers qu'elle s'apprêtait à appeler du secours; mais l'homme de guerre, levant un doigt sur ses lèvres, lui fit signe de se taire.

— Silence, bonne mère, dit-il, à voix basse, en pénétrant avec précaution dans la chambre. Je suis Moussard.

— Au nom du ciel, que cherchez-vous ici! s'écria la baronne dans une perplexité mortelle. D'Olencourt fait en ce moment même des perquisitions sur le domaine de Fianvillers, et il a force gens avec lui. Fuyez, je vous en conjure; fuyez à l'instant même; chaque minute de retard peut vous perdre.

— Madame, répondit Moussard les yeux enflammés de courroux, l'idée de fuir devant un d'Olencourt aurait peine

à pénétrer dans mon âme. Je ne le chercherai point, et je m'éloignerai dès que j'aurai exécuté la mission filiale qui m'amène; c'est là tout ce que je puis faire. Mais parlons de vous, de votre fille.

— Mon Aimée!

— C'est pour elle que je viens ici. Le moment approche où elle va être mère; elle appelle, elle demande la sienne. Venez, madame, venez lui porter quelques consolations.

— Mon enfant! dit la bonne dame émue. Mais comment oser la rejoindre, comment ne pas éveiller les soupçons?

— Vous pouvez vous rendre à Amiens sans que ce voyage donne matière aux réflexions de ceux qui vous observent, dit Moussard; vous y laisserez votre suite. Derrière la chapelle ruinée qui se trouve en dehors de la porte de Flandre, vous trouverez un chariot guidé par un paysan. Le conducteur est mon valet fidèle, il vous fournira les habillemens d'une pay-

sanne, et il vous menera en sûreté au lieu où vous attend votre fille.

— Dieu me protégera! dit la veuve : je m'y rendrai. Mais partez, partez à l'instant, mon fils; je vais prier les saints qu'ils vous préservent des embûches de nos ennemis.

— Que les saints gardent leur protection pour votre voyage, dit le jeune huguenot en souriant d'un air sombre; j'ai celle de ma bonne épée, et elle me suffit pour l'heure.

— C'est ce que nous allons voir! s'écria d'une voix terrible d'Olencourt qui avait entendu les derniers mots de ce dialogue. Au nom du roi! vous êtes mon prisonnier! ajouta-t-il en tirant son épée.

— C'est la mort que tu cherches ici! s'écria Moussard, et il fit voir le jour à sa lame.

— Lebasque, Morand, Hiraux! cria d'Olencourt d'une voix tonnante. Le coupable est trouvé! fermez toutes les portes! que personne ne sorte! Une multitude de

voix répondit à la sienne, et le plus grand tumulte régna dans le château.

— Misérable traître! c'est une armée qu'il te faut pour prendre un seul homme! tu n'es pas digne de vivre.

A ces mots, il l'attaqua avec vigueur, et en un clin-d'œil d'Olencourt tomba en poussant un grand cri. Un torrent de sang s'échappait de sa poitrine.

Moussard s'élança par-dessus son cadavre, et gagna la porte du parc, où il avait laissé son coursier.

— Tue! tue! s'écriaient les valets du baron. — Notre maître est égorgé! Sus à l'assassin! s'écriait un autre. — C'est le capitaine Moussard; je l'ai bien reconnu, disait un troisième; et tandis que les uns s'empressaient autour du moribond, les autres poursuivaient le meurtrier. Mais Moussard s'était déjà élancé sur son cheval; et quand ceux qui le cherchaient arrivèrent à la porte du parc, ils le virent disparaître au milieu d'un nuage de poussière.

CHAPITRE XIV.

Le roi venait de sortir de la messe qu'il avait entendue dans la chapelle du château de Fontainebleau. Il était entouré d'une foule d'anciens ligueurs qu'il avait comblés de grâces depuis sa réconciliation, et adressait la parole, en passant, à un grand nombre d'autres courtisans, pour la plupart huguenots, qui l'attendaient dans la galerie. Il les interpellait avec gaîté, distribuant ses attentions plutôt d'après ses penchans que selon les personnages.

— Bonjour d'O, disait-il, avez-vous songé à nos commissions?

— Oui, sire, répondit le surintendant; j'ai commandé pour vingt mille écus de dentelles en Brabant, et je crois que vous aurez lieu d'être satisfait de la galanterie des dessins.

— C'est bien, dit le roi; mais songez qu'il s'agit de la belle des belles, et que nous voulons de la magnificence. Puis il ajouta en riant : Le temps n'est plus où je vous demandais à vous, d'O : « Combien ai-je « de chemises »? et que vous me répondiez : « Vous en avez huit, sire, pour cette heure, « encore y en a-t-il deux de déchirées. »

En ce moment, Henri aperçut, parmi ceux qui sortaient avec lui de la chapelle, un gentilhomme qui avait toujours fait profession de la religion réformée; il lui demanda : — Eh! quoi, de Termes, est-ce bien vous que j'avise là; ne vous ai-je pas vu au prêche, et n'avez-vous pas toujours été de la religion?

— Oui, sire, répondit celui-ci.

— Comment donc allez-vous aujourd'hui à la messe? reprit le roi.

— Mais sire, dit hardiment de Termes, ne vous ai-je pas vu au prêche aussi, moi; et si vous allez aujourd'hui à la messe, j'y puis bien aller également.

Henri se tournant alors vers Rosny, qui venait de le rejoindre depuis quelques instans : — Ah! je vois ce que c'est, dit-il; de Termes a sans doute quelque couronne à gagner. Mais venez, mon ami, ajouta-t-il en prenant tout-à-coup un air sérieux; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer.

— Vous connaissez, lui dit-il, après l'avoir entraîné dans une autre partie de la galerie, loin des courtisans qui se rangèrent respectueusement à quelque distance, vous connaissez mes rapports avec la comtesse d'Entragues.

— Je les connais, sire, répondit Rosny en soupirant.

— Vous savez, continua le roi, quel prix exorbitant ce joli démon a mis à sa défaite.

— Je le sais, dit Rosny; la ruée com-

tesse sait qu'on n'estime les choses qu'autant qu'elles sont payées chèrement, et j'imagine qu'elle s'est arrangée de façon à ce que vous ayez d'elle une haute opinion. Eh! bien, sire, après tout, bien que l'argent, j'ose le dire, pût recevoir une destination plus profitable, ce n'est pas un mal sans remède.

—Hélas! s'il ne m'en coûtait que de l'argent, dit Henri à voix basse et le front couvert de rougeur; mais elle veut le mariage.

— Le mariage! répéta Rosny effrayé. Voilà le seul don qu'il ne soit pas permis à votre majesté de faire aux objets de ses affections.

— J'ai eu de rudes combats à soutenir contre elle, dit Henri avec sa franchise ordinaire; elle disait que la fureur de son père ne pourrait s'apaiser que par une promesse de mariage; que sa vie n'était pas à l'abri des effets de sa colère; que sais-je! bref, je cédai.

— Et qu'avez-vous résolu, sire? demanda Rosny avec curiosité.

—J'ai long-temps hésité, répondit Henri dont l'embarras augmentait à chaque moment; enfin, j'ai écrit cette promesse. Elle ne sera jamais valable, ajouta-t-il en la tirant de son sein et la présentant à Sully; car j'y ai mis la clause que Henriette devait avoir un fils de moi avant l'année révolue, pour en faire usage.

Sully prit le papier, le lut en silence et jeta à son maître un regard où se peignait toute sa douleur.

Le roi baissa les yeux et garda également le silence; mais voyant que son ministre ne se disposait pas à le rompre, il s'écria: —Parle, Rosny, gronde-moi comme c'est ta coutume; d'ailleurs je te dois un dédommagement pour ces cent mille écus qu'il t'a fallu payer à la d'Entragues. Jure, tempête, comme il te plaira; mais au nom du ciel, romps le silence qui m'est plus insupportable que le plus long sermon.

— Est-ce là véritablement votre opinion, sire, demanda Rosny. Puis-je agir comme je l'entends?

— Sur ma parole, tu peux le faire! s'écria Henri.

— Eh! bien, au nom de Dieu! s'écria Rosny avec résolution, et il déchira la promesse royale.

Le roi surpris au dernier point, recula d'un pas; ses yeux étincelaient de colère. — Qu'osez-vous faire, Rosny? dit-il enfin en modérant avec peine sa colère. Je crois en vérité que vous devenez fou.

— Cela est vrai, répondit Rosny; je suis un fou, et plût à Dieu! que je fusse le seul en France! . . . .

Le roi regarda son ministre en silence, et celui-ci lui remit, aussi sans mot dire, les fragmens de la promesse qu'il venait de déchirer. En ce moment, le roi vit d'Entragues qui, debout au milieu des autres courtisans, examinait toute cette scène avec un air de curiosité et d'inquiétude.

— Tenez, comte d'Entragues, dit-il, en s'approchant et lui remettant les débris de l'acte; tenez, il n'a pas tenu à moi; mais Rosny ne l'a pas voulu. Voilà de son ou-

vrage, je vous laisse vous arranger avec lui.

Il s'éloigna, avec sa cour, et Rosny, le suivant des yeux avec attendrissement, ne put s'empêcher de s'écrier : — Quel roi que celui qui écoute un tel langage! Oui, en dépit de toutes ses faiblesses, Henri a mérité que la postérité lui donne un jour le nom de Grand!

Le comte d'Entragues ne s'était pas arrêté à écouter ce discours. Il avait volé auprès de sa fille pour concerter avec elle les moyens de parer à ce coup funeste. La belle Henriette d'Entragues était dans son boudoir, assise devant une magnifique toilette d'argent massif, occupée aux doux soins d'ajouter, par tous les raffinemens du luxe, à ses charmes naturels, afin de s'assurer le triomphe qu'elle espérait remporter dans cette journée. Elle se regardait avec complaisance dans un vaste miroir de Venise, encadré en filigranes d'argent, et essayait un diadème de brillans qui devait relever l'éclat de sa noire chevelure.

— Oui, se disait-elle, ce portrait figurera certainement fort bien dans la grande galerie, sous ceux des reines de France. Ah! que ne suis-je déjà à ce moment si doux!

Son père entra en ce moment d'un air chagrin, et soupira profondément en se laissant tomber dans un fauteuil.

— Que vous est-il arrivé, mon père? demanda Henriette avec surprise.

— Ceci te regarde autant que moi, mon enfant, répondit le comte. Le roi n'a-t-il pas consenti hier à te faire une promesse de mariage?

— Sans doute, dit Henriette, et je l'attends à chaque moment lui-même.

— Il ne l'apportera pas! dit le comte en frappant du pied avec rage. Une conversation qu'il vient d'avoir avec Rosny a tout changé. J'étais moi-même présent, à quelque distance s'entend; et j'ai vu le roi craintif comme un écolier devant son gouverneur, tout confesser à cette vieille fraise huguenote. Il lui a montré la pro-

messe de mariage, et, le croirais-tu.....! Rosny a eu l'audace de la déchirer.

— La déchirer? cela est impossible! s'écria Henriette hors d'elle-même en se levant.

— Tu en doutes, lui dit son père. En voici les restes; le roi me les a remis lui-même; peut-être au fond n'est-il pas trop fâché de cette aventure.

— Ah! sire de Rosny! s'écria Henriette en fureur, gardez-vous de ma vengeance; tôt ou tard je saurai vous nuire.

— Il n'y faut pas songer, dit le comte. Rosny est plus fermement assis que nous. Déjà Gabrielle avait tenté de le renverser, et il lui fallut entendre de la bouche du roi qu'il aimerait mieux perdre dix maîtresses comme elle, qu'un serviteur comme lui.

— Que je hais tous ces huguenots si sombres, si inflexiblement attachés à ce qu'ils appellent leurs devoirs! s'écria Henriette pleine de rage. Rien ne peut les séduire, ni le rang, ni la richesse, les prières

même et les larmes de la beauté ne peuvent adoucir ces cœurs de fer. Ah! que ne puis-je consommer la ruine de tous ces hérétiques!

— Qu'as-tu résolu de faire? dit le comte. Henri est dans le feu de sa passion, il faut en tirer parti et promptement. Le roi est léger, inconstant...

— Je ne puis me résoudre à rien, avant de l'avoir vu, répondit Henriette. Ce dont je puis vous répondre, mon père, c'est que je n'abandonnerai mon projet qu'avec ma vie, et que ce Rosny paiera chèrement son audace.

Un laquais annonça que le colonel Morlier demandait à parler au comte.

— Dites à mon vieil ami Morlier, répondit d'Entragues, que je suis chez ma fille, mais qu'elle se fera une joie de recevoir un brave gentilhomme comme lui.

Le laquais sortit et revint suivi du colonel. C'était un vieillard d'une haute stature, dont le visage brûlé portait l'empreinte des fatigues de la guerre. D'épais

sourcils grisonnans ombrageaient ses yeux, dont l'âge n'avait pas affaibli le feu.

— Sois le bienvenu, mon vieux frère d'armes! lui cria d'Entragues. Quelle affaire t'amène à la cour?

— Un sujet peu agréable! répondit celui-ci, et ton assistance, ainsi que celle de ta fille, me sera sans doute d'un grand secours. Il s'agit d'un démêlé avec un de nos huguenots de Picardie.

— Un huguenot! s'écria Henriette en prêtant l'oreille.

— Ah! ces huguenots! dit d'Entragues, ils nous suscitent partout de mauvaises affaires, à la cour comme dans les provinces.

— Peut-être connais-tu le capitaine Moussard? dit Morlier.

— Sans doute, répondit d'Entragues. Je crois qu'il se trouvait avec nous à la fête qui eut lieu à Amiens, lorsque la ville reconnut l'autorité d'Henri IV. Te le rappelles-tu, ma fille?

— Cet homme est d'une trop mince importance pour que j'aie pu songer à lui,

répondit Henriette d'un ton hautain; mais la colère faisait trembler sa voix.

— Eh ! bien, reprit Morlier, ce Moussard a enlevé la fille du baron de Fianvillers.

— Je connais toute cette histoire, dit d'Entragues. Le testament de Fianvillers, ton titre de tuteur, l'approbation du roi, tout cela a fait une semaine entière le sujet des conversations de la cour.

— Le roi m'a ordonné d'amener le ravisseur devant lui, continua le colonel. Long-temps nos recherches ont été vaines; enfin le baron d'Olencourt, à qui le baron avait autrefois promis sa fille, a trouvé son rival déguisé dans le château de Fianvillers. Ils ont mis l'épée à la main, et Moussard a tué d'Olencourt. J'ai redoublé d'activité pour retrouver le meurtrier; enfin, au retour d'un voyage de la douairière de Fianvillers, j'ai découvert qu'elle s'était rendue auprès de sa fille, qui était cachée dans un coin ignoré de la Picardie, au château de Dourcha, entre l'Alcé et la

Somme. Je l'ai fait entourer provisoirement de mes espions, pour que Moussard ne puisse m'échapper de nouveau, et je viens solliciter du roi un ordre pour l'arrêter et le remettre à la justice.

— Cela est-il donc nécessaire, colonel? demanda Henriette. Le roi vous a ordonné de lui amener le ravisseur. Vous l'avez trouvé : c'est à vous de faire ce qui vous est ordonné, sans prendre de nouveaux avis.

— Je connais ce Moussard, dit Morlier en branlant la tête : c'est une vaillante épée et une tête chaude. Il ne se rendrait pas volontiers, du moins, sans condition. La résistance coûterait du sang, et je ne sais si le roi approuverait ma conduite. Il a conservé quelque vieux levain d'attachement pour ses anciens compagnons de guerre et de religion, et il pourrait m'accuser, moi, vieux catholique connu, de n'avoir agi qu'en haine de la huguenoterie.

— Il ne s'agit donc, dit Henriette avec un sourire funeste, que de vous ordon-

ner d'amener Moussard mort ou vivant.

—C'est cela même, dit Morlier. Vous avez un esprit pénétrant, mademoiselle, ajouta-t-il; vous comprenez mon desir: mais je doute qu'on y accède. Moussard est l'élève et le favori de Mornay; celui-ci est, il est vrai, loin de la cour en ce moment; mais le sire de Rosny a pris ce beau coureur d'héritières sous sa protection spéciale.

—Il s'agit donc ici de faire que la justice l'emporte sur la faveur, que le criminel soit puni malgré son puissant protecteur! s'écria Henriette avec feu. Eh! bien, je veux le tenter, ne fût-ce que pour montrer à ce Rosny qu'on n'outrage pas impunément la comtesse d'Entragues!

—Sa majesté monte l'escalier de cet appartement! dit un laquais en accourant.

Morlier et d'Entragues se levèrent pour se retirer.

—Je vous recommande cette affaire, belle comtesse, dit le colonel, en baisant galamment la main d'Henriette.

—Elle est toute recommandée, sire co-

lonel, répondit la dame. Faites-vous présenter dans l'après-dînée chez le roi. Vous apprendrez, j'en l'espère, de bonnes nouvelles.

Les deux ligueurs s'éloignèrent, et Henriette demeura quelques momens devant sa toilette, la tête appuyée, d'un air pensif, sur sa main. — Oui! s'écria-t-elle tout-à-coup, il faut qu'il en soit ainsi. Ce n'est pas un dépit d'amour qui me fait agir; car j'ai oublié depuis long-temps cet insensé: mais, jamais plus prompte occasion de vengeance ne s'offrit à une femme offensée. Je vous montrerai bien, sire de Rosny, qu'Henriette d'Entragues, même sans couronne, a le pouvoir d'une reine!

Elle jeta encore un regard sur la glace, et s'étant assurée qu'elle n'avait personne à craindre, elle se leva pour aller au-devant du roi.

CHAPITRE XV.

Le soleil levant dorait les vieilles tours de Dourcha. Moussaud, en habit de voyage, entra dans l'appartement de son Aimée, qui était également prête à partir, et contemplait avec attendrissement l'enfant qu'elle portait sur son sein.

— Les chevaux sont préparés, il faut partir, dit son époux. Viens, ma tendre amie, allons essayer si nous trouverons sous un autre ciel une nouvelle patrie.

— Ma patrie! elle est auprès de toi! s'écria Aimée avec amour, et elle se disposa à suivre Valérien. Mais le fidèle François,

pâle et défait, entra précipitamment, en lui faisant signe de ne pas sortir. — Mon cher maître, dit-il d'une voix émue, ne vous éloignez pas, de grâce; le château est environné d'arquebusiers royaux. Une troupe nombreuse a fait halte devant la porte, et celui qui la commande demande à vous parler. Il se nomme le colonel Morlier.

— Ciel! mes pressentimens se sont vérifiés, s'écria Aimée, en se tordant les mains de désespoir. On a découvert notre retraite, et tout est perdu.

— Morlier sait donc que je me trouve ici? demanda Moussard à son valet.

— Oui, mon maître, répondit celui-ci. Il demandait à vous voir à l'instant même, et il a lâché tous ses jurons, lorsque j'ai refermé le guichet sur lui.

— Fais charger toutes les armes à feu qui se trouvent au château, dit Moussard, et fais-les porter sur la plate-forme de la tour de la porte.

— Valérien! s'écria Aimée au désespoir, en se jetant dans ses bras.

— Mon Aimée! dit Moussard; hélas! c'est donc là le sort qui t'attendait auprès de moi. Faut-il que nous mourions ensemble, lorsque l'amour nous promettait une longue vie de bonheur.

Il la serra long-temps dans ses bras en pleurant, et gagna la plate-forme de la tour, d'où l'on découvrait dans toute son étendue l'allée de chênes inclinée qui s'étendait jusqu'au bas de la colline, et la plaine qui l'environnait. Sous les arbres et le long des rochers, se trouvait un assez grand nombre d'arquebusiers postés par troupes; le colonel Morlier, à la tête d'une autre troupe, plus rapprochée du château, s'avança jusqu'aux portes, un papier cacheté d'un large sceau à la main.

— Que demandez-vous dans cette demeure? dit Moussard du bord de la plate-forme.

— Je vous somme, au nom du roi, de vous rendre à moi prisonnier, capitaine

Moussard, et de venir vous justifier par-devant sa majesté des crimes de rapt et de meurtre dont vous êtes accusé. Voici l'ordre dont je suis porteur; j'espère que vous vous y conformerez, en faisant ouvrir la porte de ce château.

— J'y consens, colonel, répondit Moussard; mais j'y mets plusieurs conditions: Que le roi reconnaisse mon mariage.

— Eh, quoi! s'écria Morlier, vous osez imposer des conditions au roi votre souverain maître, lorsque vous n'avez à implorer que sa clémence, la seule chose qu'il doive vous accorder en sa qualité de votre juge.

— De plus grands coupables que moi ne se sont soumis au roi qu'en lui imposant leurs conditions; vous devez vous en souvenir, colonel Morlier, et j'ai vu un temps où, tandis que je combattais pour les droits de la couronne, vous vous montriez moins ardent à les soutenir.

— Les ordres du roi sont précis, s'écria Morlier plein de colère; je dois vous rame-

ner mort ou vivant. Ouvrez les portes, ou j'envoie la force pour vous réduire.

— Moi, je saurai me défendre! s'écria Moussard à son tour. A ces mots, il se disposa à quitter la plate-forme.

— Eh! bien, maudit hérétique, lui cria Morlier, tu vas sentir la force de mon bras. Soldats, qu'on brise cette porte.

François arriva en ce moment au haut de la tour, et plaça auprès de son maître plusieurs arquebuses chargées qu'il appuya sur le bord des créneaux.

— Faites retirer vos gens, colonel, dit Moussard en saisissant une arme, ou je fais feu sur vous tous!

Pour toute réponse, le colonel fit avancer d'autres arquebusiers qui, dirigeant leurs armes vers la tour, devaient protéger ceux de leurs camarades qui frappaient la lourde porte à coups redoublés. Valérien et François tirèrent alors, et deux soldats tombèrent sans vie. La troupe répondit par plusieurs arquebusades, mais les épais créneaux de pierre protégeaient les défenseurs

de la tour, qui n'en furent point atteints. Ils ripostèrent avec adresse, et firent un nouveau ravage dans les rangs ennemis. Les soldats frappaient en vain de la crosse de leurs arquebuses la lourde porte dont les triples battans de chêne, entièrement garnis de gros clous à tête de fer, n'étaient pas même ébranlés par leurs efforts.

Morlier, furieux, commanda une nouvelle décharge de mousqueterie, et cette fois Moussard fut légèrement atteint au bras.

—Ah! c'est à ma tête que vous en voulez, colonel; eh! bien, gare à la vôtre! s'écria-t-il; et ajustant Morlier, il dirigea contre lui une balle qui lui fracassa l'épaule. Ses gens l'emportèrent aussitôt par l'allée couverte qui les déroba à la vue, et tout redevint tranquille autour du château. Moussard laissa son fidèle serviteur sur la tour pour lui servir de sentinelle et surveiller la plaine, et il se rendit auprès d'Aimée, le cœur déchiré par le désespoir.

CHAPITRE XVI.

Une partie de la journée se passa dans le plus grand calme; le silence régnait autour du château de Dourcha, et Moussard eût pu se croire dans la plus grande sécurité, si l'on n'eût aperçu, des fenêtres du château, la compagnie d'arquebusiers divisée en plusieurs troupes qui bivouaquaient au pied des rochers et sous les arbres de la forêt. Aimée était auprès de son époux et partageait ses alarmes, lorsque la baronne de Fiansillers entra précipitamment dans la salle, les yeux baignés de pleurs.

— Ma mère! Et vous avez pu pénétrer ici! s'écria Moussard tandis qu'Aimée et la baronne se jetaient dans les bras l'une de l'autre, en confondant leurs larmes.

— Mon apparition a lieu de vous surprendre, dit la baronne. Hélas! que ne puis-je vous apporter l'espoir; mais je l'ai perdu moi-même, et je serais encore privée des embrassemens de ma fille, si le colonel Morlier n'avait pensé que ma présence engagerait mon fils à la soumission.

— De quelle affreuse mission ce barbare a-t-il donc chargé une si tendre mère? dit Moussard.

— Il refuse d'accepter aucune de vos conditions, répondit la baronne, et il exige que vous vous rendiez à merci, sans rien stipuler pour votre sûreté et celle de ma fille.

— C'est bien là ce qu'on devait attendre d'un Morlier, s'écria Moussard.

— Morlier, continua la baronne, ne veut pas regarder Aimée comme votre épouse, vu l'insuffisance de la bénédiction

d'un ministre huguenot; et, en sa qualité de tuteur, il s'apprête à vous séparer. Il a le dessein de la conduire, dès qu'elle quittera ce château, dans un couvent de sœurs-grises à Amiens, et si dans un an il ne se trouve pas de catholique qui veuille l'épouser, il la forcera de prendre le voile.

— Et l'on ose tenter de semblables choses après l'édit de Nantes, s'écria Moussard plein de rage.

— Hélas! mon pauvre enfant, dit la baronne en fondant en larmes, vous n'avez point de pardon à attendre. Le roi veut absolument punir le meurtre de d'Olencourt; il vous livrera à toute la rigueur de la justice. Déjà la torture vous attend....

— Et l'échafaud, je le sais! s'écria Moussard. Mais, ajouta-t-il, je saurai bien épargner cette infamie à une noble maison.

Il garda quelques momens le silence, d'un air pensif. — Et, demanda-t-il, est-ce là véritablement l'intention du roi?

— Morlier m'a confié une copie de ses ordres, dit la baronne, afin que vous ne

doutiez pas de la réalité de sa mission.

Moussard parcourut le papier. — Voilà bien le style royal, dit-il amèrement en le lisant! « Le prévenu se rendra à discré- « tion.... On le ramènera mort ou vivant.... » — Henri de Navarre, s'écria-t-il avec douleur, est-ce là ce que je devais attendre de toi?

— Avez-vous encore quelque malheur à m'annoncer, dit-il d'un ton glacial à la baronne, en lui rendant le papier.

— Le colonel a fait venir du canon de Corbie, ajouta-t-elle, et il menace de briser les portes si vous ne consentez à les ouvrir.

— Morlier fait ce que son devoir lui ordonne, dit Moussard; moi je ferai ce que me commande l'honneur.

— Et quel est votre dessein? demanda douloureusement la baronne.

— Mon choix est fait! la mort et non la honte. Quel gentilhomme pourrait agir autrement? Mais ma femme, mais ma fille, reprit-il, mon cœur se brise en y songeant!

— Morlier me répond d'elles, dit la baronne. Il m'accorde la permission d'accompagner ma fille jusqu'à Amiens, et de faire élever la petite Valérie au château de Fianvillers.

Moussard s'approcha du berceau où reposait sa fille, la prit dans ses bras et la remit entre les mains de son aïeule. Puis il prit la main d'Aimée : — Tu as entendu ce qu'on nous propose, lui dit-il d'une voix sombre. Il faut nous séparer. Tu n'as rien à craindre pour ce gage de notre amour. O mon Aimée! pardonne-moi les malheurs que j'ai attirés sur ta tête; nous nous reverrons un jour là-haut plus heureux!

— Et bientôt! s'écria Aimée, avec une énergie que son époux s'attendait peu à trouver en elle, car nous ne nous séparerons point dans ce monde. Puis le regardant d'un air de reproche, elle ajouta : — Eh! quoi, Valérien, as-tu pu penser que je consentirais à t'abandonner; que je pourrais vivre sans toi? Ah! tu ne m'as pas con-

nue, et ton amour n'est qu'une longue erreur. Non, Valérien, j'ai juré devant l'autel de t'aimer toute la vie, la mort seule a le droit de nous séparer! En vain l'église me délierait de ce serment, il est écrit dans mon cœur, et je le remplirai tant que ce cœur ne cessera de battre!

— Malheureuse enfant! s'écria la baronne en gémissant.

— Et vous aussi, ma mère? dit l'infortunée: vous connaissiez si peu votre fille! Vous avez espéré que la vie ne serait pas un enfer pour moi, loin de mon époux, de mon enfant, au fond d'un cloître, où l'on me reprocherait chaque jour, comme un crime, mon amour pour un hérétique! Allez, ma mère, cherchez le repos loin de deux malheureux qu'il vous faut oublier, et priez pour votre fille à son heure dernière.

Elle couvrit son enfant de baisers, et le remit dans les mains de sa mère que le désespoir rendait immobile. Puis elle s'éloigna en pressant de ses deux mains

son cœur, qui battait si fortement qu'il semblait s'échapper de sa poitrine.

— Oh! ma fille! s'écria-t-elle. Valérien, éloigne-la; éloigne ma mère, je t'en supplie, avant que mon courage m'ait abandonnée.

Valérien entraîna la baronne, qui exhalait son désespoir en longs gémissemens, et François la conduisit jusqu'au guichet extérieur, qui se referma aussitôt sur elle.

— Dieu soit loué! cet affreux moment est passé! dit Moussard en revenant au château. Aimée s'avança vers lui d'un air plus calme, mais l'œil sec et le visage couvert de pâleur. Elle le conduisit, dans un morne silence, jusqu'à une salle basse où ils pénétrèrent. Sur une table se trouvait une coupe pleine de vin, une bible ouverte et deux pistolets.

— C'est ici que nous devons mourir, Valérien, dit Aimée à voix basse. Là-haut tout me rappellerait ma fille, et je ne veux plus songer qu'à toi et à l'éternité.

Moussard s'approcha de la table en si-

lence, et examina les pistolets avec une joie funeste. — Nos âmes sont préparées à ce grand voyage, dit Aimée en prenant la coupe, mais le corps a besoin de se fortifier pour ne pas succomber à cette épreuve. A notre réunion dans le ciel! s'écria-t-elle, et portant ses lèvres à la coupe, elle la présenta à son époux.

Lorsqu'il l'eut vidée, elle prit une des deux armes et lui présenta l'autre.

— Lorsque le canon nous annoncera le moment où nos tyrans pénétreront dans cet asile, dit-elle, que ces instrumens de mort nous en ouvrent un autre où les hommes ne pourront nous poursuivre. Alors nous irons ensemble, les mains entrelacées, implorer notre pardon de notre juge céleste, qui est aussi notre père, et qui ne s'irritera pas de voir venir à lui ses enfans avant qu'il les ait appelés!

— Femme héroïque! s'écria Moussard, je serai digne de toi; et il saisit avec désespoir l'arme fatale.

— Mon horoscope s'est donc réalisé!

dit Aimée en contemplant avec un sourire affreux le pistolet qu'elle tenait à la main. Nous mourrons l'un par l'autre. Mais le prophète mentait lorsqu'il m'annonça cet évènement comme un malheur. Nous mourrons heureux, dans les bras l'un de l'autre, et pour nous retrouver bientôt au sein du bonheur éternel! n'est-ce pas, Valérien?

Ils se regardèrent quelques momens en silence, et, dans ce singulier moment d'enthousiasme, ils ne semblaient plus appartenir à la terre. L'une de leurs mains étroitement serrée, les yeux brillans d'un feu céleste, on eût dit qu'ils se disposaient, sans efforts, à quitter la terre. Tout-à-coup le bruit du canon se fit entendre, et les portes du château se brisèrent avec fracas. Les deux époux s'agenouillèrent l'un près de l'autre, en levant leurs armes, et retombèrent presque au même instant sur le sol.

— Adieu! Valérien, murmura Aimée en serrant encore une fois la main de son époux mourant, et elle rendit le dernier soupir.

Morlier avait entendu les deux coups de feu : il se hâta de pénétrer dans le château, suivi de ses arquebusiers. A la porte de la salle basse, il s'arrêta plein d'effroi à la vue de l'horrible spectacle qui s'offrait à ses yeux.

— Au nom du ciel! qu'avez-vous fait! s'écria-t-il hors de lui.

Moussard ouvrit encore une fois les yeux, et se releva avec peine : — Qu'on nous place dans le même tombeau! dit-il d'une voix éteinte; et il retomba sans mouvement.

— Arrêtez! arrêtez! s'écria de la porte du château une voix tonnante, et un cavalier monté sur un cheval couvert d'écume pénétra dans la cour.

— C'est le colonel Mornay, se dirent les arquebusiers d'un ton craintif, et ils se rangèrent pour lui faire place.

— Cessez toutes les hostilités! criait celui-ci en se hâtant d'accourir; le roi accorde à Moussard sa liberté, et il veut lui-même entendre sa défense!

En parlant ainsi, Mornay entrait dans la salle basse : il chancela de terreur en apercevant les deux sanglans cadavres.

— Vous venez trop tard, lui dit Morlier d'un air sombre en montrant de la main les malheureux époux.

— Dieu éternel! s'écria Mornay; vous en répondrez devant le roi et la justice.

— Je n'ai de compte à rendre qu'au roi, en effet, dit fièrement Morlier. Comme tuteur de cette infortunée, j'accorde la dernière demande de son époux, ajouta-t-il; c'est là tout ce que j'ai à vous dire dans ce lieu, colonel; et il se retira suivi de ses soldats.

Mornay, accablé de douleur, s'approcha des époux inanimés, et prit tristement leurs mains qu'il serra dans les siennes; puis il essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, et, remontant à cheval, il s'éloigna rapidement pour aller obtenir vengeance contre leurs meurtriers.

FIN DE L'HOROSCOPE.

AXEL,

HISTOIRE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS.

Ses mets étaient grossiers et sa couche était dure ;
Mais l'amour l'enchaînait à cette vie obscure.

WERNER.

AXEL.

CHAPITRE PREMIER.

La belle Tugendreich de Starschedel était arrêtée d'un air pensif devant l'arbre généalogique de sa famille, qui couvrait de ses nombreux rameaux l'un des murs de la salle du chapitre, dans son château paternel. Sa petite main pressait fortement son sein qui battait avec violence, et ses grands yeux bleus se portaient alternativement, des écussons de gueule et de sable, au manège qu'on apercevait à travers une haute fenêtre en ogive, et où le piqueur Axel s'occupait à réduire un jeune

étalon avec toute la grâce et la vigueur de Castor, le divin dompteur de chevaux.

—Non, il n'y a rien au-dessus d'un bon cavalier, disait dame Gundchen, la vieille gouvernante du château, qui se tenait appuyée sur le balcon de pierre et contemplait avec ravissement le jeune centaure. Voyez un peu, gracieuse demoiselle, comme ce fougueux animal se dresse sur ses pieds, tandis que notre beau piqueur n'en semble pas même ému.

—C'est une grande folie que de tirer vanité de semblables choses, dit Tugendreich en rougissant, et elle s'approcha de la fenêtre.

—Ne surmène pas ainsi mon Hippolite, Axel, dit le seigneur du château qui parut à une autre fenêtre: vous finirez par vous casser tous deux le cou. Il est impossible de garder la selle avec lui, l'écuyer y a déjà renoncé.

—Tout dépend du cavalier, répondit Axel d'une voix ferme. Je le réduirai, eût-il

Tilly ou Wallenstein dans le corps! A ces mots, il pressa plus fortement les flancs de son coursier, et le conduisit, en dépit de ses bonds et de ses ruades, jusqu'à l'extrémité du manège où se trouvait la barre qu'il voulait lui faire franchir.

— C'est un vrai démon que ce jeune gars! dit le seigneur en souriant.

— Mon Dieu! il arrivera quelque malheur, s'écria dame Gundchen, et un soupir s'échappa de la poitrine de la jeune comtesse.

Le coursier ne s'approchait de la barre qu'en bondissant et en faisant de terribles écarts: en ce moment la plus jeune fille du jardinier traversa le manège en courant, et tomba, effrayée de la fougue impétueuse du coursier, devant les pieds levés du fier animal. La terreur ravit aux assistans la force de pousser le moindre cri; mais Axel avait déjà aperçu l'enfant renversé que menaçaient les fers de son cheval: oubliant aussitôt son propre danger, il tira les rênes avec une vigueur telle

que l'étalon se dressa sur sa croupe, en vomissant de longs filets d'écume.

— Il se tuera! s'écria le sire de Starschedel.

— Mes yeux se ferment, je ne puis rien voir, dit Gundchen, et la belle Tugendreich, hors d'elle-même, s'appuya péniblement sur le balcon. Cependant Axel avait de nouveau ramené son coursier qui se tenait alors immobile, les membres agités par la violence de ses efforts. L'écuyer descendit lestement de la selle, et relevant doucement l'enfant qui pleurait, il le rendit en l'embrassant à sa mère éplorée.

— Tu es un brave écuyer, lui dit le seigneur; mais il ne faut pas que tu risques ainsi ta vie: à l'avenir sois plus prudent, je te l'ordonne.

— Oh! je ne crains plus Hippolite, dit l'écuyer, et s'élançant de nouveau sur l'étalon qui reconnaissait enfin un maître, il le ramena lentement jusqu'à la barre, et la lui fit franchir avec docilité.

— Tu es un digne écuyer, Axel! s'écria le vieux seigneur transporté de joie; descends maintenant, il y a une bouteille que tu as bien gagnée, qui t'attend là-haut.

— Il faut d'abord que je tienne mon cheval en haleine, répondit brièvement Axel; et, lançant son coursier au petit pas, il lui fit faire le tour du manège.

— Ce drôle-là vaut de l'or, murmura le sire de Starschedel; mais il a un ton et des manières qui me font souvent douter s'il n'est pas le maître et moi le serviteur.

Encore émue de la scène dont elle venait d'être témoin, Tugendreich se leva pour quitter la salle. En passant devant l'arbre généalogique, elle y jeta un nouveau regard, et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur; mais tout-à-coup elle aperçut un petit écusson, fraîchement noirci avec de l'encre, qui se trouvait au pied de l'arbre. C'était celui d'une parente de la famille qui venait de contracter une mésalliance, et que son père avait effacé de sa main. Les pensées que cette vue fit

naître dans l'âme de la jeune fille, semblèrent la remplir d'anxiété; elle porta encore ses regards sur l'écusson effacé, les reporta avec inquiétude sur celui où son nom était inscrit, et s'éloigna rapidement de la salle.

Une heure plus tard, Tugendreich rencontra le jeune Axel à la porte du cabinet de son père. Elle baissa les yeux en rougissant, et l'écuyer balbutia, d'un air d'embarras, quelques mots inintelligibles.

— La petite Rose s'est un peu remise, et goûte quelque repos; je viens de la voir, dit Tugendreich à voix basse.

— Que Dieu vous bénisse de tant de bontés, noble demoiselle! dit l'écuyer; c'est lui qui vous a envoyé sur la terre pour consoler tous les malheureux.

— Mais, Axel, promets-moi de mener plus prudemment Hippolite, dit la jeune fille; tu m'as donné beaucoup d'inquiétude.

— Moi, noble dame! vous causer de l'inquiétude! s'écria Axel plein de joie.

Ah! quel orgueil vous me donnez! A ces mots, il prit la main de Tugendreich, et la porta respectueusement à ses lèvres.

— Tu oublies qui tu es et qui je suis, Axel, dit la jeune femme d'un air offensé, en retirant sa main; et elle s'éloigna sans détourner la tête. Le jeune écuyer la suivit des yeux avec ravissement, puis se rendit dans l'appartement de son maître, qu'il trouva occupé à une partie d'échecs, et en même temps engagé dans une chaude discussion avec maître Talander, qu'on nommait communément, au château, le magister, et qui était à-la-fois le conseiller et l'aumônier du vieux seigneur.

Le magister s'efforçait en vain de prouver à son adversaire, par les autorités respectables de Damiano, de Philippo Carrera et de Gustavo Seleno, que le cavalier devait toujours marcher avant les autres pions, et en même temps couvrir le roi: en vain assurait-il que Palamède, que Satrenschach et Tamerlan lui-même n'avaient jamais dû jouer autrement; le vieux

gentilhomme s'en tenait à ses principes, et prétendait que cette règle était si contraire à la raison, que son piqueur Axel lui-même, s'il connaissait quelque peu ce jeu, ne manquerait pas d'en reconnaître l'absurdité.

— Je connais le jeu des échecs, et vous avez tort, dit Axel à son maître.

Le sire Starschedel regarda d'un œil étonné son insolent serviteur, qui continua avec calme. — Vous oubliez, dit-il, qu'il est ici question du misérable roi d'échecs, de l'image d'un lâche et faible despote, qui n'est bon qu'à risquer ses gens pour les défendre, et qui ne saurait agir lui-même que dans un cercle rétréci. Avec un tel roi, il est tout naturel de s'attendre à ce qu'il ne fasse un pas décisif qu'avec des précautions extrêmes, et qu'il ne puisse s'y résoudre que lorsque le danger devient imminent. Mon roi, ajouta-t-il, n'est pas de telle trempe, et avec celui-là vous pourriez agir autrement.

— Que veux-tu dire, avec ton roi? dit

le vieux sire. L'électeur de Saxe n'est-il pas notre gracieux souverain?

— Le vôtre, à la bonne heure; mais non pas le mien, répondit fièrement Axel. J'ai l'honneur d'être sujet de sa majesté le roi de Suède.

— Mais dites-moi, pour l'amour de Dieu, magister, où ce drôle prend ces grandes manières? dit le sire de Starschedel.

— J'ai déjà tourné mes *meditationes* sur ce sujet, dit le sage Talander en branlant la tête; il y a là quelque *arcanum domesticum* que je ne puis comprendre.

— Voilà ton vin, dit le baron au jeune écuyer; verse-toi un verre, et, pour te punir de ta fierté, tu le videras à la santé de notre maître l'électeur.

— Volontiers! s'écria Axel qui remplit aussitôt sa coupe, et l'éleva en disant : Vive votre gracieux électeur et mon noble souverain! A l'accomplissement de l'alliance projetée de la Saxe et de la Suède.

— Voilà encore du nouveau, dit Stars-

chedel. Tu étais sans doute dans le cabinet du roi lorsque l'alliance a été mise sur le tapis. Hélas! la grâce de Dieu ne nous a pas encore amenés à si bonne fin.

— Nous y sommes arrivés, mon bon vieux maître, dit Axel en lui frappant familièrement sur l'épaule. Votre électeur n'est pas un roi d'échecs qui ne se décide qu'à regret à faire un pas décisif; il agira promptement et avec vigueur, car il est question du bien de son pays et du bonheur de son peuple.

Il sortit, et les deux vieillards demeurèrent immobiles en face l'un de l'autre, et l'étonnement leur fit oublier la partie qui les intéressait si fort.

CHAPITRE II.

La belle Tugendreich était assise, d'un air affligé, auprès d'une citerne en ruines, voisine du château; et, tandis que dame Gundchen se livrait à une exacte perquisition dans les bruyères voisines, le grave Talander s'approcha de la noble demoiselle. Il portait sous son bras un énorme faisceau de plantes, qu'il avait recueillies dans une excursion botanique, et écouta avec intérêt le récit de Tugendreich, qui se plaignit amèrement d'avoir perdu, en cueillant des fleurs sur les bords de la fontaine, une précieuse bague de

saphir, héritage de sa mère, et que toutes ses recherches n'avaient pu lui faire retrouver.

—Oh! légèreté de la jeunesse! s'écria piteusement le magister. Ce n'est pas seulement comme un legs de notre digne baronne que cette noble pierre devait vous paraître précieuse, ma fille; taillée et incrustée sous des constellations favorables, c'était un talisman auquel se rattachait le bonheur de votre vie. Avez-vous donc sitôt oublié que les grands secrets de la nature sont renfermés *in verbis, herbis et lapidibus,* dans les paroles, dans les plantes et dans les pierres? Pour moi, cette perte me cause de fâcheux pressentimens, et je crains qu'elle n'ait une grande influence sur votre destinée.

Tugendreich écoutait avec effroi les paroles du savant magister, qu'elle était habituée à regarder comme des oracles.

— Mais ne vous affligez pas outre mesure, ma fille, reprit le vieillard, *nec unquam auxilia lacrymæ*, les larmes ne remédient

à rien. Mes pressentimens me disent aussi que la main qui vous rendra cette pierre précieuse, vous conduira un jour au bonheur. *Vale.*

A ces mots, il la quitta, et prit lentement le sentier qui menait au château, et Tugendreich le suivit des yeux d'un air pensif. Sa rêverie durait encore, lorsqu'un bruit léger se fit entendre parmi les branches des sapins qui entouraient la fontaine; et, quelques momens après, Axel, vêtu en chasseur, parut sur le rocher d'où découlait la source. Il descendit légèrement en se soutenant aux branches des arbres, et se trouva en peu d'instans auprès de la jeune fille.

— J'ai tout entendu, lui dit-il avec feu, et je donnerai ma vie pour réaliser la prédiction du magister. Vous me reverrez avec votre anneau, noble demoiselle, ou jamais je ne reparaîtrai devant vous. Et, ayant que Tugendreich pût lui répondre, il s'élança dans la citerne en se tenant aux rochers qui en formaient les murs, et le

bruit des pierres qui se détachaient sous ses pas retentit sourdement dans les ondes.

— Il est perdu ! s'écria Tugendreich en pleurs, en se jetant dans les bras de sa gouvernante qui semblait plus étonnée du désespoir de son élève qu'effrayée des dangers que courait le jeune écuyer. Hélas ! comment le secourir ? ajouta-t-elle ; et, se penchant sur le bord de la citerne, ses regards pleins d'amour se plongèrent dans le gouffre, pour y chercher celui qui se dévouait si noblement pour elle.

— Elle est trouvée ! s'écria tout-à-coup l'écuyer du fond de l'abîme ; et bientôt Axel dont les vêtemens couverts de débris de plantes marines, ruisselaient de toutes parts, parut à la surface de la fontaine, semblable à un dieu marin, et présenta à la jeune fille, d'une main ensanglantée, l'anneau précieux pour lequel il venait d'exposer sa vie. Le premier regard de Tugendreich tomba sur la main blessée d'Axel, et, malgré ses instances et celles de dame Gundchen, elle insista pour panser elle-

même sa blessure. Elle déchira vivement son mouchoir, en couvrit la main de l'heureux écuyer; et l'assujétit avec le ruban bleu qui ceignait sa taille légère. Axel voulait baiser, dans son transport, les belles mains qui lui portaient ce secours; mais la charmante fille échappa, avec la rapidité et la timidité d'un daim, au feu de sa reconnaissance.

Axel reprit, avec dame Gundchen, le chemin du château. Talander qui, semblable aux vieillards d'Homère, était aussi expert dans l'art de guérir que dans la connaissance des plantes, attendait, ses instrumens de chirurgie à la main, le jeune écuyer auquel il devait prodiguer ses soins par les ordres de la noble demoiselle.

— Vous avez une main fort délicate pour un héros d'écurie, mon jeune écuyer, lui dit-il tout en examinant sa blessure. Vous avez aussi sans doute vu les champs de bataille; car voici des traces qui m'indiquent que vous avez vigoureusement manié le sabre.

— Oui, j'ai servi, en effet, répondit avec simplicité le patient.

— Vous me semblez, en général, un hardi patron, reprit Talander; et j'ai presqu'envie de vous examiner *astrologicè*. Montrez-moi un peu l'intérieur de votre main.

— Ah! laissons ces folies, sire magister, dit Axel en retirant sa main.

— La folie consiste à mépriser ce qu'on ne saurait comprendre, dit gravement le magister. Comment osez-vous mépriser la noble chiromancie, cette science sublime à laquelle j'ai consacré tant de veilles! En parlant ainsi, il s'empara de la main blessée, et l'examina long-temps et avec attention. — Eh! eh! dit-il d'un ton mécontent, je vois là des lignes qui sortent de l'écurie: c'est le véritable *cingulum Veneris*, la ligne de l'amour et de la gloire, de la grandeur et des dignités. Jeune homme, ajouta-t-il d'une voix forte, vous n'êtes pas ce que vous paraissez!

— Quelle fantaisie vous prend de vouloir faire de moi un seigneur, magister,

dit Axel impatienté et cherchant à se débarrasser de ses mains.

— Le vieux Talander n'est pas une femme pour avoir des fantaisies, dit le magister en retenant sa main; je vous le dis encore, vous n'êtes pas un vassal; et, si vous n'étiez pas un chrétien évangélique, et que vous n'eussiez pas deux yeux aussi purs et aussi francs par lesquels il semble qu'on lise dans votre cœur, j'irais vous dénoncer au maître, et je vous soupçonnerais de nourrir de fâcheux desseins.

— Par Dieu et mon honneur! s'écria Axel avec feu, ma volonté est pure!

— Un piqueur peut être sans nul doute un homme fort honorable, dit Talander; mais il n'est pas dans les règles qu'il jure par son honneur: cela sent trop son cavalier. Il faut mieux rester dans l'esprit de son rôle, quand on ne veut pas s'exposer à être découvert. Maintenant, ajouta-t-il en plaçant une dernière ligature, ma besogne est finie. Donnez-moi ce mouchoir

et ce ruban, pour que je les rende à notre noble demoiselle.

— Jamais! s'écria Axel en cachant ces précieux gages dans son sein.

— Eh! quoi, jeune homme, dit le vieillard en levant le doigt, vous êtes si audacieux. Eh! bien, arrangez-vous avec elle-même. Je la vois, là-bas dans le jardin, occupée à contempler la plus belle rose du canton, une véritable merveille. Que feriez-vous du ver impur qui viendrait ronger cette fleur brillante? Ne chercheriez-vous pas à l'anéantir? Qu'en pensez-vous, jeune homme?

— Oui, maître, il aurait mérité la mort! s'écria le jeune écuyer; mais soyez sans crainte pour votre belle fleur, les rayons brûlans de l'amour lui donneront une nouvelle vie; et vous-même, un jour, vous verserez des larmes de joie en la voyant fleurir au milieu des myrtes et des lauriers.

— Amen! dit le vieillard ému, et Axel courut vers le lieu où se trouvait la belle Tugendreich.

— Le magister m'a redemandé en votre nom un mouchoir et un ruban, noble demoiselle, dit-il. Je ne vous rapporte que le premier de ces objets. Teint du sang qui a coulé pour vous, il vous rappellera peut-être le pauvre Axel, lorsque celui-ci soupirera loin de vous. Je garde l'autre : il a reposé sur votre cœur; il est devenu sacré pour moi; et, placé sur le mien, il servira à l'élever à des pensées dignes de vous.

Tugendreich troublée ne put répondre à ce discours et garda le silence.

—Me sera-t-il permis de garder ce ruban? demanda Axel d'une voix suppliante.

La jeune fille leva sur lui des yeux humides de larmes; et lui tendit une main qu'il couvrit de baisers qu'elle souffrit sans résistance. Hors de lui, Axel tomba à ses genoux; déjà il lui semblait entendre le doux aveu de l'amour auquel il osait aspirer, lorsque le vieux seigneur de Starschedel sortit de derrière la charmille, et s'avança entre eux, lançant sur le couple

anéanti des regards où se peignait toute l'indignation de l'orgueil nobiliaire.

— Rendez-vous dans la salle des aïeux! dit-il à sa fille d'une voix tonnante. — Et vous, à l'écurie! ajouta-t-il avec mépris, en se tournant vers Axel.

Les deux amans s'éloignèrent avec précipitation, tandis que le vieux baron, immobile et le bras étendu dans la direction qu'il leur avait ordonné de suivre, ressemblait au milieu de ses jardins, à une statue du dieu Therme.

APITRE III.

Tugendreich attendait tristement dans la même salle, d'où le matin encore elle contemplait l'adresse du jeune écuyer, le résultat de la colère de son père, lorsque celui-ci entra d'un air grave, et, la prenant par la main, la conduisit devant l'immense portrait du chef de sa famille qui, du fond de son cadre doré, semblait jeter des regards irrités sur sa petite-fille coupable.

— Connaissez-vous ce personnage? demanda le vieux seigneur en contenant sa colère.

Tugendreich qui, depuis sa plus tendre enfance, avait été habituée à obéir sans répliquer aux ordres de son père, répéta avec une simplicité enfantine la leçon que Talander lui avait si souvent apprise. — C'est, dit-elle d'une voix mal assurée, Magnus de Starschedel, la souche de notre famille. Le duc Rodolphe de Souabe lui donna l'accolade de chevalier dans la guerre contre l'empereur Henri IV, à Stronow, près de Mallerstaedt, en 1078, et il fut tué dans la même guerre, à la bataille qui eut lieu devant Wurtzbourg, en 1086, après que sa valeur eût décidé de la victoire.

— Et que pensez-vous qu'eût fait ce glorieux chevalier s'il se fût trouvé aujourd'hui, comme moi, derrière la charmille? demanda le baron à Tugendreich qui baissa les yeux sans répondre. Il eût, continua le vieillard dont la colère croissait en songeant à ses ancêtres, il eût fendu la tête au déloyal écuyer, et renfermé la fille coupable dans le cachot du

château, jusqu'au moment où il eût enseveli pour jamais sa passion criminelle dans un cloître.

La jeune fille continua de garder le silence.

— Tugendreich, Tugendreich! s'écria douloureusement le baron, comment ai-je pu te donner ce nom*! J'aurais dû te faire baptiser sous celui de Philippine, qui signifie amie des chevaux, comme Talander me l'a expliqué jadis; ce serait du moins une excuse en faveur de tes nobles penchans pour l'écurie!

L'orgueil blessé donna enfin à Tugendreich la force de rompre le silence. — Je suis à plaindre, mon père, mais non à mépriser! s'écria-t-elle. Mon cœur est pur, et je n'ai point à rougir de moi-même.

La colère du baron, irrité encore par cette audace inaccoutumée, allait peut-être briser toutes les barrières que lui op-

* *Tugendreich* signifie riche en vertus.

(*Le Trad.*)

posait l'amour paternel, lorsque, heureusement pour la pauvre fille, un cri perçant se fit entendre, et Talander, pâle et tremblant, se précipita dans la salle.

— Que Dieu et son Saint-Evangile nous protègent! dit le vieillard. Un parti de Croates ravage cette gaw, et sera peut-être avant la nuit sous les murs du château.

— Eh! bien, la Saxe n'a rien à craindre des troupes de sa majesté impériale, dit le vieux seigneur affectant en vain une contenance calme.

— Si c'est là votre avis, noble sire, ce ne saurait être le mien, dit le pauvre magister tout tremblant. On parle déjà de l'alliance de la Saxe avec la Suède, et si les Croates sont de si terribles amis, que Dieu nous préserve lorsqu'ils viendront en ennemis! On dit qu'ils commettent surtout de grands ravages dans les domaines des évangéliques.

Le seigneur de Starschedel retomba anéanti sur son siège, et Tugendreich joignant ses belles mains, pria avec ferveur

le ciel de détourner les maux dont son père était menacé. En ce moment, Axel entra dans la salle; un salade d'assaut couvrait sa tête, une épée brillante retentissait dans sa main armée d'un gantelet de fer; et, avant que le vieux sire eût retrouvé assez d'énergie pour l'accabler du poids de sa légitime colère, il s'écria : — Les Croates sont en marche pour le château; vos biens et votre vie, celle de votre charmante fille sont en péril, et une vigoureuse résistance peut seule vous sauver. Préparons-nous donc à combattre, car les élèves d'Isolani ne connaissent point le pardon, et n'épargnent pas même ceux qui se rendent volontairement!

— Y songes-tu, malheureux! répondit le vieillard consterné. Quelles forces veux-tu que j'oppose à une armée entière. Ah! tout est perdu!

— On n'est perdu que lorsqu'on s'abandonne soi-même, dit Axel. Ce château a de hautes murailles et des fossés profonds. J'ai fait requérir l'assistance de la

commune; vos forestiers et vos vassaux sont déjà sous les armes : si vous m'en croyez, vous les recueillerez tous, avec ce qu'ils ont de plus précieux, dans ce château; nous pourrons nous y défendre jusqu'au moment où il nous arrivera du renfort.

Surpris de ces plans gigantesques, et frappé de l'attitude chevaleresque de son écuyer, le vieillard demeura interdit, sans pouvoir lui répondre.

— Ces moyens sont désespérés; mais, en vérité, je n'en vois pas d'autres, dit le grave Talander.

— Mais nous nous exposerions ainsi à la mise au ban impérial, dit le seigneur de Starschedel en soupirant.

— *Distinguo*, dit le magister. Nous ne nous opposons pas aux troupes impériales; nous défendons simplement nos propriétés contre des maraudeurs et des brigands qui ravagent le pays, au mépris des ordres de notre gracieux empereur.

— Ordonnez seulement, du haut de ce

balcon, à vos gens qu'ils aient à m'obéir, et je réponds de tout, reprit Axel.

Starschedel regarda son oracle d'un air interrogatif. Celui-ci baissa la tête en signe d'affirmation, et le baron se laissa complaisamment entraîner par son jeune écuyer jusqu'au balcon, où il lui donna à haute voix, mais en hésitant, le mandat général qu'il exigeait de son maître. Des cris d'approbation poussés par toute la jeunesse des environs qui s'était rassemblée dans la cour, impatiente de se défendre contre l'ennemi, répondirent à la voix du vieux baron.

Tugendreich contemplait avec orgueil le jeune écuyer qui descendit rapidement au milieu des vassaux de la baronnie, et là, de l'air d'un homme qui aurait passé sa vie à commander, les distribua aux différens postes, leur assigna leurs diverses fonctions, donna des ordres pour le logement des hommes et des chevaux qui arrivaient de toutes parts au château, et sortit avec une petite troupe de cavaliers pour aller

reconnaître l'ennemi. Pendant ce temps, le sire de Starschedel s'occupait à enterrer de ses mains tremblantes, au fond de sa cave, l'écrin qui renfermait ses joyaux; et maître Talander, l'œil fixé sur sa longue lunette qu'il avait dirigée vers le ciel, secouant tantôt sa tête blanchie d'un air mécontent, tantôt la relevant d'un air satisfait, comparait la marche des astres avec les lignes, les cercles et les chiffres nombreux tracés sur une grande table de cuivre, et s'enfonçait dans des abstractions si profondes, que la sueur découlait à grosses gouttes de son visage. La troupe commandée par Axel ne revint qu'au milieu de la nuit. Le son du tambour appela la garnison dans la cour du château, et Axel lui parla en ces termes :

« Amis, les Croates viennent d'entrer dans « le bourg; il ne faut rien espérer de mer- « ci de la part de ces brigands, ils flambe- « ront et pilleront ici, comme ils ont fait par- « tout; mais nous serons en sûreté derrière « ces murailles, tant que vous vous montre-

« rez des hommes. Songez que vous allez « combattre pour votre bon seigneur et sa « digne fille, pour la pure doctrine de l'E- « vangile, pour les cheveux blancs de vo- « tre vieux magister, pour votre honneur, « pour vos femmes et pour vous; est-il « besoin d'en dire davantage! Criez donc « avec moi : Vive le Saint-Evangile et l'é- « lecteur de Saxe! »

Le cri de guerre fut aussitôt répété par tous les vassaux; mais quelques-uns sentirent leur voix s'éteindre involontairement dans leur poitrine, lorsqu'ils entendirent les trompettes des Croates qui retentirent en manière d'accompagnement, au moment où ils entonnaient ce chœur guerrier.

— A vos postes! cria Axel d'une voix tonnante, et poussant son cheval vers le pont-levis, il examina s'il était vigoureusement attaché; puis il quitta la selle, et monta sur le rempart pour jeter un coup-d'œil sur la campagne.

Un grand tumulte s'élevait dans le

bourg; les Croates se répandaient dans toutes les maisons, cherchant partout des vivres ou ceux qui pourraient leur en procurer; et, les trouvant toutes désertes, ils se vengeaient avec fureur de leur espoir déçu, sur les meubles, les portes et les fenêtres, qui n'en pouvaient mais. Enfin, une troupe de cavaliers, armée de torches, se détacha et se dirigea vers le château. Un trompette qui marchait à la tête s'arrêta devant le pont levé, et sonna trois fois de son instrument, pour sommer la garnison de livrer la place. Axel lui fit répondre par les fanfares du trompette du château, et demanda, selon l'usage de la guerre, le motif de sa venue.

— Faites d'abord descendre le pont! cria en mauvais langage allemand un capitaine croate à demi ivre; vous verrez alors ce que nous voulons.

— Exhibez-nous les ordres de sa majesté impériale et de notre électeur, qui vous autorisent à prendre possession de ce

château, et le pont tombera à l'instant même, répondit modestement Axel.

Le capitaine, plein de rage, fit faire plusieurs voltes à son cheval, et, saisissant un pistolet de sa ceinture, il le tira sur le jeune écuyer. Axel ne fut point atteint, et pour toute réponse, une balle partie de son mousqueton alla traverser le bonnet de laine rouge du Croate.

— Ce n'est que pour vous apprendre un peu les bonnes manières de la guerre, lui cria-t-il ; sachez qu'on ne tire pas au milieu d'une négociation. Ce petit avertissement doit vous suffire ; mais si vous ne vous dépêchez de tourner bride, je vous en donnerai un autre dont vous vous souviendrez plus longtemps.

Le capitaine donna, en jurant, de l'éperon à son cheval, et partit au grand galop, s'agitant sur sa selle comme un insensé, pour aller rejoindre ses camarades. Axel quitta le rempart, et, comme il descendait, il aperçut devant lui la belle

Tugendreich, pâle et immobile comme une statue d'albâtre.

— Au nom du ciel, noble demoiselle! s'écria-t-il, que venez-vous faire sur le rempart? Ce n'est pas une place convenable pour une jeune dame aussi délicate!

— J'ai entendu deux coups de feu, dit la jeune fille en respirant péniblement. Je vous croyais en danger, et je n'ai pu me défendre d'accourir.

— Oh! noble amie! dit Axel attendri, tout mon sang pourrait-il payer cette sollicitude? et, après l'avoir respectueusement ramenée auprès de dame Gundchen, à qui il recommanda de ne pas permettre que sa maîtresse s'approchât des remparts, il retourna rapidement à son poste, d'où l'on entendait déjà le bruit des pas des chevaux des Croates, qui retentissait au milieu de la nuit dans la campagne, et semblait se rapprocher à chaque moment du château.

Tout-à-coup, le démon du feu déploya

ses ailes rougeâtres au-dessus des toits de chaume du bourg abandonné, et, à la clarté des flammes, on vit les rangs des Croates se former en longues lignes autour du château qu'ils attaquèrent presque aussitôt. Mais la garnison, guidée par l'éclat des cuirasses qui réfléchissaient les lueurs de l'incendie, tirait sans relâche sur les ennemis et éclaircissait sans cesse leurs rangs. Axel se montrait partout, et quand çà et là quelques Croates appuyaient une échelle et montaient à l'escalade, c'était toujours le jeune écuyer qui se trouvait au premier rang pour les frapper du pommeau de son sabre, et renverser l'échelle avec son fardeau dans les profondeurs du fossé. Cette terrible lutte dura près d'une heure; enfin, les trompettes ennemies sonnèrent la retraite, et les escadrons, guidés par leurs capitaines, s'éloignèrent en menaçant la garnison d'un nouvel assaut au lever du jour.

CHAPITRE IV.

Le matin du jour suivant trouva les deux vieillards renfermés dans la chambre d'étude de Talander, et se consultant, lorsque la trompette se fit entendre de nouveau en dehors des murs du château. Ils se levèrent tous deux effrayés, et Axel ne tarda pas à les rejoindre; le visage encore saignant d'une blessure qu'il avait reçue, il vint annoncer que le colonel impérial, baron de Grotta, demandait à parler au seigneur du château.—Il vous attend dans la salle des aïeux, noble sire, ajouta-t-il; au nom du ciel, ne montrez pas de crain-

te, et laissez au magister le soin de rédiger la capitulation.

Le sire de Starschedel se rendit lentement dans la galerie où il trouva un officier d'un aspect imposant, dont les traits nobles et réguliers, portaient une expression d'orgueil qui les rendait repoussans. — Un corps d'armée impérial doit traverser aujourd'hui cette contrée, dit-il, après les politesses d'usage; le général qui le commande a appris avec étonnement que l'on osât résister dans ce château à nos troupes légères. Toutefois comme il connaît l'indiscipline des Croates qui ne font aucune différence entre les amis et les ennemis, il est disposé à pardonner cette audace, pourvu que vous lui ouvriez vos portes à l'heure même.

— Et à quelles conditions dois-je le faire? demanda timidement le seigneur du château.

— Il me semble, dit le colonel d'un ton important, que vous devez être satisfait de voir le feld-zeugmestre général de

l'empereur vous recevoir à merci après ce qui s'est passé hier, et qu'il ne vous reste qu'à vous fier à sa générosité. Il est toujours plus prudent d'ouvrir vos portes, que d'attendre que nos canons les brisent.

Tandis que le colonel parlait ainsi, la belle Tugendreich entra dans la salle, suivie d'un domestique qui portait des flacons et des coupes. Ses traits obscurcis par la douleur offraient encore tant de charmes que la rudesse des paroles de l'homme de guerre s'adoucit sensiblement à mesure qu'elle s'approcha de lui, et qu'il termina sa menace, en demandant d'un air plein d'intérêt au vieux sire, si cette charmante fille était la sienne. Tugendreich s'avança dans un timide embarras auprès du colonel, et lui offrit une coupe remplie de vin du Rhin qu'il accepta avec politesse. Avant de la vider, il demanda d'un ton singulièrement radouci à quelles conditions la garnison comptait se rendre. Le seigneur, qui n'avait pas oublié la recom-

mandation d'Axel dont il commençait à apprécier la valeur, prétexta une indisposition causée par les fatigues de l'assaut qui avait eu lieu la nuit précédente, annonça qu'il allait envoyer son chapelain pour traiter de cette affaire, et s'éloigna en se promettant tout bas les plus heureux résultats de cette entrevue, et en recommandant à haute voix à sa fille de faire dignement les honneurs de son château au noble étranger.

Le colonel demeuré avec Tugendreich, lui adressa des paroles pleines de douceur; parla des horreurs de la nuit passée d'un air de compassion; et, cherchant à la tranquilliser pour l'avenir, il se prenait à lui débiter des propos aussi galans que le pouvait faire un soldat de la guerre de trente ans, lorsque le vieux Talander, s'inclinant humblement, entra dans la salle suivi d'Axel sans armes, qui portait derrière lui un pupitre et des papiers.

— Noble et vigoureux seigneur, dit le magister en saluant de nouveau le colonel, je viens au nom de mon maître vous

soumettre quelques conditions raisonnables auxquelles il consent à remettre son château, et que j'ose vous supplier de vouloir bien entendre.

— Accordé! dit le colonel en riant, et il jeta en même temps un tendre regard sur la jeune fille, comme pour lui faire entendre qu'il n'agissait ainsi que par amour pour elle.

« Amnistie sans réserve pour les faits « de la nuit passée, dit le magister en li- « sant ses papiers; tolérance pour la reli- « gion et ses ministres jusqu'à la décision « des affaires de ce pays; exemption « de toutes contributions sous quelque « nom et sous quelque prétexte qu'on les « exige.... »

—Vous demandez beaucoup, dit le colonel.

« A ces conditions, continua le ma- « gister, le sire de Starschedel consent à « ce que les troupes de sa majesté impé- « riale occupent son château et les dépen- « dances.... »

— Il n'est toutefois ici question que du régiment de Tiefenbach, reprit vivement Axel. C'est le mieux discipliné, et la parole écrite de votre général nous répondra de l'exécution de la capitulation.

L'étranger et Tugendreich regardèrent le jeune écuyer d'un air étonné, et Talander jeta sur lui un regard d'effroi. Le magister prit la parole. — La précipitation de ce jeune homme me rappelle deux points importans que ma pauvre mémoire avait oubliés, dit-il; je vais les ajouter.

— Et un noble officier, comme le colonel, nous offrira sans doute la possibilité de les faire accepter, dit, pendant que le magister écrivait, la belle Tugendreich qui, comme toutes les jeunes filles, avait bientôt reconnu l'empire qu'elle exerçait.

— Que ne ferais-je pas pour obtenir un regard favorable de ces beaux yeux, répondit l'étranger, et, prenant le papier que lui remit Talander, il fit un leste salut militaire à la jeune fille, lança un re-

gard de mépris sur Axel, et gagna rapidement la porte.

À peine un quart-d'heure se fut-il écoulé, que les chaînes du pont-levis se roulèrent de nouveau, les portes s'ouvrirent avec fracas, et le colonel entra dans la cour en faisant caracoler son cheval, et agitant en l'air la capitulation, comme un drapeau de paix. Starschedel descendit avec ravissement à la rencontre du colonel qui s'élança légèrement à bas de son cheval, dont il jeta d'un air hautain la bride à Axel, cherchant ainsi à le faire rentrer dans les bornes de son état qu'il avait si audacieusement franchies; le jeune écuyer remit aussitôt le cheval qu'on lui donnait à garder à un de ses camarades d'écurie, qui le promena dans la cour; pour lui, il demeura les bras croisés sur sa poitrine, regardant l'officier étranger d'un air calme. L'attitude fière du jeune serviteur acheva d'irriter le colonel qui gagnait déjà le château, accompagné du sire de Starschedel. Pour compléter l'humiliation d'Axel,

il s'arrêta tout-à-coup, et appuyant une de ses bottes sur la première marche du péristyle, il lui cria : — Ecuyer, viens déboucler mon éperon qui me blesse !

— Je vais prévenir votre valet que vous avez besoin de lui, dit fièrement Axel ; veuillez seulement me dire où je le trouverai.

A ces mots, le visage du colonel se couvrit d'un rouge foncé ; il se tourna en frémissant de rage vers le seigneur du château, et le pria d'ordonner à son écuyer d'obéir à un ordre qu'il était de son honneur de faire exécuter. Le vieux sire écouta cette requête avec l'air de l'embarras le plus comique ; car il ne savait lequel il devait le plus redouter d'Axel ou du colonel ennemi. Enfin, il se décida à supplier à voix basse son jeune écuyer d'obéir. Mais Axel secoua en silence sa tête ombragée d'une forêt de cheveux blonds, et demeura immobile. — Mon cher Axel, je t'en prie, lui disait le vieillard ; toi qui as si souvent bouclé mes éperons, pourquoi

refuser ce service à un gentilhomme qui n'est pas d'une moindre qualité que moi ?

— Je vous honore et je vous aime comme mon père, dit Axel, et je ne regarde pas comme un déshonneur les services que je vous rends. Je vous porterais même sur mon dos, à défaut de cheval ; mais souffrir une humiliation d'un orgueilleux étranger ! Non jamais, jamais vous ne m'y ferez condescendre.

— Je suis curieux de voir qui l'emportera du maître ou du valet dans cette singulière altercation, dit le colonel d'un air moqueur.

Le vieux sire rougit de colère en entendant ce sarcasme, et, reprenant toute l'autorité qu'il abandonnait si souvent à ceux qui l'entouraient, il s'écria d'une voix forte : — Axel, débouclez cet éperon sur-l'heure, ou quittez à l'instant mon service.

— Je vais donc m'éloigner, mon noble maître, dit humblement Axel. Du moins, je vous laisse, sans inquiétude sur votre sort, et j'emporte une pensée qui fait mon

bonheur; accordez quelquefois un souvenir à votre fidèle serviteur.

Il plaça respectueusement ses lèvres sur la main que lui tendait le faible vieillard, et, essuyant une larme, il se rendit dans l'écurie pour faire les préparatifs de son départ.

Tugendreich s'était réfugiée dans une grotte située au fond du jardin, pour ne pas entendre le bruit des tambours d'une compagnie de soldats de Tiefenbach qui entrait dans le château, et était plongée dans une rêverie profonde, lorsque Axel se présenta devant elle, un sac de voyage sur l'épaule.

— Votre père vient de me chasser de son service, noble demoiselle, dit-il avec émotion; mais jamais je ne renoncerai au vôtre. Bientôt, vous entendrez parler de moi.....

— Eh! quoi, nous quitter, Axel! dit la jeune fille dont les yeux se remplirent de larmes. Se peut-il....! non, je vais trouver mon père....

— Tout est fini, noble demoiselle, lui dit-il; votre intercession serait inutile.... Axel va s'éloigner.... S'il osait, ajouta-t-il après avoir un peu hésité..... s'il osait vous offrir un souvenir....? En disant ces mots, il cueillit une de ces charmantes fleurs d'un bleu-pâle, nommées *souvenez-vous de moi*, et la lui remit entre les mains.—Mais, non, dit-il tout-à-coup, ce gage est trop périssable, il vaut mieux que je vous offre un souvenir à la manière de ma bonne patrie. Il tira de sa bourse un écu suédois, et le brisant avec vigueur en deux parties, il en présenta une à la belle Tugendreich qui n'eut pas le courage de la refuser. — Celui qui vous rapportera l'autre, vous portera un message d'Axel, lui dit-il; avant que Tugendreich pût s'y opposer, il avait déposé un baiser sur ses lèvres, et s'était échappé. La jeune fille se leva avec effroi, et aperçut au lieu du jeune écuyer le vieux Talander immobile devant elle, et qui la regardait d'un œil sévère; mais avant qu'il

pût lui adresser la réprimande qu'il se disposait à lui faire, le baron accourut à son tour et annonça avec joie à sa fille que toutes les conditions avaient été acceptées. — Mais quel intérêt attaches-tu donc à cette fleur qui t'occupe tout entière, dit-il en voyant sa fille entièrement absorbée dans la contemplation de celle qu'Axel avait laissée dans ses mains.

— Mon père..., dit la jeune fille en se remettant avec toute l'adresse féminine, et jetant un regard suppliant à Talander, tout en retenant une larme prête à s'échapper de ses yeux, je... je discutais avec le magister qui m'enseigne la botanique... Oui, dit-elle, rassurée par le silence compatissant de Talander, il prétendait que cette fleur est le *myosotis palustris* ou l'oreille d'ours, et moi je soutenais que c'est la *veronica chamædrys* ou le gamander, et qu'il n'aurait pas dû oublier, puisque ce nom rime avec celui de Talander. N'ai-je pas raison, mon père?

A ces mots, elle entraîna le vieux baron

hors du jardin, et le magister, demeuré seul, joignit les mains au-dessus de sa tête pour témoigner la surprise que lui causaient l'audace et la ruse féminines. — Au moins, se disait-il en regagnant le château, elle aurait pu choisir une autre excuse; mais me faire confondre le myosotis des marais avec la véronique des champs, c'est aussi par trop me compromettre!

CHAPITRE V

La guerre, qui amenait souvent des corps d'armée considérables aux environs du château, faisait peu ressentir ses fléaux dans l'intérieur de ses murs, où commandait le colonel qui y était resté en garnison avec une partie du régiment de Tiefenbach. Bientôt on s'aperçut que ses services n'étaient pas entièrement désintéressés, car il cherchait sans cesse l'occasion de se trouver avec la belle héritière du château, et il se hasardait même quelquefois à risquer, avec courtoisie, mainte attaque contre son cœur. Il trouvait tou-

tefois un rival redoutable dans le cœur de Tugendreich; l'image du pauvre Axel y était profondément gravée, et le fragment de l'écu suédois qu'il lui avait laissé, lui semblait un trésor plus précieux que la riche parure en pierreries que Grotta lui fit venir de Dresde, et qu'elle se vit forcée d'accepter par l'ordre de son père. Un vague pressentiment semblait faire deviner au fier baron le rival qu'il avait à craindre, et il se plaisait à rappeler avec ironie le souvenir du bel écuyer et de l'éperon trop étroitement bouclé, lorsque Tugendreich excitait son humeur en rebutant ses hommages. Dans ces momens, sa colère s'exhalait par des propos méprisans sur les vilains, et leur ardeur à se rapprocher des classes nobles, et ces discours mettaient à de rudes épreuves la patience du vieux Talander, qui avait une haute idée de sa valeur personnelle et de la caste où le ciel l'avait fait naître. Un jour que le colonel s'était laissé emporter plus loin que de coutume par son anti-

pathie contre la roture, le magister, qui était dans l'usage de faire chaque soir, à haute voix, la lecture de quelque ouvrage de poésie, fit choix d'un poème nouveau, qu'un de ses amis de l'université de Halle venait de lui envoyer. Il était intitulé : *Enseignemens à la noblesse* *, et commençait ainsi :

Vous tous qui follement, au pur et vrai métal,
Préférez un clinquant d'un éclat illusoire ;
Vous qui de vos aïeux, vantez le nom banal,
Tandis que leurs enfans en ternissent la gloire ;
Je vous plains en mon cœur, vous vivez de fumée,
Et des fous seulement votre race est l'aînée.

Le colonel regarda le magister d'un air irrité; mais celui-ci n'interrompit nullement sa lecture: sans se troubler et reprenant le dernier vers, il continua :

A quoi sert, dites-moi, le brillant écusson,
Dont vos hautains aïeux décoraient leurs bannières,
Les plumes, l'or, l'azur, et tout l'art du blason :
A quoi sert, dites-moi, le renom de vos pères,

* Ce livre fut imprimé à Leipsig, au commencement du dix-septième siècle.

(Le Trad.)

Et cet acier brillant qui décore vos têtes,
Si dès mille ans et plus, fuyant vos nobles murs,
Honneur et loyauté, chassés loin de vos fêtes,
Ont trouvé leur appui dans les vilains obscurs?

En cet endroit, le colonel quitta impétueusement la salle, comme s'il pressentait les seize strophes suivantes, dont le magister s'apprêtait à lui faire fête. La porte se referma avec fracas sur lui, et la jeune demoiselle remercia, par un affectueux serrement de main, le chevalier grisonnant qui avait si bravement vaincu, en champ clos, son redoutable adversaire. Mais la joie de Tugendreich ne fut pas de longue durée. Le baron, désespérant de gagner le cœur et la main de sa belle en suivant les voies modernes de la galanterie, en revint à l'antique manière et appela l'autorité paternelle à son aide. Le digne sire de Starschedel eut encore une rude lutte à soutenir avec les pressantes prières de son puissant gendre futur, les larmes de sa fille, et le *véto* de Talander, dont l'éloquence cléricale combattait avec

avantage la demande de l'officier catholique. Enfin, comme il arrive toujours, la puissance et le rang l'emportèrent. Le corps d'armée auquel le colonel était attaché, devait se joindre prochainement à celui de Tilly, pour amener une bataille décisive, et il insista avec force sur le prochain accomplissement de ses vœux. Starschedel, qui ne trouvait pas la force de résister, annonça à sa fille pâle et tremblante que ses fiançailles auraient lieu le lendemain; il ajouta, avec toute l'énergie qu'il lui fut possible de rassembler, que sa volonté serait inébranlable, et la quitta promptement, dans la crainte de ne pouvoir résister à ses regards supplians. Hors d'état de rassembler ses pensées, la malheureuse jeune fille, errant à l'aventure dans les jardins, se trouva dans le bosquet de roses, dont les hamadryades avaient entendu naguère son premier baiser; elle tournait avec douleur ses regards vers la grotte où elle avait reçu les adieux d'Axel, lorsqu'un vieux capucin en sortit tout-à-

coup et lui présenta silencieusement l'autre fragment de l'écu suédois qu'elle portait dans son sein.

— C'est Axel qui vous envoie? dit-elle en balbutiant, et ses joues pâles se couvrirent d'une vive rougeur.

— C'est lui qui m'envoie, répondit le moine dont la voix lui était inconnue. Il sert en qualité de dragon suédois, et il est à la veille d'assister avec son régiment à une bataille décisive. Le malheureux Axel demande à vous voir encore une fois avant que de vous quitter peut-être pour toujours. Mais l'entrée du château lui est interdite. Il vous supplie, au nom de ses derniers jours, de vous rendre, à minuit, cette nuit, au moulin du Meurtre, dans la vallée escarpée. Vous pourrez vous faire accompagner du vieux magister. Tout est préparé pour votre sûreté : Axel vous attendra jusqu'à une heure; alors le devoir le rappelle. Vous y rendrez-vous?

— Je m'y rendrai, dit-elle, après avoir réfléchi quelques momens, et le capucin

regagna précipitamment le mur du jardin, qu'il escalada avec une prestesse digne d'un laïque. A peine s'était-il éloigné, que le magister s'avança vers son élève, à qui il venait offrir des consolations dans cette triste journée; mais les paroles expirèrent sur ses lèvres, lorsque la jeune fille lui fit la singulière proposition de se rendre ensemble au moulin du Meurtre. Il s'y refusa: elle le supplia avec grâce, il lui fit des remontrances; elle le combla de caresses; et, comme il résistait encore, elle eut recours aux larmes. C'en était trop pour l'âme sensible du bon Talander: il prononça son bénévole *concedo*.

Pour ceux qui connaissaient le lieu du rendez-vous désigné par Axel, sa demande devait sembler exorbitante. Le moulin du Meurtre, situé dans une vallée formée par des rochers à pic, et que sa configuration avait fait nommer la vallée escarpée, était entouré de noirs sapins sous lesquels coulaient les flots rapides d'un torrent qui s'échappait des montagnes. Il était entière-

ment abandonné depuis que le meunier, que l'on accusait dans le pays de plusieurs crimes, avait été assassiné par son fils. Les bergers ne se hasardaient que pendant le jour à mener leurs troupeaux dans les gras pâturages qui entouraient le moulin. Dès que la nuit approchait, toutes les créatures vivantes s'éloignaient avec effroi de ce lieu redouté où revenait, d'après une tradition populaire, l'esprit du meunier assassiné. Tugendreich elle-même n'était pas entièrement affranchie des préjugés de son temps; mais l'amour lui donnait la force de vaincre sa terreur, et lorsque les derniers rayons du crépuscule s'éteignirent au sud de l'horizon, elle s'échappa de la salle où son père s'entretenait avec le colonel, et commença avec le magister mécontent son excursion héroïque. Lorsqu'ils furent arrivés aux dernières maisons du bourg dévasté, son guide lui fit remarquer quatre longues figures enveloppées de manteaux blancs, qui sortirent tout-à-coup des ruines d'une masure, et les sui-

virent à de longues distances. Tugendreich se rappela la promesse qu'Axel lui avait faite de faire veiller à sa sûreté, et ne prit nul ombrage de cette circonstance; mais, lorsqu'après avoir gravi la dernière esplanade des rochers dont les revers menaient au vallon, elle entendit minuit sonner à l'horloge du hameau voisin, le cœur commença à lui défaillir, et il lui sembla qu'elle entendait le bruit des roues du moulin qui frappaient les ondes à coups mesurés, ce qui, dans une heure semblable, et vu l'abandon de cette demeure, ne pouvait être que l'ouvrage des esprits. Talander, à qui l'apparition des quatre manteaux blancs avait déjà causé une sueur froide, affirma qu'il entendait distinctement dans le silence de la nuit jusqu'au battement de la barre et des tamis. — J'ai obéi à la volonté de mon enfant, dit-il d'une voix tremblante; j'ai suivi ses pas sans hésiter dans cette exécrable solitude; je l'ai fait sans t'interroger, ma fille; mais maintenant, je te le demande par ce qu'il y a de

plus saint : qu'es-tu venu faire dans ce vallon maudit?

— Recevoir les adieux de mon Axel, dit d'une voix ferme la jeune fille. C'est le dernier moment de bonheur que la rigueur de mon père me permet encore de goûter.

—D'Axel! répéta le magister: auriez-vous dû me le cacher, jeune fille? Ne vous êtes-vous pas laissé abuser par un fantôme infernal? On a des exemples que le démon s'est servi d'une passion illégitime pour perdre les âmes les plus pures. Si cet amant mystérieux avait perdu la vie dans les combats, et que son ombre vous attendît dans le moulin du Meurtre pour vous enlacer de ses bras décharnés, et que votre couche de fiancée fût préparée dans les abîmes de la terre.....!

Tout-à-coup le son prolongé d'un cor interrompit le discoureur, et un son semblable y répondit du moulin dont les roues tournaient en effet avec rapidité, et faisaient jaillir autour d'elles des gerbes d'eau qui brillaient comme des lames d'argent

à la clarté de la lune. Un homme d'une haute stature sortit du moulin. Il s'avança rapidement. En un moment, Tugendreich se trouva dans les bras d'Axel, et cacha ses joues brûlantes contre son sein.

— Viens, ô ma bien aimée! lui dit-il en l'entraînant; ici nous avons encore à craindre. Et vous, mon digne maître, ajouta-t-il en s'adressant à Talander, que ne vous dois-je pas pour avoir protégé jusqu'ici votre noble élève?

Le magister suivit l'heureux couple en branlant la tête d'un air d'inquiétude et d'effroi.

— Que tout se fasse comme il est convenu, dit Axel aux quatre manteaux blancs qui se rangèrent immobiles comme des colosses de pierre près de la porte: les roues ne seront arrêtées que lorsque la demoiselle sera en sûreté, et vous veillerez sur les environs.

Après avoir parlé ainsi, il introduisit Tugendreich dans la seule chambre du

moulin, qui était demeurée à-peu-près intacte; elle était éclairée par des torches de résine, à la lueur desquelles Talander, que la longue marche avait épuisé, aperçut avec satisfaction une table couverte de mets. Axel entretint avec chaleur sa bien-aimée, et, pendant ce temps, le magister affamé fit, tout en contentant son appétit, des réflexions sur la manière dont Axel avait préparé cette entrevue, et ses prévenances coûteuses, qui s'accordaient peu avec le grossier habit de cavalier suédois dont il était revêtu. Ses pensées l'entraînèrent insensiblement à une foule de conjectures; son imagination se perdit dans mille idées bizarres; et lorsqu'enfin la fatigue, la nuit, l'âge et le bon vin appesantirent ses paupières, toutes les images qui s'offraient depuis quelques instans à ses yeux passèrent dans ses rêves, et fournirent au vieux devin la matière d'une multitude de prophéties. Il était plongé dans un profond sommeil, lorsque l'horloge du bourg sonna une heure. Axel abandonna

doucement la main de sa bien-aimée, et se leva lentement.

— Il faut nous quitter, ô mon amie! dit-il, le devoir m'appelle loin de toi : le temps nous rapprochera un jour. Mais il n'est qu'un moyen d'échapper à l'odieuse union que ton père te prépare, feins une maladie, et obtiens qu'on retarde ton mariage. Dans le temps où nous vivons, quelques jours sont un siècle. Si Dieu me conserve la vie, tu entendras bientôt parler de moi; si je succombe, la pensée que j'aurai succombé pour la bonne cause adoucira tes regrets.

Tugendreich, en pleurs, promit de seconder ses desseins, et gagna avec le jeune guerrier la porte du moulin, au pied duquel attendait un fougueux cheval noir. Axel la serra encore une fois dans ses bras, et, s'élançant sur son coursier, disparut bientôt dans la vallée. Tugendreich rentra dans la salle, où le magister sommeillait encore. Son front vénérable, ombragé par quelques che-

veux blancs, était éclairé d'une manière pittoresque par la clarté rougeâtre des flambeaux de résine : son sommeil était agité, sa poitrine se soulevait péniblement, et ses yeux, à demi ouverts, semblaient jeter des regards fantastiques dans l'empire des ombres. Quelques phrases entrecoupées s'échappaient de sa bouche : — Courage, mes compagnons! disait-il, l'ennemi dût-il vous écraser.... Vous combattez pour la parole... la parole de Dieu... la liberté de conscience..... Ah! la bannière... voyez... elle porte un ange, dont les ailes sont déployées..... Il annonce la victoire..... Ah! qu'elle sera belle..... C'est le bruit des mousquets..... Du sang.....! Que de sang.....! Mes Saxons fuient..... Non, non, ils reviennent..... Oh! les braves Suédois..... comme ils les ramènent.....! Le vieux fanatique... il plie..... mais lentement..... Comme il nous regarde...! la mort est déjà dans ses yeux... les âmes des enfans massacrés à Magdebourg s'élèvent autour de lui..... Il

fuit..... Victoire, victoire.....! la bonne cause triomphe!

Ici le rêveur fit un bond, et se réveilla. Il tourna lentement les yeux sur les objets qui l'environnaient, tandis que Tugendreich, pâle et effrayée, l'examinait en tremblant.

—Ah! mon enfant, dit-il enfin en soupirant, ç'a été un terrible songe. Il est heureux que je me sois éveillé, c'en était trop pour ce vieux corps affaibli. J'ai appris, il est vrai, beaucoup de choses; mais le ciel nous fait payer cher les connaissances qu'il nous accorde.

— Qu'avez-vous donc vu dans votre songe? demanda Tugendreich avec empressement.

— Nous en reparlerons, noble demoiselle, dit le vieillard. Mais où est notre jeune écuyer; je l'ai vu aussi dans mon rêve, mais sous d'autres vêtemens que ceux d'un pauvre soldat.

— Axel vient de s'éloigner, dit douloureusement Tugendreich. Il part pour long-

temps peut-être; car on est à la veille d'une bataille.

— Oui, en effet, elle est proche; mais calmez-vous, le brave Suédois y survivra. Vous le verrez un jour plus..... Ici le magister s'interrompit, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit. — Partons, reprit-il, et prenez bon courage, noble demoiselle. Ma vision m'a fait voir bien des choses. Votre fâcheuse étoile a perdu son influence: à votre retour au château, vous y trouverez les choses bien changées. Vous n'avez plus rien à craindre dans cette vie du pauvre baron de Grotta: je connais sa destinée. Mais partons, que le jour ne nous surprenne pas ici. Mon rêve a duré long-temps. En parlant ainsi, il entraîna la jeune fille jusqu'à la porte du moulin. Ils y trouvèrent les quatre manteaux blancs, qui les suivirent de loin jusqu'à la porte du château, qu'ils trouvèrent, à leur grand étonnement, dégarnie des sentinelles de Tiefenbach, qui y veillaient d'ordinaire. Ils avancèrent dans la cour sans ob-

stacle, et virent avec une surprise non moins grande, que la salle des aïeux était brillamment éclairée. La vieille gouvernante accourut au-devant d'eux. — Dieu soit loué! vous voici, dit-elle. On vous cherche dans tout le château. Le régiment de Tiefenbach vient de recevoir l'ordre de partir, et le colonel doit s'éloigner au lever du jour. Notre maître voulait qu'on célébrât vos fiançailles en toute hâte, cette nuit même; mais on ne savait où vous trouver, ainsi que le magister. M. le baron commençait déjà à prendre de l'ombrage, et votre père était fort inquiet, lorsque tout-à-coup une troupe de cavaliers est arrivée au château : c'étaient des Saxons, mademoiselle! D'abord, le colonel de Starschedel, son fils l'oberwaguemestre et six carabiniers de son régiment. Les choses ont aussitôt changé de face. Le sire de Grotta a dû se trouver fort heureux que nos officiers saxons, respectant les droits de l'hospitalité, ne le fissent pas prisonnier de guerre, car ses

Tiefenbacher étaient déjà partis, et votre père avait une si grande peur de vos cousins, qu'il n'osait pas seulement parler du mariage. Maintenant, ils sont tous dans la grande salle, fort empêchés de leur personne. Venez, mademoiselle; l'oberwaguemestre a déjà demandé deux fois où était sa jolie cousine.

Tugendreich entra, le cœur allégé, dans la salle; les officiers se levèrent tous à-la-fois, et le major, s'élançant au-devant de sa parente, parut très étonné de voir l'abattement régner dans ses traits, au lieu de l'aimable enjouement qui les animait autrefois.

Tandis qu'il lui exprimait le chagrin que lui causait cette métamorphose, le colonel Starschedel faisait valoir au seigneur du château tous les avantages de la nouvelle alliance conclue entre la Saxe et la Suède, et les heureux résultats qu'elle aurait pour le pays. C'en fut trop pour le colonel impérial : il se leva et prit congé de la compagnie en termes froids et polis.

Personne ne le retint, et son dernier regard de colère tomba sur le pauvre Talander, qui entrait au moment où le baron gagnait la porte de la salle. Le magister le suivit des yeux d'un air de compassion; puis, s'appuyant sur le fauteuil de sa belle élève qui écoutait avec distraction les galanteries que lui débitait son cousin, ses regards se portèrent tour-à-tour sur la figure vénérable du vieux colonel saxon et sur son fils, adolescent plein de vigueur et d'une beauté mâle. Tout-à-coup on entendit un bruit de chevaux dans la cour; le magister quitta alors sa place, et s'approchant de la fenêtre, il s'écria de l'air d'un inspiré : — Le colonel Grotta s'éloigne du château, il part pour toujours, et nous ne le reverrons plus, comme maint autre, qui sent encore la vie circuler librement dans ses veines.

— Que dites-vous, Talander? demanda avec effroi le sire de Starschedel, qui ajoutait la foi la plus entière aux prophéties de son vieux chapelain.

Tous les assistans se levèrent à-la-fois, saisis d'un trouble secret, et la conversation, qui était fort animée, cessa tout-à-coup, car personne n'était alors entièrement exempt des idées superstitieuses qui régnaient presque sans exception dans toutes les parties de l'Allemagne. Le cri de l'alouette, qui saluait le lever de l'aurore, fut un prétexte pour se séparer, les Saxons devant rejoindre dans cette matinée l'armée de l'électeur. Les carabiniers étaient déjà à cheval dans la cour, le colonel serrait une dernière fois la main du vieux sire, et le major, enhardi par l'urgence du moment, osait enfin faire à sa cousine l'aveu de son amour, lorsque Talander vint se placer entre eux. — Vous approchez d'un moment solennel, jeune homme, dit-il d'un ton paternel; ce n'est pas l'heure de vous arrêter à des pensées mondaines. Comme chrétien, vous devez songer à votre dernière heure; elle est peut-être plus voisine que vous ne le pensez. Ne cherchez pas à saisir la cou-

ronne de myrte; sa verdure et ses rubans se changeraient peut-être pour vous en crêpes et en cyprès: peut-être bientôt un ange en tresserait-il pour vous une couronne de martyr!

Le major, frappé d'effroi, contempla quelques momens le prophète qui, les mains levées et les yeux tournés vers le ciel, semblait recueillir des paroles dictées par les esprits des nuages; puis il lui serra la main avec effusion; et déposant un baiser fraternel sur le front de la belle Tugendreich, il s'élança sur son cheval pour rejoindre ses compagnons. Le pont levis se releva derrière eux, et le vieux château, abandonné par tous ses hôtes, redevint silencieux et désert.

CHAPITRE VI.

Assis auprès d'un feu qui pétillait dans une immense cheminée, le vieux sire de Starschedel écoutait la lecture de la Bible, traduite par Martin Luther, que faisait avec onction la belle Tugendreich. Le front du vieillard était chargé de soucis. Ses domaines n'étaient plus, il est vrai, occupés par les troupes de l'empire; mais les champs avaient été dévastés, les magasins pillés; ses tenanciers attendaient de lui les secours qui leur étaient devenus si nécessaires, et un capital de cinquante mille écus qu'il avait placé à Magdebourg, s'était perdu

dans l'incendie de cette ville. Pour comble d'inquiétudes, le bruit se répandit que les Saxons avaient été complètement défaits dans une bataille. Dans la désolation de son âme, le vieux sire avait cherché un soutien dans la parole de Dieu; il écoutait sa fille avec ferveur; et lorsque celle-ci prononça ces paroles de Sirach : « Qui « s'est jamais trouvé abandonné tant qu'il « a gardé la crainte du Seigneur? Qui a « jamais perdu l'espoir quand il a invoqué « son saint nom »? il secoua tristement la tête, et leva les yeux avec douleur vers le ciel.

Tugendreich continua : « Car le Sei- « gneur est miséricordieux; il nous par- « donne nos péchés et nous secourt dans « notre peine. »

— Oui, le Seigneur nous secourt dans notre peine, s'écria avec feu le vieux Talander, qui entrait dans la salle, une lettre ouverte à la main. — Les Suédois et les Saxons se sont battus auprès de Leipsig contre le terrible Tilly; ils ont rem-

porté la victoire, et la parole de Dieu est de nouveau libre dans notre bon pays de Saxe. Voici la confirmation de cette nouvelle, qui m'a été adressée par mon vieil ami de Halle : — Le 7 septembre *anni currentis*, m'écrit-il, soixante-quinze mille hommes se trouvaient placés en bataille dans la plaine de Leipsig. On regarda comme un heureux présage qu'une blanche colombe fût se placer, au moment de l'action, sur l'étendard de Saxe, et parcourût tout notre front de bataille. La canonnade commença à midi. Les Suédois l'emportèrent d'abord; mais Tilly se jeta sur les Saxons avec toutes ses forces, rompit leurs rangs, s'empara de leurs canons et les tourna contre leurs alliés. Quelques régimens de Saxe soutinrent cependant l'attaque jusqu'à l'arrivée des Suédois; alors Tilly fut forcé de se retirer, et il fut même sur le point d'être tué d'un coup de crosse de pistolet par un Rittmeister du Rhingrave. On a trouvé plus de sept mille six cents cadavres d'impériaux sur le champ de ba-

taille. Le butin des alliés consiste en vingt-six pièces d'artillerie, cent drapeaux et étendards, et une foule d'objets précieux. La prise de Leipsig a suivi cette glorieuse victoire. Du côté des impériaux, le duc de Holstein, fait prisonnier, est mort de ses blessures; et l'on compte parmi ceux qui sont restés sur le champ de bataille, les généraux Schaumbourg et Erwitte, ainsi que les colonels Plankhart, Baumgaertner et Grotta.

Starschedel joignit les mains en soupirant, et Tugendreich donna une larme au souvenir de l'infortuné colonel. — Quant aux Saxons, continua Talander d'une voix plus étouffée, ils ont perdu le général Bindhof, le colonel Lœser, deux Starschedel....

— Grand Dieu! nos cousins! s'écria la jeune fille en fondant en larmes; et le vieux sire, se levant lentement de son fauteuil, prit une plume, fit signe à sa fille d'apporter une écritoire, et se rendit dans la salle des aïeux, où il traça sur l'arbre

généalogique une glorieuse croix aux écussons de ses deux [illegible]es parens, tandis qu'une larme s'échappait involontairement de ses paupières.

Talander, qui les avait suivis, sa lettre à la main, reprit sa lecture. — Le colonel Starschedel périt à la tête de ses carabiniers, en s'opposant aux efforts de Tilly. Dans cette mêlée, l'étendard saxon tomba entre les mains des ennemis. L'oberwaguemestre de Starschedel et un jeune officier de l'état-major, d'une ancienne famille de Suède, résolurent de ne pas survivre à cette injure ou de l'effacer. Ils se précipitèrent dans les rangs des impériaux, où le jeune Saxon trouva la mort, mais le Suédois rapporta l'étendard. Cet officier, qui se nomme le comte de Guldenlœwe, avait déjà fait des prodiges de valeur, et conduit trois fois le régiment de Courville contre l'ennemi, après que le colonel eut été fait prisonnier; aussi le roi l'a-t-il nommé colonel sur le champ de bataille, en l'autorisant à porter, dans

ses armes, l'image de la colombe qui s'était abattue sur le drapeau de Saxe.....

— Qu'entends-je! s'écria en ce moment le vieux seigneur, en s'approchant de la fenêtre.

— Les Suédois! les Suédois! s'écriaient joyeusement les vassaux du baron, et Tugendreich, le cœur agité, descendit sous le péristyle du château avec son père. On voyait s'approcher, au son de la musique militaire, les guerriers de Gustave, montés sur leurs fougueux coursiers, et couverts de leurs brillantes armures; à leur tête marchait le colonel, jeune guerrier paré d'un riche costume de guerre, devant lequel un écuyer, vêtu d'une livrée dont l'écusson offrait un lion d'or* sur un champ d'azur, portait l'étendard de Saxe.

— C'est sans doute le colonel Guldenlœwe, dit Talander en examinant la bannière; voici l'étendard qu'il a sauvé, et je reconnais son blason de famille.

* Guldenlœwe signifie lion d'or en suédois.
(*Le Trad.*).

—Dieu, c'est Axel! s'écria Tugendreich, et elle tomba inanimée dans les bras du magister. Elle se réveilla de son évanouissement dans ceux de son Axel, qui la pressait tendrement sur son cœur.

—Tu m'as aimé pour moi-même, ma noble amie, s'écria-t-il; toute ma vie sera consacrée à te prouver ma tendresse. Et vous, mon père, me pardonnerez-vous, dit-il au baron en lui tendant la main.

Le vieux sire se jeta dans ses bras en pleurant, et joignit la main du jeune comte à celle de sa fille, qui tomba épuisée par la joie sur le sein de son bien-aimé. Talander, les yeux tournés vers le ciel, bénissait leur union, et rendait grâces à Dieu de l'accomplissement de sa prophétie.

FIN D'AXEL.

ROMANS HISTORIQUES

C. F. VAN DER VELDE,

TRADUITS DE L'ALLEMAND, ET PRÉCÉDÉS DE NOTICES,

PAR A. LOÈVE-VEIMARS.

LE FLIBUSTIER.

LES TARTARES EN SILÉSIE.

TOME QUATORZIÈME.

IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD,
RUE GARANCIÈRE, N° 5.

CONTES

ET

LÉGENDES HISTORIQUES,

PAR

C. F. Van der Velde.

TOME SECOND.

LE FLIBUSTIER. — LES TARTARES EN SILÉSIE.

A PARIS,

CHEZ JULES RENOUARD, LIBRAIRE,
RUE DE TOURNON, N° 6;

ET CHEZ CH. GOSSELIN, LIB. DE S. A. R. Mgr. LE DUC DE BORDEAUX,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N° 9.

M. DCCC. XXVII.

LE

FLIBUSTIER.

LE

FLIBUSTIER.

CHAPITRE PREMIER.

Le soleil allait se plonger dans l'Océan, et ses derniers rayons faisaient étinceler d'or et de pourpre la cime des vagues et les cèdres noirâtres qui environnent Hispaniola. Le jeune Montbars, debout sur le rivage de la petite île de Bayaha et plongé dans une profonde rêverie, suivait des yeux la chaloupe qui l'y avait apporté et qui retournait dans son port. Lorsque l'esquif disparut à ses yeux éblouis,

il fut saisi d'un effroi soudain; mais, maîtrisant bientôt sa faiblesse, il prit avec calme le chemin qu'on lui avait indiqué. Il y avait une heure qu'il marchait d'un pas rapide, lorsqu'il aperçut un vieux chasseur, d'un extérieur aussi repoussant que bizarre, couché sur la mousse qui couvrait le pied d'un rocher. Un chapeau rond sans bord, excepté sur le devant, où pendait un lambeau pour le prendre, couvrait ses cheveux gris qui retombaient en désordre sur son visage bruni par le hâle et sillonné de profondes rides. Une chemise et un caleçon de toile teinte en rouge-brun par le sang des animaux qu'il avait tués, et des souliers de peau de sanglier non tannée, formaient son costume. A sa ceinture de cuir étaient suspendus quelques couteaux flamands et un de ces sabres courts que les boucaniers nommaient *manchettes*. A côté de lui, se trouvait une carabine rayée de quatre pieds et demi de long; autour de lui étaient couchés en cercle d'énormes dogues, parmi

lesquels se trouvaient plusieurs braques ou venteurs qui, à l'approche de l'étranger, poussèrent d'effroyables hurlemens, et coururent à sa rencontre la gueule ouverte.

— Rappelez vos chiens, lui cria le jeune homme en mettant l'épée à la main, ou je les tue. Le vieillard siffla et les dogues retournèrent auprès de lui en remuant la queue.

— Dites-moi, l'ami, où je pourrai trouver le boucanier Montauban?

— Ce nom est enseveli au fond de la mer, répondit le vieillard d'un ton brusque; je bourrai ma carabine avec mon extrait de naissance le jour où je tirai mon premier coup sur un bœuf; maintenant je me nomme *Taureau.*

— Quoi! c'est vous-même? s'écria Montbars avec une exclamation qui n'était pas inspirée par la joie.

— Supposé toutefois que vous n'y trouviez pas à redire, jeune homme, dit le vieux

chasseur d'un ton ironique, en examinant de la tête aux pieds son interlocuteur.

— Eh! bien, dans ce cas, je vous salue de tout mon cœur, mon cher oncle, reprit le jeune homme avec résignation; je suis Montbars, le fils de votre sœur.

— En vérité! Eh! eh! s'écria le vieillard en s'efforçant de cacher son émotion; et un sourire fugitif éclaircit ses sombres traits. Allons! sois le bienvenu; assieds-toi, mon garçon. Je ne te trouve pas mal, continua-t-il du ton de la bienveillance. La vigueur de ton père et les grâces de ta mère semblent fondus dans ta personne; mais comment vont ta tête et ton cœur? Un sot à beau visage est un zèbre, c'est-à-dire un âne à robe de panthère.

— Je ne pense pas avoir jamais fait honte à notre nom, s'écria le jeune homme en s'élançant de son siège de mousse, et l'incarnat de la colère anima ses beaux traits.

— Il est tout comme son père, dit Tau-

reau : c'est justement là ce que je voulais savoir, j'en suis enchanté. Rassieds-toi et ne me boude pas. Tu peux bien passer une parole un peu dure à ton vieil oncle, sans que ton honneur en soit compromis. Allons, causons. Que viens-tu chercher dans les Antilles, mon cher François?

— J'y viens marcher sur les traces de mon père, y venger sa mort! s'écria le jeune homme avec une expression presque sauvage; laver dans le sang des Espagnols les larmes que m'a fait verser la mort de ma mère que le chagrin a mise au tombeau; venger la mort de ces milliers d'Indiens que la soif de l'or et du sang, et un infernal fanatisme ont immolés; oui, je viens prendre d'épouvantables vengeances sur leurs bourreaux!

— L'ancienne chanson, je l'ai entendue déjà souvent, dit le vieux Tauleau d'un air pensif; mais plus je l'entends, plus l'air m'en paraît terrible. Ton père la chantait aussi et d'une voix tellement forte, que les vitres du château royal de Madrid

en ont tremblé; mais, après tout, ce n'était qu'une chanson. Ce qui t'amène aux Antilles l'y avait également conduit. Il se croyait appelé à devenir l'ange vengeur des Indiens, il l'est devenu: son nom est fameux dans ces mers, et l'Espagne l'appelle l'*Exterminateur*; mais il ne jouissait plus d'aucun repos. — Tu veux donc l'imiter, François, et devenir flibustier comme lui?

— C'est dans cette intention que j'ai quitté ma patrie, répondit Montbars d'un ton ferme, et je ne m'attendais pas à vous voir me dissuader de mon dessein. N'êtes-vous pas aussi les ennemis des Espagnols, vous autres boucaniers; n'êtes-vous pas intimement liés avec les frères de la côte.

— Oui certainement, répondit le vieillard; cependant nous avons conservé nos mains pures; mais en voilà assez sur ce sujet. Le soleil est déjà couché; prenons le chemin du gîte. Il se leva et conduisit son neveu dans le taillis, en gardant un morne silence.

Après avoir marché long-temps, ils par-

vinrent à une clairière au-dessus de laquelle brillait la pleine lune. Une multitude innombrable de dogues accourut à leur rencontre en poussant des hurlemens de joie, et Montbars qui cherchait partout des yeux une maison ne put découvrir que quelques baraques qui, couvertes seulement d'un toit et ouvertes au vent de tous les côtés, promettaient une retraite peu agréable.

— Servez le souper, cria Taureau d'un ton impérieux à quelques valets occupés à étendre des peaux et à saler de la viande. Ils posèrent un quartier de taureau fumé sur le tronc d'un cèdre ; l'arbre couché servit de banc. Montbars s'assit; son oncle lui présenta un couteau qu'il tira de sa ceinture. Comme, en le recevant, il portait les yeux autour de lui. Taureau lui dit en souriant: — François, cherches-tu quelque chose? Ah! je devine! mon souper ne te paraît pas fort élégant. Oui, oui, mon ami, il n'y a pas ici, comme dans notre Languedoc, de bonnes tartes et des bouteilles de

Roussillon. Que veux-tu? Le vin n'est pas en usage sur ces côtes.

— J'ai appris à m'imposer des privations, reprit Montbars piqué; l'eau suffit pour étancher ma soif; mais je mangerais volontiers un morceau de pain avec cette viande.

— J'en suis bien fâché; répliqua le vieillard en riant; mais, pour le moment, je ne puis pas même te donner un morceau de pain. C'est là encore une des superfluités bannies de notre ordinaire. Prends patience jusqu'à demain. Tu auras à Tortuga tout ce que tu peux desirer. Maintenant couche-toi, afin d'être en état d'aller demain matin à la chasse. Il le conduisit dans l'une des baraques où un lit formé de peaux de sanglier l'attendait. Montbars s'y jeta en secouant la tête, et bientôt il s'endormit au milieu des ronflemens des chiens étendus autour de lui et des cris discordans des hibous et des diablotins.

Le jour commençait à paraître; mais les

ténèbres couvraient encore le boucan, environné de gigantesques cèdres; cependant l'activité y régnait déjà. Les valets préparaient tout pour la chasse; les dogues se levaient, s'étendaient et secouaient leurs membres vigoureux, et Taureau s'approcha de la couche de Montbars, pour le réveiller. Ranimé par un sommeil court, mais tranquille, le jeune homme s'élança de dessus ses peaux, et saisit le mousqueton qu'un valet lui présenta avec de la poudre et du plomb. Le son des cors, les hallalis des chasseurs et les aboiemens de la meute, formaient un épouvantable concert: on partit. Ils marchèrent longtemps à travers la sombre forêt dont le silence n'était interrompu de temps à autre que par les cris des anolis et des grands-gosiers. Les premiers rayons du soleil vinrent dorer les bords des légers nuages qui voltigeaient autour de la cime des cèdres élevés; le ramage des maquais se fit entendre dans le lointain, et le chant mélodieux et varié du siffleur, dont la voix

ressemble à celle de l'homme, vint frapper l'oreille des chasseurs. Taureau fit arrêter la troupe, distribua les hommes ainsi que les chiens dans différens postes, et garda son neveu auprès de lui. La chasse commença. Bientôt un craquement se fit entendre dans les branches inférieures des cèdres; de sourds mugissemens retentirent; un taureau, que les dogues avaient fait lever, s'élança du taillis avec furie, et se précipita vers le vieillard, en labourant la terre avec ses cornes et ses sabots. Le vieux chasseur le coucha en joue avec calme, et sa balle lui traversa la poitrine. La forêt retentit des cris de joie des valets, qui se précipitèrent sur l'animal pour le dépecer.

— J'ai gagné mon déjeuner, dit Taureau en faisant un signe à ses chasseurs. Après quelques minutes, ils apportèrent à leur maître les os à moelle de la bête.

—Veux-tu partager mon repas? dit celui-ci à son neveu en souriant et en suçant avec délices la moelle toute chaude des os sanglans. Montbars fit un geste négatif.

La forêt retentit de voix confuses: trois boucaniers blessés accoururent.

— La chasse au taureau est finie pour aujourd'hui, s'écria avec fureur l'un d'eux qui devançait les autres; je vous invite à une chasse d'animaux humains! Les Espagnols ont fait prisonniers cinq des nôtres, qu'ils entraînent dans ce moment vers le rivage. Taureau, ton matelot est du nombre.

— Mon Henri! s'écria le vieillard qui dans ce moment était devenu entièrement boucanier; ses yeux étincelaient d'un feu terrible: il rechargea sa carabine, et, à un signe qu'il fit, les valets mirent les dogues en laisse. Les hommes qui venaient d'accourir conduisirent la troupe à l'endroit du rivage où le bateau des Espagnols était à l'ancre. Sans être aperçus de ces derniers, les boucaniers s'embusquèrent derrière les rochers où ils attendirent qu'un gros d'Espagnols armés sortît du bois. Ils conduisaient, au milieu d'eux, les boucaniers garrottés; un jeune homme bien

fait et d'un extérieur noble marchait à leur tête: sur son chapeau flottait un grand panache. Les Espagnols étaient cinq fois supérieurs en nombre à la troupe de Taureau: celui-ci commanda le feu, il n'y eut pas un coup de perdu; on lâcha les dogues sur les ennemis stupéfaits, et les boucaniers les attaquèrent avec furie, le sabre à la main: le combat fut court et meurtrier; les captifs furent délivrés. Un grand nombre d'Espagnols couvrirent le rivage de leurs cadavres; les autres se sauvèrent dans le bateau qui gagna la haute mer en toute hâte. Leur chef, trop fier pour se sauver par la fuite, était resté seul. Le dos appuyé contre un cocotier, il se défendait avec un courage inébranlable contre les boucaniers en furie, et sa longue épée décrivait autour de lui des cercles de feu. L'un de ses adversaires perdant patience, fit un saut en arrière, rechargea son mousqueton et coucha l'Espagnol en joue. Montbars remarqua à temps le danger où se trouvait son brave

ennemi; l'esprit de l'ancienne chevalerie se réveilla en lui : il se jeta devant le jeune homme, et, dirigeant la pointe de son épée sanglante vers le boucanier qui menaçait sa vie, il lui cria d'une voix de tonnerre : — Arrêtez! Mais celui-ci se détourna pour tirer sur l'Espagnol qu'il abhorrait.

— Je te perce si tu presses la détente, lui cria Montbars en courant sur lui. Taureau, s'arrachant des bras de son cher Henri, se précipita sur son sanguinaire compagnon, et ordonna à l'Espagnol de rendre son épée.

— Jamais! dit celui-ci d'une voix mourante; et, épuisé par la perte de son sang, il tomba au pied de l'arbre. Montbars, à genoux auprès de lui, s'efforçait de panser une profonde blessure qu'il avait au bras. Taureau le regardait d'un air satisfait. L'Espagnol ouvrit les yeux et jeta sur Montbars un regard qui exprimait sa reconnaissance.

— Qui que vous soyez, dit-il d'une voix

faible, conduisez-moi à Hispaniola; là sur mon honneur, je vous paierai une rançon digne d'un prince.

— Ce n'est pas pour de l'or, mais pour la liberté de nos frères, que nous avons combattu, lui répliqua Taureau d'un ton rude.

— Je vais le porter au boucan sur mes épaules, s'écria Montbars avec le noble feu de la jeunesse.

— Mon cher garçon, lui dit Taureau d'un ton triste, sa perte y serait certaine. Ici deux boucaniers ont reçu la mort; tu ne connais pas nos lois de sang. Ce n'est qu'à Hispaniola qu'il peut être sûr de la vie que tu viens de lui conserver. Les vagues poussaient vers le rivage un bateau monté par de paisibles pêcheurs : Taureau les appela. Cédant à l'homme le plus redoutable qui eût jamais commandé dans ces îles, les pêcheurs se montrèrent très disposés à recevoir l'Espagnol; Montbars porta le blessé dans l'embarcation, et, sans écouter les remercîmens qu'il lui adres-

salt, il sauta sur le rivage. Le bateau prit le large et fit force de rames pour gagner Hispaniola. L'oncle secoua affectueusement la main de son neveu et lui dit d'un ton cordial : — Oui, François, tu peux te faire flibustier; car même, au milieu d'eux, tu ne cesseras pas d'être homme.

CHAPITRE II.

L'île de Tortuga retentit des acclamations d'une joie brutale et sans frein, lorsque l'esquif de Taureau y aborda chargé d'une cargaison de peaux et monté par Montbars. Le fameux corsaire Van Horn venait d'amener un galion espagnol qu'il avait capturé, et ses flibustiers, ivres de joie, se hâtaient de se défaire des piastres et des barres d'or qui leur étaient échues en partage, aussi lestement qu'ils les avaient acquises. En mettant le pied sur le rivage, Montbars fut saisi d'un étonnement mêlé d'indignation, à l'aspect de la vie que me-

naient ces farouches brigands. Ici, ils étaient groupés autour d'une pièce de vin dont ils avaient jeté au loin la bonde, et une fontaine d'or liquide coulait sans interruption dans des coupes aussitôt vidées que remplies. Celui qui n'avait pas de vase présentait la bouche pour y recevoir directement le nectar dont il se délectait, jusqu'à ce que, couché sur la grève, il fût devenu insensible même au plaisir de boire. Là roulaient des dés qui, dans un instant, convertissaient un Crésus en Irus; plus loin, les frères de la côte formaient des danses dignes des Thyades, avec des femmes de toutes les couleurs; à dix pas, deux flibustiers, enflammés par la luxure et par le vin, mettaient l'épée à la main pour soutenir, sous les yeux d'un des chefs, le combat à mort, autorisé par la loi: plus loin encore, une troupe de ces marins, pieds nus et la tête découverte, s'acheminait processionnellement vers la ville, pour déposer au nom de la flotte, sur l'autel de la chapelle, un ostensoir de grand

prix, qui faisait partie du dernier butin. Muet d'étonnement, Montbars contemplait ce tableau singulier. Taureau le quitta, afin de chercher un acheteur pour ses peaux. Une jeune fille noire, portée sur les ailes du désespoir, s'élança sur un rocher taillé à pic, qui se trouvait sur le bord de la mer.

—Sainte Vierge, prie pour moi, s'écria-t-elle en tombant sur ses genoux et en se tordant les mains; obtiens mon pardon de ce que je vais auprès du père éternel avant qu'il ne m'ait appelée à lui; de ce que, sans me confesser, sans avoir reçu le saint-chrême, je me précipite dans les flots, pour échapper à l'opprobre dont je suis menacée sur cette terre.

Elle se leva, et allait s'élancer dans la mer, mais déjà Montbars l'étreignait dans ses bras vigoureux.—Infortunée, lui dit-il du ton d'un sévère reproche, mais avec douceur, qu'allais-tu faire? Les yeux enflammés de la négresse se levèrent sur le jeune homme, son regard exprimait la confiance.

— Oui, c'est là la voix d'un homme, ce sont les traits d'un homme! dit-elle. Tu ne m'as pas empêchée de me tuer pour me sacrifier aux desirs de tes frères.

— Sur mon honneur, non! répliqua Montbars; et il jetait les yeux autour de lui pour chercher les ennemis qu'il aurait à combattre.

— Malheur à moi! s'écria la jeune fille, les voilà qui arrivent. Homme généreux, tiens ta parole ou précipite-moi dans la mer, afin de m'épargner un péché.

Montbars mit l'épée à la main : trois flibustiers, échauffés par le vin, accoururent à lui. — La voilà, la dona noire, dit l'un d'eux.

— Descends de ce froid rocher, viens dans mes bras, balbutiait un autre.

— Cette jeune fille nous appartient à tous les trois, criait le troisième d'un ton impérieux; ne vous faites pas de mauvaises affaires, mon jeune monsieur!

— Cette jeune fille s'est mise sous ma protection, répondit Montbars d'un ton

froid et ferme; que celui qui veut la posséder me l'arrache l'épée à la main.

— Eh! bien, soit! s'écria le brigand, et trois sabres furent tirés contre Montbars qui se défendit en désespéré. Déjà il perdait beaucoup de sang par une blessure qu'il avait reçue au front, lorsqu'une voix se fit entendre derrière lui. Un homme d'une haute stature se jeta entre les combattans l'épée à la main. Des plumes d'autruche blanches s'élevaient sur sa barette de velours ornée d'une agrafe de diamans. Une chaîne d'or pendait à son cou, sur son pourpoint de brocard d'or; des émeraudes et des rubis d'un prix inestimable étincelaient à ses doigts.

— L'amiral! dirent à voix basse les brigands effrayés; et ils baissèrent leurs sabres.

— Trois contre un! s'écria Van Horn avec colère; et vous osez vous dire flibustiers?

— Notre bon droit est manifeste, dit l'un des brigands qui avait le premier re-

trouvé la parole : nous avons pris cette fille à bord du galion. Croix ou pile devait décider à qui de nous elle appartiendrait en premier; mais pendant que nous jetions la pièce en l'air, elle s'est sauvée; et ce blanc-bec, qui n'est pas même un frère de la côte, s'étant avisé de nous la disputer, nous n'avons pas été maîtres de notre colère.

— La jeune fille voulait se précipiter dans la mer pour échapper aux griffes de ces monstres, dit Montbars avec l'accent d'une noble indignation, et je l'en ai empêchée. J'ai exposé ma vie pour sauver son honneur : veuillez donc, amiral, juger cette affaire avec clémence. J'attends justice d'un homme qui connaît si bien les lois de l'honneur.

Van Horn regarda l'orateur avec bienveillance.—Tu es peut-être un peu trop hardi, dit-il en souriant; mais mieux vaut trop que trop peu. Qui es-tu, jeune homme? Montbars se nomma.

—Comment! le fils de l'Exterminateur?

s'écria Van Horn avec l'accent de la joie.

— Le fils de l'Exterminateur et mon neveu, dit Taureau qui accourait le sabre à la main.

— Eh! bien, vous faites honneur à votre père et à votre oncle, continua Van Horn en lui tendant amicalement la main. Puis il se tourna vers les trois brigands et leur dit d'un ton terrible : — D'après nos conventions, les prisonniers font partie du butin commun, et, en ma qualité d'amiral, j'ai le droit de choisir trois têtes. Je choisis cette fille et je la donne au jeune homme. Vous vous êtes avisés de disposer de ce qui ne vous appartenait pas; et, comme de lâches bandits, vous êtes tombés tous les trois sur un seul : ainsi rendez vos sabres, et montez à bord comme prisonniers. Un feu infernal étincelait dans les yeux des pirates; ils se jetaient l'un à l'autre des regards furieux, comme des tigres qui se disposent à s'élancer, d'un commun accord, sur leur proie, et serraient convulsivement les poignées de

leurs sabres. L'on eût dit que leurs pieds avaient pris racine en terre.

— Obéirez-vous? dit Van Horn en s'avançant vers eux avec majesté. Deux des brigands pâlirent et quittèrent la place; mais le troisième, transporté de rage et échauffé par le vin, tira un coup de pistolet sur la négresse que Montbars tenait dans ses bras, privée de connaissance. La balle siffla près de la tête de la jeune fille, et Van Horn jeta l'assassin par terre d'un coup de poing.

— Maintenant vous ne monterez pas à bord, cria-t-il d'une voix de tonnerre aux deux autres. Toi, tu vas traîner ce coquin au bois prochain, et tu me répondras de lui sur ta tête; toi, tu diras au juge de la flotte de s'y rendre avec les jurés pour prononcer un jugement; et toi, tu te présenteras toi-même devant le tribunal.

Les fumées du vin se dissipèrent tout-à-coup, et les brigands, cédant à la fermeté de leur chef, obéirent à ses ordres. Montbars se précipita au cou de l'amiral.

— Ah! mon jeune ami, lui dit celui-ci en riant, vous me faites trop d'honneur, si vous prenez pour vous ce que je suis obligé de faire pour le maintien de l'ordre. La discipline de l'équipage souffre beaucoup de ce que, depuis long-temps, je n'ai fait fusiller aucun de ces drôles : cet évènement vient fort à propos, puisqu'il me donne l'occasion de faire un exemple. Lorsqu'une fois cette canaille a désappris à obéir, il lui faut un diable pour chef. La fermeté d'un homme, quelle qu'elle puisse être, ne suffit pas pour contenir de telles gens. Cependant, ajouta-t-il en jetant un regard de flamme sur la belle négresse, jouissez de la bonne fortune que le sort vous envoie, et rendez-vous, dans une heure, dans le bois, afin d'assister au jugement que je vais faire prononcer pour satisfaire à la loi et pour vous procurer réparation. L'amiral se retira.

— Où conduire cette pauvre créature, dit Montbars d'un ton ému en s'adressant à son oncle.

— Pourquoi t'es-tu chargé d'une denrée aussi inutile et aussi difficile à transporter? reprit celui-ci avec humeur. A peine a-t-il mis le pied sur le rivage qu'il s'attache à une femme! Tu n'es pas fait pour être boucanier!

— Grondez-moi, mon oncle, mais tirez-moi d'embarras, répartit le jeune homme.

— Eh! bien, répliqua Taureau, conduisons-la à cette tente là-bas, c'est celle de mon vieux ami le capitaine Brodely, jadis excellent chasseur de taureaux, qui a été pendant sept ans mon *matelot**, et que depuis, Satan a réduit à se faire flibustier. Au bout de tout ce temps-là, il a fait

* Comme la plupart des boucaniers étaient sans femmes et sans enfans, ils avaient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour vivre ensemble, et se rendre mutuellement les secours qu'un père trouve dans sa famille. Tous les biens étaient communs dans chaque société, et demeuraient à celui des deux qui survivait à l'autre. C'est ce qu'ils nommaient *s'emmateloter*, et de là vient, dit-on, le nom de matelotage qu'on donne aux sociétés qui se formaient pour des intérêts communs. (*Le Trad.*)

la sottise de se marier, et dans ce moment même il vient de me présenter sa moitié. Elle m'a paru avoir beaucoup de bon sens pour une femme. Nous allons lui confier cette jeune fille.

— Y consens-tu? demanda Montbars à la négresse.

— Lorsque son sauveur et son protecteur ordonnent, la pauvre fille n'a point de choix, répondit celle-ci. Tous ses traits portaient l'expression de la plus vive reconnaissance, et elle serra la main du jeune homme contre ses lèvres brûlantes et contre son cœur palpitant. Montbars se dégagea avec un bizarre mélange de sentimens divers, et la conduisit à la tente de Brodely.

Le bruit sourd du tambour se fit entendre, les équipages de tous les bâtimens de Van Horn se rassemblèrent dans le bois où les trois brigands attendaient leur sort, en tremblant de tous leurs membres. Le juge de la flotte, vieux pirate à barbe grise, prit place sur son siège; les jurés se ran-

gèrent autour de lui, mais le dernier combat avait coûté la vie à quatre d'entre eux. Les flibustiers en complétèrent le nombre en choisissant entre eux quatre hommes; et, au grand étonnement de Montbars qui se trouvait à côté de Van Horn, les nouveau-élus prêtèrent serment entre les mains du brigand-juge, avec un recueillement religieux, en prononçant la formule: les catholiques posèrent leurs mains habituées au carnage sur le crucifix, et les protestans sur la bible. L'audience fut ouverte par une prière que le juge prononça avec dignité, la horde féroce murmura *amen*, la tête découverte. Il y avait plusieurs délits plus ou moins graves à punir. Les uns s'étaient enivrés ou avaient résisté à leur supérieur; d'autres avaient joué de l'argent, soit aux cartes, soit aux dés, s'étaient battus à bord ou avaient négligé de tenir leurs armes en bon état; tous furent condamnés à des peines; enfin on appela à la barre les trois misérables. L'interrogatoire fut d'une effrayante briè-

veté. La question principale fut décidée contre les prévenus. La négresse, comme partie du butin commun et comme l'une des trois têtes par lui choisie, fut adjugée à l'amiral. Le juge trouva que les trois matelots devaient être considérés comme coupables d'avoir volé le bien commun, et que celui qui avait tiré le coup de pistolet devait être puni en outre comme ayant résisté à main armée à l'amiral. Les jurés délibérèrent à voix basse; et, après quelques instans, ils prononcèrent à l'unanimité leur redoutable *oui*.

— Van Horn, faites-leur grâce, dit le sensible Montbars d'un ton suppliant à l'amiral qui s'avançait dans le cercle d'un air calme.

— Jeune homme, lui répliqua celui-ci, vous n'y entendez rien, et il fit un signe à trois officiers de marine; les officiers s'approchèrent respectueusement, et après qu'ils eurent reçu des ordres secrets, chacun d'eux s'empara de l'un des condamnés.

On donna à chacun des deux moins

criminels, un fusil, une calebasse remplie d'eau, de la poudre et du plomb, et on les conduisit sur le rivage où ils furent reçus dans une chaloupe qui ne tarda pas à s'éloigner. Le troisième s'achemina d'un pas chancelant vers les taillis les plus épais, escorté par un détachement armé de mousquets, et soutenu par l'un de ses camarades qui tenait un crucifix à la main et qui lui parlait avec onction.

— Grand Dieu! amiral, s'écria Montbars, que faites-vous de ces infortunés?

— Je fais marronner les deux premiers, lui répondit froidement Van Horn.

— Que voulez-vous dire? demanda le jeune homme avec inquiétude.

— Cela veut dire, qu'après les avoir pourvus de poudre, de plomb et d'eau, on les conduit dans une île déserte et qu'on les y abandonne à leur sort.

— Et s'ils y meurent de faim! s'écria Montbars avec effroi.

— C'est là leur affaire, mon jeune ami, et non pas la nôtre.

— Et le troisième...., continua Montbars; mais la parole expira dans sa bouche, lorsqu'il entendit retentir, dans le taillis, plusieurs coups de feu.

— On vient de le fusiller, répliqua Van Horn avec un calme imperturbable, et il donna ordre à l'équipage de prier pour le repos de l'âme du défunt. Les brigands obéirent en silence.

— L'audience est levée, leur cria l'amiral. Allez vous divertir; mais gardez-vous des excès, de peur que vos plaisirs ne finissent par la mort. Songez-y, Van Horn ne plaisante pas!

La foule s'écoula sans bruit, et l'amiral invita cordialement le jeune homme à dîner avec lui à son bord. Montbars, pénétré pour cet homme redoutable d'un respect mêlé d'effroi, accepta son invitation, et poussé par la curiosité, subjugué déjà peut-être par un sentiment plus vif, il vola à la tente de Brodely, afin d'avoir le premier tête-à-tête avec sa belle négresse.

CHAPITRE III.

A L'ENTRÉE de la tente, il fut reçu par l'épouse de Brodely, femme d'un extérieur imposant, d'une physionomie prononcée, dont l'expression annonçait que sa vie avait été marquée par de graves évènemens.

— Monsieur Montbars, lui dit-elle d'un ton affectueux, mais très sérieux, vous venez voir celle que vous avez sauvée ; elle a demandé avec instance d'être seule, mais vous me paraissez un si brave homme que je ne balance point à vous donner accès auprès d'elle. Vous saurez respecter

la beauté, l'innocence et le malheur. Moi, qui ne la connais que depuis une heure, je puis vous dire que cette jeune fille a reçu une excellente éducation, et Dieu sait comment des traits aussi réguliers se trouvent défigurés par cette vilaine couleur noire. En parlant ainsi, la dame l'avait conduit jusqu'auprès de la toile de la tente qui les séparait de la jeune fille.

— Silence! elle prie, dit Montbars à voix basse, et il fit avec son poignard un trou dans l'étoffe, pour observer la négresse sans être vu d'elle. La négresse était à genoux devant un crucifix, et serrait un rosaire contre son beau sein; des larmes coulaient de ses yeux. Avec quelque attention que Montbars examinât ses traits, il ne put y trouver le moindre vestige des caractères de sa race. Sous un front noble et arqué, s'élevait un nez formé avec grâce, au-dessus d'une petite bouche dont les lèvres de corail ne ressemblaient en rien aux bourrelets de chair des négresses. Sa tête n'était point couverte d'une laine

crépue, mais de beaux cheveux noirs en retombaient sur ses épaules; sa taille était élancée et majestueuse; un peu d'embonpoint et la blancheur éclatante de ses dents la rapprochaient seuls des filles de l'Afrique. Montbars contempla long-temps cet être enchanteur; d'instant en instant, son pouls battait avec violence, et ses regards s'attachaient sur elle avec avidité; ne résistant plus à son impatience, il franchit enfin la séparation.

— Mon sauveur! s'écria la jeune fille avec joie, et elle se leva pour se précipiter à ses pieds; mais il la reçut dans ses bras et la serra contre son cœur. Un regard qu'elle fixa sur lui, exprimait un sentiment plus tendre que celui de la reconnaissance, et le desir suggérait à Montbars qu'il ne tenait qu'à lui de cueillir une fleur qu'il venait de sauver du souffle de l'autan. Mais la confiance avec laquelle la jeune fille s'était jetée dans ses bras, en cédant à son amour, fit taire en lui tout impur sentiment. Il la repoussa douce-

ment et lui dit d'une voix émue : — Vous êtes sauvée, et vous vous trouvez en sûreté pour le moment. Mais puisque je vous ai loyalement conquise à la pointe de mon épée, je veux aussi assurer votre avenir. Disposez de vous, dites-moi entre les mains de qui vous voulez que je vous remette.

—Ah! que ne suis-je maîtresse de disposer de moi! s'écria la jeune fille en jetant sur Montbars des regards enflammés par l'amour; mon avenir serait assuré. Mais, mes devoirs envers mon père, l'honneur de ma famille, en ordonnent autrement : je vais donc renoncer au bonheur de ma vie pour rester digne d'en jouir. Je ne suis point ce que je vous parais. Cette couleur noire ne m'est pas naturelle, elle est l'effet d'une ruse que m'inspira l'angoisse au moment où nous nous vîmes poursuivis par les bâtimens de Van Horn. Je vous supplie de me faire conduire à Saint-Domingue. Le gouverneur vous récompensera avec profusion d'un bienfait

dont j'eusse tant aimé d'être moi-même le prix.

— Qu'ai-je à faire de cet Espagnol et de son or degouttant de sang! s'écria le fils de l'Exterminateur dans une violente explosion de haine héréditaire. C'est pour toi que je t'ai sauvé, être adorable, ajouta-t-il en cédant à des sentimens plus doux; c'est toi-même qui dois me récompenser; je te demande, comme une faveur accordée sans contrainte, un dernier baiser. Si le sort nous sépare pour toujours, il me restera du moins de toi un souvenir que mon cœur savourera avec délices jusqu'au moment où la mort viendra le glacer. La jeune fille s'élança à son cou, et imprima un baiser de flamme sur ses lèvres desséchées par le desir; elle se releva, couvrit son visage, et lui fit signe de s'éloigner.

— Que Dieu te protège, aimable créature! dit le jeune homme en se retirant. Je te tiendrai ma parole; mais pour qu'il me soit possible de la tenir, nous ne nous reverrons jamais!

Ce n'est que dans une tente de cantinier où Taureau buvait avec Brodely que Montbars se retrouva lui-même; et à l'instant il résolut d'accomplir ce qu'il avait promis à la jeune fille. Il demanda à Brodely une chaloupe pourvue de rameurs, qui pût la conduire à Saint-Domingue. Le misogyne Taureau trouva cette demande fort raisonnable, et Brodely l'accorda sans peine au neveu de son vieil ami. Montbars vit préparer la chaloupe pour le départ, recommanda la négresse au pilote avec la plus grande chaleur; et lorsque celui-ci s'achemina vers la tente pour recevoir sa belle cargaison, le jeune homme prit en soupirant le chemin du port où la flotte de Van Horn était à l'ancre. Tous les bâtimens étaient pavoisés sur les ponts; l'équipage, vêtu de ses vestes de parade, vidait des coupes au son des trompettes et des timbales et en poussant des cris de joie; des salves d'artillerie annonçaient au loin les toasts que l'on portait à bord de l'amiral.

— Qu'y a-t-il de nouveau ici? demanda Montbars à un flibustier qui était en faction sur la grève, auprès du butin fait sur le galion.

— Vous l'ignorez? lui répliqua le brigand. Le grand Morgan est arrivé, et il se trouve en visite à bord de l'amiral.

— Qui est le grand Morgan? continua Montbars peu satisfait de la réponse du factionnaire.

— Grand Dieu! quelle question vous me faites là, répliqua le flibustier. Comment, vous ne connaîtriez pas le grand Morgan, le héros breton que l'on appelle avec raison le roi des corsaires, que Puerto el Principe, Maracaibo et Gibraltar ont immortalisé?

— Je me réjouis de le saluer, dit Montbars, et pour interrompre le chant de gloire que le flibustier allait entonner, il sauta dans un bateau qui était amarré à un anneau du port, et gagna l'amiral. Il trouva Van Horn, dans sa cahutte, engagé dans une conversation sérieuse avec un

homme d'une haute stature, dont l'extérieur, quoique noble, avait quelque chose de repoussant. Son front portait à-la-fois l'empreinte de la majesté et d'un froid glacial; ses grands yeux pétillaient du feu du courage et décelaient l'astuce. Van Horn aperçut enfin Montbars qui, les bras croisés, contemplait depuis quelques instans cet homme singulier, et il le présenta au grand Morgan, comme l'intrépide fils de l'Exterminateur. Le chef de brigands le toisa d'un regard scrutateur; puis il lui dit d'un ton affectueux et avec une dignité vraiment majestueuse :

— Je me réjouis de ce que les faveurs de mon roi me mettent à même de reconnaître publiquement le mérite d'un père qui fut un héros, en employant un fils qui a hérité de ses qualités. Je vous nomme capitaine de vaisseau dans ma flotte, et je pense vous faire plaisir en vous plaçant dans l'escadre à pavillon blanc que commandera notre ami Van Horn. Mon secrétaire vous remettra votre brevet. Mont-

bars, qui ne savait comment accorder ce langage officiel avec le métier de forban, resta tout ébahi, et n'adressa pas un mot à Morgan pour le remercier. Mais Van Horn qui devina ses doutes, lui dit:—Vous ignorez probablement encore que Sa Majesté a nommé ce héros amiral en chef d'une grande flotte d'armateurs, qui va agir contre l'Espagne, avec plein pouvoir de choisir lui-même tous ses officiers. Montbars comprit qu'il était question d'un brigandage légal, et il trouva des paroles pour vanter les bontés que l'amiral avait pour lui. Les coupes retentirent, on but aux succès du nouveau capitaine et de l'expédition contre Panama; mais les pensées du jeune homme s'étaient envolées à Hispaniola sur les ailes de l'amour.

CHAPITRE IV.

L'AURORE se leva. Déjà, pendant la nuit, Morgan avait fait voile pour la Jamaïque où il était attendu par la flotte des flibustiers anglais. Van Horn présenta le nouveau capitaine à son équipage, qui salua par des acclamations prolongées le fils du fameux Montbars.

— Votre navire est petit, lui dit l'amiral en montrant de la main un grand bateau non ponté qui avait peu de droit au nom de vaisseau. C'est votre affaire de prendre le plus tôt possible, aux Espagnols, un bâtiment où vous soyez mieux à votre

aise. Il se retira, et Montbars courut à la tente de Brodely, que l'on pliait dans ce moment, pour dire adieu à son vieil oncle. Une forte troupe de boucaniers, vêtus d'uniformes de la couleur de leur sanglant métier, était en bataille sur deux rangs, le mousquet au pied, pour être passés en revue. Taureau, qui se trouvait devant le front, cria d'un ton joyeux à son neveu: — Capitaine, tu viens prendre congé de moi? c'est inutile, car je marche avec vous sur Panama. Montbars jeta sur le vieillard des regards interrogatifs, et celui-ci continua ainsi : — Ce que je viens de te dire ne te paraît pas fort clair. Le ciel m'est témoin que je serais resté bien tranquille dans mon île de Bayaha jusqu'à la fin de mes jours, mais les Espagnols ne veulent pas qu'il en soit ainsi. Comme ils désespèrent de nous vaincre, ils détruisent les pauvres taureaux, dont la chasse fournit à notre subsistance. Les braves que tu vois ici sous les armes, viennent presque tous d'Hispaniola où, depuis la dernière

battue, il ne reste plus un seul taureau sauvage; ils n'avaient que le choix de mourir de faim ou d'abandonner l'île. Comme l'Espagne paraît décidée à ne pas les tolérer sur terre, ils veulent essayer de combattre l'Espagne sur mer, et ils m'ont choisi pour leur capitaine. Nous allons donc faire la guerre ensemble, mon cher garçon, et j'en suis ravi. Ils se serrèrent cordialement la main. Le premier signal retentit de l'amiral, et Montbars courut au rivage, où le pilote de Brodely venait d'aborder, à son retour d'Hispaniola; il remit un papier non cacheté au jeune homme, qui y lut, à son grand étonnement :

« Don Alonzo Joseph Yago Benaleazar, « gouverneur d'Hispaniola et des îles voi« sines, pour sa majesté le roi d'Espagne « notre maître, grand d'Espagne et cheva« lier de la toison d'or, au pirate Mont« bars.

« La générosité originaire de l'Espagnol « sait honorer la générosité partout où il « la trouve, la rencontrât-il chez le prince

« des anges déchus. Tu as sauvé mes en-
« fans à Bayaha et à Tortuga de la mort et
« de l'opprobre, et tu as refusé toute ré-
« compense. Il n'est pas cependant dans
« les convenances qu'un gentilhomme es-
« pagnol reste le débiteur d'un de tes
« pareils; c'est pour cela que, par cet écrit,
« je t'engage ma parole de chevalier que
« je t'accorderai deux prières, supposé tou-
« tefois qu'elles ne soient contraires en rien
« aux devoirs que j'ai à remplir envers
« Dieu et envers le roi notre maître. Je
« prie saint Yago de vouloir bien, en ré-
« compense de ce que tu as fait pour ma
« maison, mettre un terme à tes crimes
« et te les faire expier par une mort su-
« bite et sanglante, afin qu'après avoir été
« purifié complètement, tu aies l'espoir
« d'entrer un jour dans le royaume de
« Dieu. Amen. »

Montbars ne savait trop encore s'il devait se réjouir de cette singulière lettre de remercîment ou s'en fâcher, lorsque ses regards tombèrent sur la marge de la

feuille où étaient écrits de la main d'une femme, en caractères à peine visibles, ces mots :

« La reconnaissante Maria prie pour toi « dans ce monde et priera pour toi dans « l'autre ». Il pressa le papier ardemment contre ses lèvres. Le second signal qui l'appelait à son bâtiment retentit. La flotte de Van Horn leva l'ancre et fendit les flots écumans pour aller répandre la destruction et la mort.

Les corsaires français et anglais firent leur jonction à la hauteur de la Jamaïque. Cette flotte, la plus forte que jamais flibustier eût commandée dans les eaux des Indes occidentales, avait trente-sept bâtimens armés de canons; elle était montée par deux mille hommes armés, sans compter les matelots et les mousses. On tint conseil à bord du vaisseau de l'amiral, sur lequel flottait le pavillon britannique, et l'on y signa la convention. Ce ne fut pas sans battemens de cœur que Montbars jura fidélité au roi d'Angleterre et

obéissance au fier Morgan. Quatre frères de la côte obtinrent encore le titre d'amiral, de la munificence peu ruineuse de Morgan, et dans leur nombre se trouva Brodely. Taureau fut nommé pour commander immédiatement sous lui; le bâtiment de Montbars fut désigné pour faire partie de son escadre, et le jeune homme eut le plaisir de faire ses premières armes sous les yeux de son oncle. Brodely fut chargé d'approvisionner toute la flotte: il déploya les voiles et se dirigea vers la terre ferme, pour tenter une descente à l'embouchure de La Hucha. Les dernières traces du pourpre dont les rayons du soleil couchant colorent les nuages venaient de disparaître, lorsqu'une voile blanche parut à l'horizon. Le vaisseau amiral appela Montbars auprès de lui, et Brodely lui cria avec son laconisme habituel.

—Voilà une frégate espagnole; capture-la, capitaine, car tu ne peux pas voguer plus long-temps avec honneur dans ton auge.

—Bien, mon amiral! lui répondit Montbars d'un ton joyeux : il fit assembler l'équipage, et lui parla ainsi : « Si l'équipage « de cet Espagnol répond à ses dimen- « sions, il doit avoir deux cents hommes « à bord; nous sommes vingt-huit, mais « nous avons besoin d'un bâtiment; ainsi, « jurez de prendre la frégate ou de mou- « rir. »

Les brigands le jurèrent en poussant des cris de joie. Le vent était favorable, et dès que les ténèbres se furent répandues sur la mer, ils abordèrent la frégate. Les échelles de corde furent accrochées, et conformément au serment que son équipage venait de prêter, Montbars fit percer de trous son embarcation, qui sombra presque sous les pieds de ceux qui montaient à l'abordage, armés seulement de sabres et de pistolets. L'Espagnol de quart fut précipité dans la mer avant d'avoir eu le temps de crier qui vive! Un épouvantable combat, dans lequel le mépris de la mort eut bientôt triomphé du

nombre, s'engagea aussitôt. Tous les Espagnols qui opposaient quelque résistance furent sabrés, et Montbars se précipita dans la cahutte du capitaine qui faisait paisiblement une partie de cartes avec ses officiers.

—Vous avez perdu, lui dit le vainqueur d'un ton ironique.

— Que nous veut ce fou? s'écria le capitaine en se levant, et en mettant l'épée à la main ainsi que les autres officiers.

— Votre épée! lui cria Montbars d'un ton menaçant, et il s'élança sur lui, mais le pied lui ayant manqué, il tomba en arrière; le lieutenant qui se trouvait le plus à sa portée se jeta sur lui pour le percer; mais Montbars le saisit, le fit tomber sur lui et lui cassa le bras droit au-dessus du coude; le blessé se jeta en arrière en poussant un cri.

— Ce ne sont pas des hommes, dit en se signant un caporal espagnol blessé qui entra dans la cahutte; ce sont des démons tombés de l'air sur notre vaisseau,

car on ne voit aucune embarcation sur laquelle ils soient arrivés ; aussi avons-nous déjà rendu les armes, et nous vous conseillons de faire de même.

Epouvantés de ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, les officiers se rendirent au hardi Montbars, qui leur promit qu'ils n'auraient pas à se plaindre de la manière dont ils seraient traités, et leur demanda le nom de la frégate.

— Maria, répondit le capitaine en lui remettant son épée. Comme cette épée, elle n'avait jamais été prise, et vous pouvez vous vanter d'avoir triomphé d'une noble pucelle espagnole.

— Maria, se dit Montbars en soupirant, et de doux souvenirs se réveillèrent en lui; Maria, noble vierge espagnole, puisse cette victoire être le symbole d'un heureux avenir !

Par ce coup hardi, l'embouchure de La Hacha se trouva libre, et les brigands purent aborder sans que personne y mît obstacle. Pendant que Taureau et ses bou-

caniers dépeuplaient de leur gibier les bois qui couvrent le rivage de Sainte-Marthe, les flibustiers donnèrent l'assaut à la Rancheria, ville fortifiée. Malgré la vigoureuse résistance que firent la garnison et les habitans, la sanglante bannière des frères de la côte ne tarda pas à être arborée sur ses remparts par la main de Montbars. Cependant, lorsque le pillage de la ville commença, lorsque toutes les furies de la guerre furent déchaînées contre les infortunés Espagnols, le jeune héros sentit les premières atteintes d'un poignant remords. Partout où son bras put atteindre, il se jeta entre le bourreau et la victime, et il profita enfin de l'influence que sa bravoure lui avait procurée sur le vieux Brodely, pour sauver la malheureuse cité de la ruine complète dont les brandons des flibustiers la menaçaient. Il fut enjoint à ceux des habitans qui n'avaient pas péri, de racheter leurs maisons pillées et leur vie par une énorme charge de maïs; et la flotte reçut avec des cris de

joie l'escadre de Brodely, au retour de son expédition de la Jamaïque. Morgan embrassa Brodely, Montbars et Taureau, sur le pont de l'amiral; il leur adjugea tout le butin, et se contenta de faire une distribution générale des vivres. Mais lorsque l'on porta les riches caisses à bord de la Maria, Montbars assis près du gouvernail était plongé dans la tristesse. Il lui semblait les voir trempées de larmes et de sang; ses yeux se portèrent sur l'immense plaine liquide dans la direction d'Hispaniola, et il se dit en soupirant : — Je ne suis pas digne d'elle!

La flotte se remit en mer: elle se dirigea d'abord sur l'île Sainte-Catherine, lieu d'exil des criminels espagnols, entre lesquels Morgan voulait choisir les hommes qui devaient lui servir de guides sur le dangereux isthme de Darien. Il descendit à terre avec mille hommes armés et envoya Brodely pour sommer le gouverneur de se rendre. Dans la nuit, celui-ci revint accompagné d'un homme masqué, qui

n'était autre que le gouverneur lui-même. Intimidé par la terreur qui devançait les frères de la côte, et effrayé par la menace que lui avait faite Brodely, qu'au moindre retard apporté à la reddition, tous les habitans seraient passés au fil de l'épée, il était prêt à tout; cependant il fut convenu que, pour sauver l'honneur de la garnison, on livrerait un combat simulé. Une effroyable canonnade s'engagea; mais on tira sans boulets tant des vaisseaux que des remparts. Le gouverneur, en passant du fort de Saint-Jérôme dans un autre, fut fait prisonnier, comme la chose avait été convenue d'avance : il en résulta en apparence une grande confusion. De part et d'autre, on continua la jonglerie, en entretenant un feu bien nourri. Les dix forts de l'île furent successivement emportés d'assaut, sans qu'un seul homme fût tué ou même blessé.

L'île était au pouvoir des frères de la côte; les habitans tremblans étaient enfermés dans le fort de Sainte-Thérèse; la flotte était abondamment pourvue de vi-

vres et de munitions. Trois guides avaient été choisis entre les criminels espagnols; et on leur avait promis, à leur retour, la liberté et une part au riche butin. Brodely fut chargé de la périlleuse commission de précéder la flotte avec son escadre et de prendre le fort Saint-Laurent, sur le Chagre. Il obéit. Le fort, placé sur une haute montagne, à l'embouchure de la rivière, et inaccessible de presque tous les côtés, semblait défier les assaillans. Brodely mit ses hommes à terre avec confiance. Sous lui, Taureau commandait les boucaniers, et Montbars, les flibustiers. Les boulets, les balles et les flèches empoisonnées des Indiens qui se trouvaient dans la place, faisaient d'épouvantables ravages parmi les brigands. Pour la première fois, ils commencèrent à fléchir; un boulet de douze emporta les deux jambes de Brodely qui, couché dans son sang, n'en continua pas moins de commander avec un courage inaltérable; et Taureau, furieux du malheur qui venait d'arriver à son ami, or-

donna à ses boucaniers d'entortiller leurs baguettes de coton, et de les tirer sur les édifices du fort. L'effet de ce moyen se manifesta avec une effrayante promptitude. Les maisons, en majeure partie construites en bois et couvertes de feuilles de palmier, furent en flammes en un instant. Cependant la nuit était venue; Montbars conduisit les flibustiers à un nouvel assaut. On mit le feu aux palissades: la terre, n'étant plus soutenue, s'éboula et combla les fossés. Les Espagnols se défendaient encore en braves, et leur commandant combattait à leur tête avec un courage digne des Romains. Montbars lui offrit en vain de lui faire quartier. A la fin, il tomba sous l'épée du jeune homme. Ceux qui restaient encore de la garnison posèrent les armes. Brodely fut porté en triomphe par la bouche, sur les épaules de ses camarades, dans le fort chèrement acheté.

Le soleil, en se levant, éclaira la flotte qui entrait dans l'embouchure du Chagre. Enchanté de ce que la victoire eût été si

promptement décidée, Morgan se rendit, en toute hâte dans le fort, et, après qu'il se fût arrêté près du lit de douleur de Brodely, qu'il eût payé un juste tribut d'éloges à cet homme intrépide, et qu'il lui eût témoigné combien il était affligé de son malheur, il fit signe à Montbars de le suivre dans une pièce voisine. Là, il lui dit du ton le plus prévenant: — Vous êtes bien ambitieux, jeune homme, puisque, dédaignant de vous contenter de la gloire de votre père, vous voulez le surpasser par vos propres exploits. C'est le devoir du chef de vous témoigner sa reconnaissance de ce que vous avez fait pour le salut de tous, et de vous mettre à même de faire encore davantage. Je vous nomme successeur de Brodely; et, comme, dans ce moment où l'expédition de terre commence, il y aurait très peu de choses à faire pour le nouvel amiral, j'ai jeté les yeux sur vous pour une importante mission qui demande moins la bravoure du soldat, que la prudence du capitaine. On est déjà informé

à Panama du but de notre expédition, et le gouverneur-général rassemble des forces considérables. Or, il m'importe de connaître, avant tout, les dispositions des habitans et des préparatifs de défense que l'on fait contre nous. Il me faut pour cela un homme aussi prudent que courageux et fidèle, et j'ai jeté les yeux sur vous.

— Sur moi, répliqua en balbutiant Montbars auquel le rôle d'espion qu'on voulait lui faire jouer répugnait extrêmement. Vous oubliez, mon général, continua-t-il, qu'outre les qualités que vous avez bien voulu me prêter, il faut, pour bien remplir la mission que vous me destinez, une habitude du métier qui me manque entièrement.

— Vous avez une qualité qui remplace cette expérience. A ce que j'ai remarqué, vous êtes entièrement inaccessible à l'intérêt, et les meilleurs de mes hommes ne sont, dans le fait, que des âmes vénales, qui ne se vendraient, il est vrai, qu'à un prix élevé, mais qui me livreraient à la

mort moi et toute ma flotte, si une fois ils avaient acquis la conviction qu'il y a plus à gagner avec les Espagnols qu'avec moi.

— Si vous en êtes réduit là, je vous plains de tout mon cœur, reprit Montbars qui s'aperçut avec effroi, dans ce moment, avec qui il s'était allié.

— Le petit nombre de ceux, continua Morgan, pour lesquels je me rendrais à la rigueur caution, portent sur leur figure le cachet du métier qu'ils font depuis longues années, et il n'y a pas là de quoi inspirer de la confiance. Votre visage est encore pur : tout au plus porte-t-il l'expression de l'amour des combats, et cela ne gâte rien; les autres mauvais esprits n'y ont pas encore empreint leurs griffes : ainsi vous seul êtes capable de remplir cette mission.

— Comment! s'écria Montbars en s'oubliant, vous voulez que j'abuse des traits que Dieu a empreints sur mon visage, et que j'ai conservés purs, même au milieu

de vous, pour tromper les autres? Non, Morgan, je ne veux tromper personne, pas même les Espagnols.

— Monsieur l'amiral, lui répliqua Morgan avec une politesse ironique, vous ne refuserez pas, je pense, de me faire ce plaisir: j'ai l'habitude d'être obéi, et, en cas de besoin, je pourrais vous contraindre à l'obéissance que vous m'avez jurée.

— Comme brave soldat et non pas comme espion! s'écria Montbars avec véhémence; une fois pour toutes, je refuse.

Les lèvres de Morgan se contractèrent: il lança sur Montbars un regard infernal, qui fit glacer son sang dans ses veines. — Ne parlons pas si haut, dit-il à demi-voix, mais du ton de la fureur, afin que mes flibustiers là-dehors n'entendent pas les sottises que vous dites, et ne se moquent de votre beau point d'honneur. Avez-vous oublié de quelle association vous faites partie et qui est Morgan? Ne le connaissez-vous pas? Voulez-vous apprendre à le connaître? Mon enfant, je ne vous con-

seille pas d'en venir là. Nous sommes seuls: il n'est pas ici question d'une conversation bien élégante. Je sais fort bien que je ne puis pas vous ordonner, comme je vous commanderais pour une expédition, d'aller risquer votre vie à Panama; mais j'ai cependant les moyens de vous forcer à m'obéir. Ou vous consentirez à remplir ma mission, et vous recevrez ici les papiers et les instructions qui serviront là-bas pour votre légitimation, et vous partirez à l'heure même; ou je fais trouver par mes gens, dans vos ballots et dans ceux de votre oncle, des objets précieux que vous aurez volés du butin du fort. Je vous traduis devant le tribunal : votre sagacité doit vous dire que le vieux Taureau, emporté comme il est, ne manquera pas de s'oublier vis-à-vis de moi, je le fais fusiller, et vous, je vous fais marronner, comme ayant volé le bien commun. Choisissez.

Montbars resta pendant une seconde comme pétrifié; puis il arracha son poi-

gnard de sa ceinture, et en porta un vigoureux coup sur la poitrine de Morgan; mais la lame vola en éclats, et Morgan lui dit en souriant: — Ah! tu ne t'attendais pas à la cuirasse que je porte sous mon pourpoint. Je veux bien te pardonner, parce que j'ai besoin de toi; mais maintenant obéis et n'oublie pas que la vie de ton oncle me répond de ta fidélité.

Anéanti par la honte d'avoir commis une action aussi peu loyale, et reconnaissant de la générosité de Morgan, Montbars reçut les papiers de la main de l'amiral, et sortit précipitamment dans un état semblable à celui de l'ivresse.

CHAPITRE V.

Don Juan Perez Gusman, gouverneur et capitaine-général du royaume de Pérou, était assis, dans son magnifique palais de Panama, à une table servie avec la plus grande somptuosité. Les choses exquises que fournit le Nouveau-Monde depuis Labrador jusqu'au cap Horn, servies dans des plats d'argent, ne réveillaient point son appétit: c'est en vain que les vins les plus généreux des deux hémisphères brillaient dans les coupes d'or. Le gouverneur, agité par le frisson, ne prêtait point l'oreille à la conversation animée à

laquelle se livraient tous ses convives ; plongé dans une morne rêverie, il ne songeait qu'à l'orage qui s'amoncelait contre lui du côté des Antilles. A côté de lui était assise dona Maria, sa belle fille, plongée également dans ses rêveries. Le dominicain Ignace, son confesseur, s'efforçait de lui démontrer, d'une voix de Stentor, que les flibustiers, qui faisaient le sujet de toutes les conversations, n'étaient pas proprement des hommes, mais des êtres nés du commerce des démons de la mer avec des femmes.

— J'ai eu le malheur de tomber au milieu d'eux, s'écria enfin Maria impatientée, et je puis vous assurer, mon vénérable père, qu'ils nous ressemblent parfaitement.

— Ma fille ! s'écria le moine d'un ton menaçant, vous manifestez là une incrédulité impie ; nous parlerons plus au long sur ce point dans le confessionnal. Il a plu, sans contredit, au dieu de bonté de permettre que ces monstres trompassent

nos yeux par une forme humaine; mais il ne le permet qu'afin que, d'après ses sages desseins, ils soient plus facilement ainsi, pour les méchans, la verge de sa colère; pour les bons, un creuset qui éprouve et purifie leur piété, et leur épargne vingt ou trente ans de purgatoire. Dans le fait, ce sont les bâtards de Satan dont les brasiers attendent les indiscrets et présomptueux raisonneurs qui osent en douter.

Maria n'eut rien à opposer à cet argument; mais don Diego, son frère, prit la parole avec humeur pour réfuter le moine, et don Gusman repoussait déjà sa chaise, pour éviter d'avoir une discussion avec le tout-puissant dominicain, lorsque son esclave annonça le hidalgo don Rodrigo Gormas, porteur d'importantes dépêches de Mexico. Charmé de voir arriver enfin un courrier qu'il attendait depuis longtemps, le gouverneur-général donna l'ordre de le faire entrer. Un jeune créole, d'une grande taille, et vêtu d'un costume espagnol fort riche, parut dans la salle, et lui

remit plusieurs lettres. Don Gusman les décacheta. A chaque ligne qu'il lisait, une ride disparaissait de son front qui finit par devenir entièrement serein.

— Soyez le bienvenu, dit-il au créole en l'invitant affectueusement à prendre place auprès de lui. Indépendamment de quelques autres avis importans, vous m'apportez l'assurance de l'arrivée d'un secours de troupes sur lequel je commençais déjà à ne plus compter, et dont cependant j'ai très grand besoin.

L'étranger détacha avec peine ses regards enflammés de Maria dont les beaux yeux étaient fixés sur lui avec la même ardeur, répondit quelques mots obligeans au gouverneur, et prit place entre lui et le frère de Maria qui semblait également prendre à lui un singulier intérêt, et qui lui présenta une coupe pleine, en l'invitant à boire à la perte des corsaires. Le visage de l'étranger devint incarnat : cependant il se fit violence, vida la coupe d'un trait et demanda respectueusement au gou-

verneur quand il daignerait l'expédier.

— Pas avant demain à midi, répliqua celui-ci ; votre chef demande plusieurs renseignemens sur nos préparatifs de défense qui ne sont point encore entièrement achevés. Bien des choses se feront encore dans le courant de la journée; mais j'ai beau presser les travaux, l'Espagnol n'est pas homme à se hâter outre mesure. Vous êtes mon hôte jusqu'au moment où vos dépêches seront prêtes. Comme l'orage qui se prépare est encore assez éloigné, et que vous m'annoncez qu'il doit m'arriver du secours, je veux passer encore avec ma famille une journée sur notre île, et je vous prie de nous y accompagner. Nous allons nous y réjouir encore une fois ensemble, en attendant que nous combattions à côté l'un de l'autre pour le service du roi, notre maître; car sans doute vous accompagnerez le corps d'auxiliaires, n'est-ce pas, don Gormas?

— Sans doute, répliqua l'étranger en

balbutiant, et il se leva pour aller voir, disait-il, un Génois de ses amis qui se trouvait à Panama.

— Comme il vous plaira, lui répliqua le gouverneur d'un ton affectueux Après la sieste, nous montons dans les gondoles pour nous rendre à l'île. Et il se retira dans son cabinet. Le singulier messager, après avoir jeté un long regard sur Maria, sortit de la salle en chancelant, comme s'il eût été pris de vin ; le père Ignace le suivit des yeux en secouant la tête. Au moment où il disparut, Maria et son frère se demandèrent réciproquement, et en même temps : — Connaissais-tu déjà don Gormas? Puis ils se turent, chacun étonné de son côté de la question qui venait de lui être adressée, et saisis du pressentiment que la réponse à cette question pouvait dévoiler de dangereux mystères. Le père Ignace continuait de secouer la tête d'un air de plus en plus préoccupé : il appuya l'index contre son nez, ferma ses petits yeux rusés, et, après avoir

réfléchi pendant quelques instans, il s'écria avec un regard dans lequel semblaient luire les flammes d'un bûcher: — Il y a quelque mystère qu'il faudra pénétrer, et il se rendit dans le cabinet du gouverneur.

La sieste était finie, les gondoles attendaient la compagnie à l'un des côtés du jardin dans lequel entra l'étranger. Il vit avec peine un Espagnol d'un maintien fier faire ses adieux à Maria en l'embrassant de cet air froid qui indique la tranquille profession d'un droit acquis depuis longtemps.

— Mon fils don Antonio, premier alcade de Panama, dit le gouverneur en le présentant à l'étranger; et celui-ci se fit violence pour faire les politesses d'usage à cet homme qui augmentait sa répugnance contre lui, en le toisant d'un air de supériorité.

— Il sera très fâché, continua don Gusman, de ne pas pouvoir faire avec vous une connaissance plus particulière; car, dans

ce moment même, il se rend à Hispaniola, pour le service de notre souverain, avec un message important.

Les traits de Gormas exprimèrent, pendant un instant, une maligne joie, et il allait prendre congé de l'alcade par une révérence ironique; mais sa générosité naturelle l'emporta, et il demanda avec intérêt quel chemin le voyageur comptait prendre.

—Il passera par le fort de Saint-Laurent et l'île de Sainte-Catherine, lui répondit le gouverneur, afin de porter mes ordres aux commandans de ces places.

— Pour l'amour de Dieu, qu'il s'en garde bien! s'écria Gormas avec émotion; suivant les nouvelles qui me sont parvenues, il n'y serait pas en sûreté. Je vous conseillerais donc, dit-il en s'adressant à l'alcade, de vous rendre par terre à Carthagène et de vous embarquer là pour votre destination.

— Et qui pourrait m'engager à prendre ce détour? Peut-être la méprisable bande de brigands de Morgan? reprit don Anto-

nio d'un ton hautain. Je vous prie de croire, qu'un gentilhomme espagnol, ne fût-il pas militaire, ne manque pas pour cela de courage.

— L'homme le plus intrépide doit finir par succomber sous le nombre, repartit l'étranger en s'efforçant de maîtriser sa colère. Je vous donne ma parole de chevalier que si j'étais à votre place, je ne négligerais pas moi-même la précaution que je vous conseille de prendre.

— Il ne convient pas à un jeune homme comme vous, lui répondit l'alcade, de juger des autres par lui-même; et pour donner des conseils, vous devriez attendre qu'on vous en demandât. Il lui tourna le dos et entra dans le palais.

La main de Gormas se porta involontairement à son épée; mais il réprima une seconde fois sa colère, suivit don Antonio, et lui dit d'un ton pressant: — Mais si vous trouviez déjà le fort ainsi que l'île entre les mains des frères de la côte, rejetteriez-vous encore mon conseil?

— Si le juge tremblait devant le voleur, ce serait là le monde renversé, répondit l'alcade avec fierté. Je voyage sous bonne escorte; les brigands auront à rendre grâces à Dieu si je ne les rencontre pas! Puis il s'éloigna à grands pas, sans honorer d'un regard son génie tutélaire.

Gormas, affligé de voir manquer la bonne œuvre qu'il s'était proposé de faire, rejoignit la compagnie. Don Gusman pressa le départ : l'étranger eut l'honneur de donner le bras à Maria pour la conduire à la gondole. Au moment d'y mettre le pied, elle lui dit à voix basse, avec la plus profonde émotion : — Qui que vous soyez, vous êtes un homme généreux, et je n'ai aucune crainte.

CHAPITRE VI.

DÉJA le soleil s'était plongé dans l'Océan; le croissant argenté de la lune brillait dans le sombre azur du ciel du midi au-dessus du golfe de Panama, et éclairait de sa lumière magique les délicieux groupes des îles fleuries de ces parages, embellies par la nature et par l'art, et qui semblent flotter sur la mer. Mille bougies étincelaient dans la *villa* de don Gusman; les plus belles dames de la contrée formaient, d'un pas léger, les tours du voluptueux Fandango, et leurs danseurs fixaient sur elles des regards ivres d'amour. Le père Ignace était

attaché à l'oreille du gouverneur comme l'abeille à la rose; mais loin d'y cueillir du miel, il y déposait, goutte à goutte, les plus mortels poisons. Dona Maria observait les deux interlocuteurs avec la plus inquiète attention; et lorsqu'elle remarqua l'épouvantable regard que son beau-père lança sur Gormas, après une longue discussion avec Ignace, elle saisit la main de l'étranger, l'entraîna en toute hâte hors de la salle et le conduisit, à travers le bois d'orangers qui entourait la *villa*, dans une grotte cachée dans le plus épais taillis, autour de laquelle mille vers luisans, semblables à des lampes mobiles, répandaient assez de clarté pour que le regard perçant de Maria pût remarquer le trouble dont tous les traits du jeune homme portaient l'expression.

— Vous ne m'en imposerez pas plus long-temps, dit la belle femme en proie à la plus violente agitation. Ce costume n'est pas celui de votre nation; ce jaune olive, à l'aide duquel vous voulez passer

pour un créole, est tout aussi peu votre couleur naturelle, que le noir n'était la mienne, lorsque vous me sauvâtes à Tortuga.

— Dieu! je ne me trompais donc point! s'écria le jeune homme avec l'accent de la joie la plus vive en se précipitant à ses pieds, vous êtes Maria!

— Et vous êtes Montbars, le fils de l'Exterminateur, et déjà exterminateur vous-même, lui répliqua Maria d'un ton lugubre et en jetant sur lui un regard sévère. Reine du ciel, ajouta-t-elle avec attendrissement, comment ces traits peuvent-ils appartenir à un brigand!

Montbars, blessé dans son orgueil, se leva et s'écria avec indignation : — C'est aujourd'hui, pour la première fois, que j'ai déguisé la vérité, et je ne veux point soutenir mon mensonge pour conserver une existence qui n'a plus aucun prix pour moi, puisque j'ai encouru votre mépris. Oui, je suis Montbars, le fils de l'Exterminateur, et ami des frères de la côte,

qui menacent Panama, sous les ordres de Morgan. Je suis venu ici comme espion, afin que nous puissions consommer plus sûrement la perte des Espagnols. Maintenant vous savez tout ; allez me dénoncer au gouverneur. Je ne fuirai point; j'attendrai ici vos soudoyés, je vous en donne ma parole de brigand, pour mourir en soldat, l'épée à la main.

—T'es-tu perverti déjà au milieu de ces scélérats, au point de croire l'amour capable d'une trahison? répliqua Maria d'un ton douloureux. Pourrais-je livrer à la hache du bourreau celui qui a sauvé mon honneur et ma vie, qui m'a rendu à la liberté, qui, avec une rare générosité, a averti des dangers qui le menacent l'ennemi dont l'existence seule s'oppose à son bonheur?

— Celui que je voulais sauver est donc ton époux! s'écria Montbars en proie à la plus violente douleur. Hélas! j'ai cru que cet insolent Espagnol n'était qu'un prétendant favorisé; mais j'aurais dû deviner la

vérité. Grand Dieu! qui t'a jetée entre les bras de cet homme?

— L'inflexible volonté de mon père, dit Maria en soupirant, qui me refusa même un couvent où je voulais consacrer mon cœur pur au culte d'une image chérie. O Montbars! je suis doublement malheureuse de me voir arrachée à ce que j'aime et d'appartenir à celui que je n'ai point choisi!

— Être pur, s'écria le jeune homme, tu m'aimes donc encore, même me connaissant; et oubliant le danger qu'il courait et les liens indissolubles qui unissaient son amante à un autre, il la serra contre son cœur. Les yeux de Maria se couvrirent comme d'un nuage: en proie à l'ivresse de l'amour, elle tomba sur le banc de gazon; les feux du desir embrasèrent le cœur de Montbars; l'ange protecteur de Maria allait s'enfuir en pleurant, lorsqu'un hasard heureux sauva l'innocence. Don Diego, hors d'haleine, se précipita vers la grotte à travers le bois d'orangers.

— Vous êtes reconnu! cria-t-il à Montbars. Le père Ignace vous a deviné, don Gusman est dans la plus violente fureur. Je connais les devoirs que j'ai à remplir comme vassal et comme officier; je sais quel dangereux ennemi je conserve à mon pays en vous sauvant la vie; mais je mets avant tout l'honneur : il me défend de livrer au fer le bras qui m'a protégé contre la rage sanguinaire des boucaniers. Pendant que je vais me mettre à la tête de mes soldats, ma sœur vous conduira au rivage par un sentier sûr; vous y trouverez une gondole avec deux rameurs nègres, dans lesquels vous pouvez avoir une entière confiance. Que Dieu protège votre fuite, et plaise au ciel que nous nous revoyons un jour, et que vous puissiez me faire vos remercîmens en serrant ma main! Sans attendre de réponse, le noble jeune homme disparut dans le bois d'orangers. Maria se leva tremblante, elle saisit la main glacée de Montbars qui, pétrifié par la surprise, se laissa entraîner à travers

l'épais taillis jusqu'au rivage où la gondole l'attendait. L'aurore commençait à surgir de la mer; l'étoile du matin, le précurseur du soleil, s'élançait avec rapidité dans sa carrière radieuse; la lumière incertaine des autres étoiles s'éteignit peu-à-peu.

— L'étoile de l'amour éclaire ma route, s'écria Montbars. J'accepte avec joie cet augure favorable.

Le bruit des tambours se fit entendre près de la ville, des cliquetis d'armes retentirent dans le bois.

— Il est temps maintenant, dit Maria en sanglotant. Le fugitif sauta dans la gondole qui glissa rapidement sur la surface de la mer unie comme une glace; et lorsque don Diego parut sur le rivage à la tête de ses Espagnols, l'esquif ne semblait plus qu'un point noir dans la haute mer.

CHAPITRE VII.

Le matin du 27 janvier 1671, l'armée de Morgan, réduite à onze cents soldats par les pertes qu'elle avait éprouvées dans plus d'un combat, par la plus épouvantable disette et par les incroyables fatigues des marches, postée sur une colline qu'elle venait de gravir, vit avancer contre elle les Espagnols. Leurs forces étaient très considérables: don Gusman se trouvait à la tête de trois régimens d'infanterie de ligne, de deux mille cinq cents fantassins non enrégimentés, et de quatre cents cavaliers, sans compter quelques centaines d'Indiens

et de nègres, destinés à exciter, contre les rangs des brigands, deux mille taureaux sauvages qui devaient les écraser. Le courage des flibustiers commença à chanceler; mais Morgan, dont le coup-d'œil aussi prompt que juste savait toujours prendre les mesures les plus efficaces, fit former un carré à ses hommes et leur parla ainsi :

« C'est dorées par les premiers rayons du « soleil que les tours de Panama s'offrent à « nos regards. Heureux présage! car Pana- « ma est en effet la ville la plus riche de la « terre ferme, l'entrepôt de tout l'or du « Mexique et du Pérou. Les négocians « qui l'habitent regorgent de richesses, les « églises et les couvens que ses murs ren- « ferment sont remplis de vases de prix « et d'objets précieux de toute espèce. « Plusieurs nations y ont des dépôts de « marchandises très considérables. En un « mot, s'il est un prix digne de récompenser « des vainqueurs, c'est Panama. C'est ce « que savent très bien les Espagnols qui « s'avancent contre nous; ces lâches ne

« combattent plus que là où il s'agit de « défendre leur or. Le moment est venu « de recueillir la récompense de toutes les « fatigues que nous avons endurées pen- « dant notre marche; pour que nos mains « puissent la saisir, il ne s'agit que de pas- « ser à travers cette troupe de poltrons. « Les flibustiers ne peuvent pas perdre de « bataille, la victoire est à nous; en avant!»

C'est là le langage qu'il fallait parler à de telles gens. Aussi les brigands répondirent-ils au discours de Morgan par des acclamations auxquelles vinrent se mêler les accords de la musique guerrière; ils jetèrent leurs bonnets en l'air, et leurs mains, prêtes à verser le sang, frappèrent contre leurs mousquetons. Morgan contempla ce spectacle avec le sourire de la satisfaction, et commanda l'attaque. L'armée des brigands descendit de la colline pour attaquer celle du gouverneur; Montbars, à la tête de la division de Brodely, formait l'avant-garde. Les deux armées offraient le contraste le plus tranchant. Sous

les drapeaux de Gusman, des troupes espagnoles d'élite, nombreuses et bien nourries; les simples soldats même, vêtus de soie de différentes couleurs; la cavalerie, montée sur des chevaux magnifiques, écumans d'ardeur, caracolant comme s'ils allaient entrer dans la lice pour un combat de taureaux. Sous les ordres de Morgan, une horde peu nombreuse de brigands sans chaussure, à peine couverts de haillons; dont la faim, la malpropreté, les fatigues, les misères de toute espèce avaient fait des êtres hideux et dégoûtans, qui n'avaient de propre que leurs armes. Eût-on pu croire que des troupes réglées et nombreuses, défendant un ordre de choses légalement établi, succomberaient sous une poignée de bandits exténués! Mais Némésis déploya sa balance au haut des cieux: dans l'un des bassins se trouvait placé le bon droit de l'Espagne actuelle; la déesse irritée jeta dans l'autre les soupirs et les larmes des millions d'Indiens que les Espagnols avaient fait

descendre dans la tombe, au milieu des tourmens, depuis deux siècles, et le bon droit fut trouvé trop léger. Le combat commença. Montbars l'engagea par un épouvantable feu de mousqueterie qui fit un grand carnage parmi les Espagnols. Don Gusman, enflammé de colère, donna l'ordre à la cavalerie de charger. Don Diego, semblable à ces anciens chevaliers espagnols qui allaient combattre les Maures, s'élança à la tête de ses escadrons pour détruire ces audacieux assaillans. Mais ni lui ni le général n'avaient tenu compte des marais qui coupaient le terrein. Les mousquetaires de Montbars, postés derrière ces marais, faisaient un feu tellement bien nourri, qu'hommes et chevaux tombaient en foule: déjà trois cent cinquante cavaliers couvraient le champ de bataille; le petit nombre de ceux qui restaient encore cédèrent enfin à la crainte de la mort, tournèrent bride et emportèrent, dans leur fuite précipitée, leur chef qui s'efforçait en vain de les arrêter.

Morgan attaqua alors avec plus de vigueur le corps principal de Gusman. Les Espagnols combattirent avec courage, mais leur bravoure échoua contre l'adresse et le sang-froid des flibustiers dont aucun coup n'était perdu. Déjà leurs colonnes éclaircies commençaient à plier: usant de sa dernière ressource, le gouverneur fit lâcher les deux mille taureaux sur les frères de la côte. C'était un spectacle épouvantable que celui de ces animaux furieux, arrivant en masses si considérables, la tête baissée et en poussant d'horribles mugissemens. Les boucaniers n'en furent point effrayés; car les Espagnols avaient oublié que les boucaniers étaient les alliés des flibustiers. Le vieux Taureau, qui était resté avec ses gens auprès de son neveu, sentit à cet aspect renaître toute son ardeur pour la chasse.

—Amiral! s'écria-t-il avec tout le feu de la jeunesse, jusqu'à ce moment je t'ai obéi, mais maintenant laisse-moi commander, car je m'entends mieux que toi à faire la

guèrre à mes chers taureaux. Montbars, qui contemplait d'un air triste le sanglant champ de bataille lui ayant accordé sa demande en gardant le silence, le vieillard courut, avec la légèreté d'un jeune homme, disposer les hommes d'après la tactique des boucaniers, et la chasse au taureau commença en grand. En effrayant ces animaux par des cris et par de petits drapeaux que l'on agitait, on rompait leurs masses; une partie retournait sur ses pas et traversait les rangs des Espagnols, les autres se dispersaient et couraient isolément dans toutes les directions; tous furent atteints par le plomb mortel lancé d'une main sûre, pendant que Morgan attaquait de nouveau don Gusman.

Cette dernière attaque fut décisive. La cavalerie était anéantie depuis long-temps, ce qui restait encore d'infanterie, jeta les mousquets afin de fuir plus promptement. Six cents Espagnols restèrent morts sur le champ de bataille, sans compter les blessés et les prisonniers. Morgan poursuivit

les fuyards et marcha sur Panama avec célérité. C'est en vain que, du haut des murs, cent bouches à feu vomissaient la mort sur les brigands, la ville fut emportée après un sanglant assaut de trois heures. Morgan, placé sur le perron du palais du gouverneur, cria à ses troupes : « Panama « est à vous! Je vous ordonne de livrer « tout le butin au trésor, et je vous engage « à ne pas laisser passer une goutte de vin « sur votre langue, car les Espagnols ont « empoisonné tout ce qui s'en trouve dans « la ville. Quant au reste, faites ce que « bon vous semblera : demain vous rece- « vrez mes ordres. »

Les brigands se précipitèrent dans les rues comme des loups affamés, et bientôt retentirent vers le ciel, de toutes les maisons dont les habitans ne s'étaient pas échappés, les cris plaintifs des infortunés auxquels on faisait éprouver mille tourmens. Monthars, saisi d'horreur et en proie aux remords, s'écria : — A quelles gens, grand Dieu, me suis-je associé!

CHAPITRE VIII.

Toutes les horreurs que l'ingénieuse méchanceté des hommes a inventées pour tourmenter leurs semblables, avaient été cent fois exercées, contre les infortunés habitans de Panama, par leurs bourreaux altérés d'or ou enflammés par la luxure. Les frères de la côte commençaient à être, sinon rassasiés, du moins fatigués de forfaits. Montbars, le visage pâle et les yeux chargés de larmes, s'acheminait vers le palais du gouverneur, à travers le jardin qui lui était si bien connu, afin de faire un rapport au général, conformément à

son devoir. Il entendit des vociférations forcenées, et aperçut avec horreur Diego blessé et presque sans connaissance, attaché à un arbre, et entouré d'un nombreux groupe de ses propres flibustiers, qui se préparaient, avec une joie infernale, à lui faire éprouver mille tourmens, afin qu'il leur déclarât où il avait caché son or. Montbars se précipita au milieu d'eux avec une noble indignation, et leur ordonna de délier cet officier et de le conduire dans son logement. Ils ne lui répondirent que par un rire satanique, et son propre pilote lui dit d'un ton de remontrance : — Ne vous déplaise, amiral, vous êtes encore très jeune, vous n'entendez rien à ces choses-là. Ce chien d'Espagnol est notre prisonnier, l'or que nous lui extorquons par les tourmens tombe dans la caisse commune, par conséquent personne n'a d'ordres à nous donner à ce sujet. Le général nous a dit, en propres termes, de faire ce que bon nous semblerait. Vous nous commandez lorsque nous

sommes de service, mais vous ne devez pas vous mêler de nos amusemens particuliers.

— C'est toi-même qui le délieras, Misaine, lui cria Montbars les yeux étincelans de colère; et il prit un pistolet dans sa ceinture.

— Finissez, lui répliqua le pilote d'un ton d'humeur, mais avec un calme révoltant; nous ne jouons pas ici la comédie; et si vous l'entendiez sérieusement, mal vous en prendrait. Nous sommes trente, et par conséquent vous n'êtes pas le plus fort.

— Abandonnez-moi à mon sort, Montbars, dit Diego d'une voix faible. Je vous remercie de vos bonnes intentions; vous voyez qu'il est impossible de me sauver. Mais Montbars contracta ses sourcils comme s'il eût été dans le combat, appuya son pistolet sur la poitrine du pilote, et lui cria d'une voix tonnante : — Obéis!

— Moi? répondit celui-ci d'un ton de dérision, et il tira son poignard pour en

frapper le prisonnier; mais à l'instant même Montbars pressa la détente, et le pilote se débattit dans son sang en râlant.

— Vengeance! s'écria la bande d'une voix mugissante. Montbars entendit armer les mousquets tout autour de lui, et la balle du flibustier le plus éloigné traversa son chapeau. Mais, semblable au glaive de feu de l'ange de la mort, sa bonne épée flamboya au-dessus de la tête des rebelles qui reculèrent. Il s'élança sur celui qui avait tiré, et lui fendit le crâne; puis il se retourna vers ceux qui le couchaient en joue, regarda d'un œil tranquille les bouts des mousquets dirigés contre lui, et commanda comme s'il se fût trouvé dans une place d'exercice : — Portez armes! Les brigands obéirent machinalement.

— Armes en terre! continua Montbars; les rebelles s'entre-regardaient en murmurant, fort incertains sur ce qu'ils allaient faire; mais Montbars ne leur laissa pas le temps de la réflexion, il compta neuf hom-

mes, perça le dixième, et répéta d'une voix tonnante : — Armes en terre! Par le Dieu vivant, je vous décime tant que je pourrai tenir mon épée, et que l'un d'entre vous restera debout.

— Grâce! s'écrièrent quelques-uns.

— Tu es notre homme, crièrent d'autres, jamais personne ne nous a relancés comme toi; et tous déposèrent leurs mousquets sur le sable.

— Je vous pardonne votre crime en faveur de l'obéissance que vous me montrez maintenant, leur dit Montbars. Il remit dans le fourreau son épée sanglante, et ordonna à deux des hommes de la troupe de délier Diego, de le conduire dans son logement, et de rester près de lui comme sauve-garde. Ils obéirent en silence.

Plein de joie d'avoir sauvé le frère de son amante, Montbars les suivit longtemps des yeux, jeta un regard douloureux sur les trois malheureux que leur fureur insensée l'avait forcé de tuer, et entra dans le palais où il trouva Morgan,

assis devant une longue table, occupé à séparer et à peser des monnaies d'or et des bijoux qui étaient amoncelés devant lui.

— Vous venez fort à propos, amiral, dit-il à Montbars; j'ai à vous charger d'une commission brillante. Le gouverneur s'est sauvé à bord d'un grand galion qui peut bien valoir autant que Panama tel qu'il nous l'a laissé. Tous les trésors des églises, beaucoup d'or, d'argent et de joyaux appartenant au roi ou aux plus riches marchands, les plus riches femmes de la ville avec leurs bijoux, toutes les religieuses de Panama et une foule d'enfans se trouvent à bord de ce navire qui n'a pas d'autre cargaison que ces richesses. Son lest même est formé de lingots de métaux précieux. Vous avez combattu avec tant de bravoure dans la dernière bataille, que je vous pardonne votre folie de l'autre jour. Je veux même faire votre fortune; vous ne tarderez pas à prendre goût au métier, l'appétit ne vient souvent qu'en

mangeant. Faites monter vos hommes à bord de la plus grande frégate qui se trouve dans le port, et mettez-vous à la poursuite du galion; vous ne verserez point le butin dans la caisse commune, mais vous m'en ferez la remise à moi seul, et nous la partagerons loyalement. Hâtez-vous, il n'y a pas de temps à perdre. Il lui fit impérieusement signe de s'éloigner, sans lui laisser la liberté de parler. Montbars courut à son logement, où il trouva Diego fidèlement gardé par les dogues qui voulaient quelques instans auparavant le déchirer. Après que l'amiral eut envoyé les brigands au port pour faire les préparatifs de son départ, il saisit brusquement l'Espagnol, regarda fixement ses yeux, et lui demanda d'une voix entrecoupée : — Où est Maria?

—J'espère qu'elle est à bord du galion qui a échappé aux griffes de vos camarades, répondit Diego.

— Que Dieu me fasse miséricorde! dit Montbars avec l'accent de la douleur. J'ai

ordre de donner la chasse à ce galion; si je l'atteins elle est perdue!

—Ce bâtiment a une trop grande avance, lui répondit Diego pour le consoler; faites votre devoir, amiral, vous ne l'atteindrez pas.

—Ma résolution est prise, dit Montbars à voix basse. Mais que ferai-je de vous à mon départ? Si je vous laisse ici, votre perte est certaine.

—Eh! bien, laissez-moi périr! s'écria l'Espagnol avec le découragement du vaincu. Je ne desire ni de survivre à la chute de Panama ni de recevoir ma vie comme un don de la main d'un brigand.

—Non, non, reprit Montbars sans faire attention au propos amer qui venait d'échapper à Diego: vous me suivrez, vêtu comme un frère de la côte; peut-être pourrai-je réussir à vous débarquer sur un rivage ami.

—Avez-vous oublié ce que vous risquez en m'emmenant, répartit Diego avec une douce émotion?

— Je risque ma vie pour sauver celle du frère de Maria, auquel je suis redevable de la mienne, lui répondit Montbars d'un ton ferme. Malheur à vous si cette action-là vous semble un sacrifice!

Diego, attendri, se jeta au cou du jeune homme en s'écriant : — Noble ami! je me confie à toi avec joie; je n'ai plus aucune répugnance à devenir ton débiteur!

Bientôt le fier Espagnol fut vêtu des haillons d'un flibustier : une barbe grisonnante et des cicatrices peintes rendaient l'illusion complète. Montbars, à la tête de sa troupe, se rendit, au son du tambour, au port où l'attendait la frégate. Les ancres furent levées et le vaisseau fendit l'onde avec une célérité qui inspira de l'effroi aux deux amis. Après six heures de navigation, le flibustier de quart dans le hunier cria : — Sud-ouest-ouest! à quatre lieues de distance, un galion espagnol! L'équipage répondit par des acclamations, et le capitaine dit à Montbars : — Je donne ma tête à couper, amiral, que nous le join-

drons. Notre frégate est excellent voilier.

Le devoir et l'amour se livraient un violent combat dans le cœur du malheureux jeune homme. Le vaisseau redoubla de vitesse, et bientôt l'on découvrit, de l'avant, le galion qui avait mis dehors toutes ses voiles pour fuir avec autant de célérité que le lui permettaient ses dimensions et sa construction. Déjà les frères de la côte se préparaient, en poussant des cris de joie, à en venir à l'abordage, genre de combat dans lequel ils avaient une si effrayante supériorité. Tout-à-coup on découvrit à l'horizon, au nord-est, une bande d'un rouge éclatant, qui de moment en moment s'étendait davantage et jetait une lumière plus vive. Bientôt des tourbillons de flammes s'élevèrent vers le ciel, qui se teignit en pourpre comme s'il eût été éclairé par une effrayante et intempestive aurore. La mer tranquille reflétait l'image de l'embrasement, et les brigands, frappés de cette singulière clarté, tournèrent vers le phénomène nouveau les avides regards

qu'ils avaient tenus attachés sur le galion.

— C'est un incendie, s'écrièrent plusieurs d'entre eux; Panama est en flammes! Et tous se précipitèrent sur l'arrière, pour voir plus commodément cette masse immense de feu. Montbars resta plongé, pendant quelques instans, dans de sérieuses réflexions : tout-à-coup il respira profondément comme un homme qui vient d'être déchargé d'un lourd fardeau, et dit à son équipage : — Panama est en flammes. Croire que ce sont les nôtres qui l'ont incendié, ce serait les juger capables d'une impardonnable folie, puisque ce serait nous priver d'un immense butin chèrement acheté. Je dois supposer qu'une armée espagnole a attaqué nos frères, et qu'à l'occasion du combat qui s'est engagé, les brandons ont été jetés dans le palais. Il est donc de notre devoir de nous en retourner pour aider nos camarades à remporter la victoire.

— Point du tout, monsieur l'amiral! s'écria l'avide capitaine. Nous nous en re-

nons strictement à l'ordre de Morgan. Nous devons prendre le galion; ce qui se passe derrière nous à Panama ne nous regarde pas.

— Opprobre au flibustier, s'écria Montbars d'un ton fier, qui, pour tout l'or de l'Amérique, abandonnerait ses compagnons au moment du danger! Notre devoir seul doit nous dicter la conduite que nous avons à tenir, et c'est pour cela que je n'ai point encore fait mention de notre part du butin que nous perdons là-bas, tandis que nous courons ici après des espérances incertaines.

— L'amiral a raison, crièrent quelques brigands qui trouvaient ce motif très puissant.

— Non, répondirent les autres en vociférant. Commençons par prendre le galion, il sera temps alors de songer à nous en retourner.

— Lorsqu'il y a égalité de voix, le chef décide, dit Montbars d'un ton de maître, et il ordonna au pilote de tourner le vaisseau.

— Amiral! s'écria le capitaine en écumant de rage, amiral, tant, que je serai en vie, vous ne ferez pas tourner la frégate. Croyez-vous que je ne me sois pas aperçu, depuis que nous sommes embarqués, combien cette course vous répugne? Je vous le dis hardiment en face, vous avez peur ou vous méditez quelque trahison contre le général ou contre la flotte.

Montbars arracha son épée du fourreau, le capitaine tira la sienne, et les brigands prenant parti, soit pour l'un, soit pour l'autre, allaient en venir aux mains, lorsque Diego s'écria en s'avançant : — Camarades, ma mort volontaire vous sauvera de la guerre civile. Il saisit le capitaine dans ses bras avec la force d'un lion, et se précipita avec lui dans les flots, où ils disparurent l'un et l'autre. Des acclamations générales célébrèrent cette action, qui parut à tous d'autant plus grande, qu'elle leur semblait plus singulière! Le seul Montbars comprit toute la générosité de l'Espagnol, et quelques larmes coulè-

rent de ses yeux. La paix était rétablie à bord; la frégate fut tournée à une portée de mousquet du galion; et, accompagnée des bénédictions des fugitifs, elle reprit le chemin de Panama en flammes.

Plus la frégate en approchait, plus la ville embrasée présentait un spectacle à-la-fois magnifique et terrible. L'incendie offrait le coup-d'œil d'un immense pavois de feu, apparaissant derrière un vaste rideau de fumée semé d'étincelles, et dont toutes les parties sont dans un mouvement d'oscillation et de frémissement perpétuel; les murs et les entablemens se dessinaient en feu rouge; et les magasins d'huile, au moment où ils étaient saisis par les flammes, semblaient de gigantesques étoiles d'un blanc éblouissant. Déjà le vent de nord-est frappait d'une chaleur brûlante les joues des frères de la côte, et Montbars, en contemplant la malheureuse ville avec compassion, se dit à lui-même : — Maria ne pouvait pas être sauvée à un moindre prix! La frégate jeta l'ancre dans le port de Panama, Mont-

bars descendit à terre avec ses hommes; mais, au grand étonnement de tous, ils ne virent nulle trace d'une attaque faite par l'ennemi.

— Qui a mis le feu à la ville? demanda-t-il à son oncle, qu'il trouva occupé avec ses boucaniers à démolir une maison pour arrêter les progrès des flammes.

— Ne me fais pas de questions, lui répondit celui-ci avec colère; les flibustiers et les Espagnols se versent réciproquement dans les souliers, le breuvage brassé dans l'enfer, que boira, au bout du compte, soit le diable, soit Morgan lui-même. Montbars recula épouvanté. Si cela te paraît inconcevable, continua Taureau, tu ne connais pas encore notre général. Ce qu'il y avait à Panama d'or, d'argent et d'objets précieux, a été sauvé ou se trouve déjà entre les mains des pillards. Les autres richesses de la ville sont sans usage pour nous; du moins est-il fort douteux que nous puissions en tirer un parti quelconque. La ruine de plusieurs milliers de

familles est une chose fort indifférente pour un Morgan. Ainsi la fantaisie peut fort bien lui être venue de faire un coup qui ne permette pas que son nom meure avant que plusieurs générations ne se soient succédées.

Montbars quitta son oncle en frissonnant, et marcha à la tête de sa troupe vers son quartier. Comme celui-ci était également en proie aux flammes, il se dirigea vers le palais du gouverneur, qui était conservé, ainsi que les bâtimens environnans. Morgan buvait gaiment avec ses officiers sur le balcon, en écoutant le chant accompagné de la guitare de deux Espagnoles, qui avaient préféré l'opprobre à la mort. Il regardait l'incendie d'un œil aussi tranquille que si c'eût été un feu d'artifice que l'on tirât en son honneur. Montbars logea ses hommes dans les maisons voisines, et allait entrer dans le château, lorsqu'un nègre lui fit mystérieusement signe de se retirer à l'écart, et lui remit un billet. Il lut avec effroi:

« Ayant été retardée dans ma fuite, je « me trouve, depuis la prise de Panama, « au pouvoir de Morgan et en butte à ses « desirs. Comme c'est en vain qu'il m'a « offert ses trésors ensanglantés, j'ai été « jetée, par son ordre, dans un sombre « cachot. Il a pris trente mille piastres que « le père Ignace a apportés de Taroga pour « acheter ma liberté, et il continue, mal- « gré cela, de me tenir captive. On m'a « arraché mon poignard, que j'avais con- « servé pour m'en servir dans un cas ex- « trême. Si vous ne pouvez pas me délivrer « promptement, je me fracasserai le crâne « contre le mur de mon cachot, et je quit- « terai ce monde sans confession et sans « absolution. Après une telle fin, je pour- « rai espérer de revoir le brigand qui m'est « si cher, dans la vie qui commence au- « delà du tombeau.

« MARIA. »

Le jeune homme resta anéanti pendant un instant. Un peu revenu à lui, il balança entre plusieurs plans que lui sug-

gérait son imagination. Déjà, ayant saisi un pistolet dans sa ceinture, il mesurait d'un œil qui lançait la mort le balcon où buvait Morgan; mais, changeant d'idée, il replaça le pistolet et vola rejoindre son oncle. Après une longue et sérieuse conversation, il se rendit avec lui chez Van Horn, chef suprême des Français. Le mécontentement qu'ils éprouvaient des cruautés sans but, de la perfidie et de l'avidité de Morgan, y avait rassemblé la plupart des officiers de cette nation. Montbars parla contre le monstre avec une entraînante éloquence; la nuit se passa en importantes délibérations, et les mécontens se séparèrent au point du jour, bien résolus de se porter à un parti extrême.

CHAPITRE IX.

Le soleil levant brillait comme un globe incandescent au milieu des sombres nuages que formait la fumée au-dessus des cendres de Panama. Pendant la nuit, un butin immense avait encore été transporté des maisons détruites, dans le quartier de Morgan. Les tambours et les trompettes appelaient les brigands dans la grande place du château, pour le partage. Morgan parut avec sa suite. Une grande balance fut suspendue sous le portique, et l'on répartit les métaux selon leur poids. Mais, lorsqu'après un calcul exact, il se trouva que cha-

que simple flibustier n'avait à recevoir que deux cents piastres, comme prix de tant de peines et de périls, comme produit de tant d'horribles exactions, d'effrayans murmures se firent entendre, et Montbars, persuadé que le moment était venu d'exécuter son plan, sauta sur une caisse et demanda la parole.

— Parlez, amiral! s'écrièrent Taureau et ses boucaniers, qui chargèrent leurs mousquets pour être à même d'appuyer leur avis en cas de besoin.

— Parlez! cria Van Horn avec la majeure partie des flibustiers français.

— Parlez! s'écria enfin toute l'armée. Morgan, devinant de quoi il était question et pâlissant pour la première fois en sa vie, lui fit signe avec un sourire convulsif. Montbars, le visage coloré du plus vif incarnat, parla ainsi : « Amiral! tu as estimé « notre sang à si vil prix, qu'il nous est « permis de te demander des comptes. Où « sont les trésors que notre bonne foi a « versés dans la caisse commune? T'es-tu

« arrangé avec les porteurs comme tu vou-
« lais t'arranger avec moi relativement à
« la charge de ce galion qui nous a échappé
« uniquement par ta faute? Où sont les
« rançons que tu as extorquées aux pri-
« sonniers? Les trente mille piastres que
« le moine Ignace t'a payés pour la liberté
« de la belle-fille du gouverneur, font-ils
« partie aussi du butin commun? Et pour-
« quoi continues-tu de tenir cette dame
« captive? Les frères de la côte, à qui tu
« as tout volé, perdront-ils encore, par ta
« perfidie, la réputation de tenir fidèle-
« ment leur parole, qui a fait jusqu'ici leur
« gloire..... »? Les vociférations des bri-
gands, qui élevaient de tous côtés la voix
contre leur infidèle chef, empêchèrent
Montbars de continuer. — Mets la dame en
liberté! livre-nous les bijoux que tu re-
tiens! rends les trente mille piastres! Que
l'on marronne le coquin! criait-on de tous
côtés; et déjà la foule commençait à avan-
cer vers Morgan, dans les traits duquel
l'enfer tout entier paraissait soutenir un

combat. Son masque, semblable au caméléon, changeait à chaque instant de couleur, et passait de la plus livide pâleur au plus brûlant incarnat. Il réussit enfin à se recueillir : par un regard majestueux et un geste noble, il imposa silence aux rebelles. Habitués depuis longtemps à lui obéir, les brigands l'écoutèrent sans proférer une parole. Morgan loua avec le plus grand calme la noble hardiesse avec laquelle le jeune amiral avait soutenu les droits de ses camarades, même contre le tout-puissant général; il vanta sa probité, avérée par les épreuves les plus difficiles; seulement il le blâma de ce que, par précipitation, il n'avait pas attendu le partage des objets précieux et la reddition des comptes définitifs qui allaient avoir lieu le lendemain; puis il ordonna d'amener le père Ignace.

Le moine se présenta devant son juge avec l'air décontenancé d'un homme que trouble une mauvaise conscience.—Qu'as-tu fait des trente mille piastres que tu devais

me remettre comme rançon de dona Maria? lui dit Morgan d'une voix de tonnerre.

—Seigneur, répondit Ignace saisi d'une frayeur telle que ses dents s'entrechoquaient, seigneur, je les ai employés pour obtenir la liberté du prieur et du gardien de mon couvent.

—A la bonne heure, reprit Morgan. Eh! bien, je te garde comme otage, toi et tous les moines qui sont encore entre nos mains, jusqu'à ce que cette somme ait été payée une seconde fois. Quant à la dame que tu as si indignement trompée, elle sera mise en liberté sur-le-champ.

—Dans ce cas, monsieur l'amiral en chef, veuillez bien la faire remettre entre les mains du capitaine Taureau! s'écria Montbars. Nous voulons la voir dans des mains sûres; car, en général, notre foi en vous n'est pas vive. Morgan, bien pénétré de sa culpabilité, et craignant de nuire à l'exécution de ses plans en cédant à sa colère, se mordit les lèvres; et ravi d'ache-

ter à ce prix le repos, il fit signe à son aide-de-camp de relâcher Maria et à Taureau de la recevoir. Montbars se rendit dans le palais à la tête des boucaniers. Bientôt les verroux du cachot souterrein retentirent. La jeune femme, pâle et défaite, s'élança de sa couche de paille; et reconnaissant dans son libérateur celui qu'elle aimait, elle tomba dans ses bras sans connaissance.

CHAPITRE X.

Un épouvantable ouragan exerçait ses fureurs sur Hispaniola. Les vents, soufflant avec furie de tous les points de l'horizon, déracinaient les arbres, renversaient les maisons, faisaient sombrer les bâtimens qui cherchaient le port avec anxiété, élevaient dans les airs les flots de la mer, qui, suspendus quelque temps dans l'atmosphère comme des nuages, tombaient sur la terre en ondées épaisses. Les trombes emportaient, dans leurs rapides tournans, l'eau, les arbres fracassés et les débris des édifices; on eût dit que la nature entière

allait rentrer dans l'antique chaos. Le gouverneur don Alonzo Joseph Jago Benalcazar était assis dans la château du port, et choquait sa coupe avec celle de don Gusman, son vieil ami et son ancien compagnon d'armes, qui avait cherché un asile auprès de lui; mais les vins les plus généreux étaient peu propres à dissiper la profonde mélancolie avec laquelle ce dernier fixait ses regards sur le combat des élémens. Après avoir gardé long-temps un morne silence, il s'écria : — Cet ouragan dont la fureur n'épargne rien, est l'affreuse image de mon sort.

— S'il l'est en effet, lui répliqua don Benalcazar avec cordialité, tu dois te consoler, mon cher ami, en pensant qu'il sera de courte durée, que bientôt les nuages se dissiperont et que le soleil éclairera de ses rayons le ciel pur d'une belle soirée.

— Le ciel pur d'une belle soirée, pour moi! reprit don Gusman du ton du découragement: tu te ris de mon infortune;

pour moi, le général d'une armée défaite, le gouverneur de Panama en cendres, pour le père qui a perdu ses enfans, pour le malheureux qui a tout perdu, même l'honneur, et qui attend avec anxiété les effets de la colère de son roi!

— Don Gusman n'a point à craindre la colère de son roi, lui répartit don Benalcazar. Lorsque le duc de Medina Sidonia annonça en tremblant à Philippe II que l'invincible armada était détruite, le monarque lui répondit : — Je l'avais envoyée contre des hommes et non pas contre les élémens. Et toi, tu avais à combattre des démons revêtus d'une forme humaine, et tu n'as été vaincu qu'après une longue et honorable résistance. N'as-tu pas fait usage, même après ta défaite, de toutes les ressources qu'il était en ton pouvoir d'employer pour diminuer nos pertes? Les plus riches trésors de Panama et les propriétés du roi ne sont-ils pas en sûreté? Sur mon honneur, ce galion que tu as sauvé avec tant de présence d'esprit, de

vrait t'obtenir le pardon de notre maître, si les honorables blessures que tu as reçues dans la sanglante bataille de la vallée ne te l'assuraient déjà.

— Si ce galion a été sauvé, reprit don Gusman avec tristesse, j'ai bien peu de mérite en cela. Dieu a frappé, je pense, les brigands de cécité, ou a troublé leur raison, car leur vaisseau qui nous poursuivait était à peine à une portée de mousquet du nôtre, lorsqu'il tourna le gouvernail et nous laissa échapper.

— Qui sait à qui tu es redevable de cet heureux événement? reprit don Benalcazar d'un air pensif. Au nombre de ces brigands il est des hommes auxquels je ne saurais refuser mon estime; j'ai même de grandes obligations à l'un d'eux, qui s'est conduit avec une étonnante générosité envers les miens. Que serait-ce si l'un de ceux-là t'avait laissé échapper à dessein?

Don Gusman allait prouver avec aigreur que cette supposition était très invraisemblable, lorsqu'un officier vint annoncer à

don Benalcazar que l'ouragan venait de jeter dans le port une frégate démâtée, que l'équipage qui la montait ayant été reconnu pour des flibustiers, avait été arrêté, et qu'on amenait dans ce moment le capitaine accompagné d'un jeune garçon qui ne voulait pas le quitter.

— Gouverneur, la corde pour toute la bande, ainsi que pour son capitaine, s'écria don Gusman avec fureur. L'Angleterre les a abandonnés; nous avons les mains libres : qu'aucun d'eux n'échappe à la mort!

— Du calme, mon cher Gusman, reprit le gouverneur; jamais la passion ne doit tenir le glaive de la justice; et il fit signe à l'officier d'amener les prisonniers. On entendit un bruit de hallebardes et un cliquetis de chaînes; un jeune homme entouré de nombreux soldats, entra dans la salle; même chargé de fers, il conservait une attitude fière. Un jeune garçon le tenait enlacé de ses bras et cachait son visage dans son sein.

— Vous faites partie de la flotte de Morgan? lui demanda le gouverneur après l'avoir long-temps regardé en silence.

— J'en ai fait partie, répondit le jeune homme avec calme; mais depuis que Morgan a pris la fuite en emportant la majeure partie du butin que ses soldats avaient acquis au prix de leur sang, la flotte s'est dispersée, et l'Espagne n'a plus rien à craindre d'elle.

— Tu entends son insolent aveu! s'écria don Gusman avec fureur. Que te faut-il de plus? Prononce son arrêt. Qu'il reçoive le châtiment de ses crimes.

Le gouverneur conjura encore une fois son ami de se calmer, et dans un beau mouvement de pitié, il dit à l'audacieux brigand qu'il désirait sauver: — Vous n'avez pas, je pense, pris part à toutes les horreurs dont Morgan s'est rendu coupable?

— J'ai pris part à tous ses faits d'armes, dès le commencement de son expédition, répondit le jeune homme avec fierté. J'ai

contribué à la prise de Catharina, j'ai emporté d'assaut Saint-Laurent, j'ai combattu dans la bataille de la vallée, j'ai escaladé les murs de Panama.

— Que Dieu vous soit en aide! rien ne saurait vous sauver de la mort! s'écria le gouverneur profondément ému, et il fit signe aux gardes de l'emmener. Le jeune garçon qui avait tenu le prisonnier embrassé, s'arracha de son sein, poussa un cri de douleur et se précipita aux pieds du gouverneur.

— Au nom de Dieu, mon père, s'écria-t-il avec force, rétractez cet arrêt ou livrez aussi à la mort votre malheureuse fille!

— Maria! s'écrièrent en même temps les deux vieillards saisis d'effroi; et la jeune femme continua avec angoisse : — C'est lui qui m'a sauvé deux fois l'honneur et la vie, c'est lui qui a sauvé mon noble frère, c'est lui qui commandait la frégate qui a laissé échapper ce vieillard altéré de son sang.

Pendant que Gusman, en proie aux sentimens opposés qui se combattaient dans son cœur, gardait le silence, le gouverneur fixa un regard perçant sur le capitaine et lui demanda : — Comment vous nommez-vous?

— Je suis Montbars, amiral des flibustiers, répondit celui-ci avec calme.

— Si vous l'êtes en effet, continua le gouverneur, vous devez pouvoir vous légitimer comme tel par un écrit de ma main.

— Le voici, s'écria Maria en le tirant de son sein et en le présentant avec joie à son père dont les traits prirent l'expression de la sérénité. Il montra le papier à don Gusman, et lui dit : — J'ai donné ma parole à Montbars de lui accorder deux prières : tu es un vieux Castillan, décide si je suis obligé de la lui tenir.

Gusman parcourut l'écrit d'un regard sombre, et répondit d'une voix basse et étouffée : — Oui.

— Je demande la grâce de mes hom-

mes; quant à ce qui me concerne, je vous prie d'accélérer mon jugement et de m'accorder les honneurs de la sépulture.

— Au nom de Dieu, ne l'écoutez pas, s'écria Maria : la douleur qu'il éprouve de ses malheurs, a troublé sa raison.

Le gouverneur regardait avec étonnement ce jeune homme qui bravait la mort avec tant de calme, et lui dit d'un ton ému:

— Votre première prière vous est accordée; je ne veux pas avoir entendu la seconde; faites-m'en une plus convenable.

Les traits de Montbars, immobiles jusque-là, prirent l'expression du désespoir:

— Ne prodiguez pas vos bontés à un ingrat! s'écria-t-il. Depuis qu'après un pénible combat j'ai résolu de ramener Maria dans les bras de son père, la vie a perdu ses derniers attraits pour moi; je ne desire que la mort, qui doit me réconcilier avec Dieu.

—Vous ai-je bien compris? lui demanda le gouverneur avec autant de joie que de

surprise. Quoi ! vous vouliez ramener Maria auprès de nous ?

— Oui, par la reine du ciel, c'était là son intention, s'écria Maria. Nous fûmes surpris par l'ouragan à la hauteur d'Hispaniola, où nous espérions trouver mon époux. Si je suis encore digne de paraître à ses yeux, vous en êtes redevable au courage héroïque et à la générosité de cet homme qui a renoncé à ma possession.

— Générosité inutile, dit en sanglotant don Gusman, dont la douleur brisa le cœur de fer. Mon fils est mort, tu ne le reverras pas sur cette terre.

— Il a donc pris la route où l'attendait sa perte, et que je l'ai loyalement dissuadé de prendre ! dit Montbars, en recevant dans ses bras Maria sans connaissance.

— C'est vous, c'est vous qui l'avez averti? s'écria don Gusman en s'avançant vers Montbars. Vous êtes donc l'hidalgo qui m'apporta de fausses dépêches. Oui, maintenant je reconnais vos traits. Vous

aimiez Maria, et vous vouliez sauver son époux, qui repoussa vos avis avec orgueil et avec ironie ! Par le Dieu vivant! vous mériteriez d'être Castillan! Oui, je le sens, je pourrais vous pardonner tous les maux que vous m'avez fait souffrir. Apprenez que je vous ai déjà pardonné ; mais l'affaire du galion ne serait-elle qu'un conte inventé par Maria qui tremble pour votre vie?

Don Diego entra dans la salle : — Les morts reviennent du fond de la mer pour rendre en ma faveur hommage à la vérité, dit Montbars saisi du plus grand étonnement.

— Pour cette fois, c'est mon talent de bien nager qui m'a sauvé la vie, s'écria celui-ci en embrassant cordialement le jeune homme. Le galion me reçut. Je me tus sur votre compte dans les premiers momens, pour garantir notre généreux sauveur de toute trahison, dans le cas où nous serions encore pris, et dans la suite afin de réserver la révélation de vos der-

niers services pour quelque catastrophe décisive. A ce que je vois, nous en sommes à cette catastrophe et je vais parler. — Oui, mon père, ce héros, pour me sauver de la mort que je devais subir au milieu des tortures et pour laisser échapper le galion, a risqué deux fois sa propre vie en bravant la révolte de ses propres soldats. Il a sauvé des millions au roi d'Espagne, à l'Eglise ses vierges consacrées. Il a conservé leurs femmes et leurs enfans à cent nobles Espagnols, et par là, il a rendu à notre pays des services tels, qu'il peut demander hardiment toutes les récompenses qu'il est en notre pouvoir de lui accorder.

Le noble gouverneur fit signe que l'on dégageât le prisonnier de ses chaînes; puis il tira son épée d'or d'une main tremblante, et dit d'un ton solennel : — Au nom de Dieu et du roi notre maître, en vertu du pouvoir qui m'est donné, je vous accorde, à vous, Montbars, et à votre équipage, une amnistie

pleine et entière pour le passé. Il remit son épée dans le fourreau et serra le jeune homme contre son cœur avec la plus vive émotion. Déjà il étendait la main pour saisir celle de Maria afin de la présenter à Montbars ; mais tout-à-coup il s'arrêta pour lui dire : — Mais êtes-vous, en effet, bon gentilhomme et bon chrétien catholique ?

— Sa famille, s'écria Maria, est l'une des plus anciennes et des plus vieux chrétiens de France ; depuis des siècles, on y nomme avec vénération les Montbars et les Montauban.

Le vieillard unit cordialement les mains des deux amans. L'officier annonça un vieux boucanier de l'équipage de Montbars, qui insistait pour mourir avec le capitaine, dans le cas où il serait conduit à la mort. — C'est mon vieux oncle ! s'écria Montbars avec joie, et il courut à la rencontre de Taureau. Celui-ci, en voyant l'heureux changement qui venait de s'opérer, versa les premières larmes

de joie qui eussent coulé de ses yeux depuis longues années, et il passa avec tendresse sa main dure et brune sur les joues veloutées de Maria. Lorsque Gusman s'avança vers l'heureux Montbars pour lui présenter à son tour la main en signe de réconciliation; celui-ci retira la sienne avec confusion, et dit à Diego, du ton d'un léger reproche : — Si je suis forcé de rougir dans ce combat de générosité, la faute en est à vous, mon frère. Vous avez attribué le salut du galion à ma grandeur d'âme, et vous avez passé sous silence mon véritable motif, le seul qui m'ait fait agir, mon amour pour Maria. C'est elle que je croyais sauver en laissant échapper le navire. — Votre motif était l'amour! s'écria don Diego, et cela suffit. Nommez comme il vous plaira le feu qui enflammait votre cœur; nommez-le amour pour une femme, amour de l'humanité, générosité, pitié, reconnaissance, peu importe. Toutes les fois qu'un sentiment noble domine dans une âme, il in-

spire de belles actions. Celui dont vous étiez animé vous a fait oublier la fureur des partis et les haines nationales, pour nous sauver, alors qu'il n'y avait aucun espoir qu'une récompense vous échût en partage sur cette terre. Ce beau feu se communiquant à nos cœurs, nous fait apprécier ce que vous valez; que la main de Maria réconcilie nos deux familles. — Amen! s'écria don Gusman, et il étendit sa main et donna sa bénédiction au couple fortuné.

FIN DU FLIBUSTIER.

LES

TARTARES EN SILÉSIE,

HISTOIRE DE L'ANNÉE 1241.

LES TARTARES

EN SILÉSIE.

CHAPITRE PREMIER.

Un vent d'ouest agitait la cime des forêts de la Silésie. Les chênes centenaires répondaient par d'horribles craquemens aux mugissemens de l'aquilon, et les girouettes du château de Rothkirch pirouettaient en criant sur leurs flèches. Des hiboux et des choucas, qui semblaient dans leur vol poussés au gré du vent, venaient raser de leurs ailes la croisée du donjon solitaire où la belle Dorothée de Rothkirch

était occupée à broder une cotte-d'armes pour son époux. Sous prétexte d'épier le retour du seigneur, Kruko, son page polonais, se tenait debout sur le balcon extérieur; mais, au lieu de tourner ses yeux vers la campagne où grondait déjà l'orage, ses regards étaient invariablement attachés sur la belle châtelaine, qu'ils semblaient dévorer. Tout-à-coup, Dorothée releva ses longs cils noirs comme l'ébène, mais ils s'abaissèrent dès qu'elle aperçut les regards de flamme de Kruko. Une pensée funeste fit naître le trouble en son cœur, et elle se leva pour quitter la salle. L'audacieux jeune homme comprit ce qui causait sa fuite, et, dans le trouble de sa conscience et le dépit de se voir trahi, il quitta le balcon et rentra dans la chambre.

— La nuit est déjà profonde, dit-il, et il me serait impossible de découvrir le chevalier. Je doute presque qu'il vienne aujourd'hui, ajouta-t-il d'un air moins agité, et je remercie le saint, mon patron,

de m'accorder encore une fois le bonheur de protéger ce château et sa belle maîtresse.

—Il est bien que vous regardiez cela comme un bonheur, lui dit-elle avec une fierté affectée; mais vous ne faites qu'accomplir un devoir qui vous est imposé ainsi qu'à tous les autres serviteurs de votre maître.

Mais le page, résolu à voir enfin décider son sort, s'approcha vivement de sa maîtresse, et s'écria:—Si vous voulez m'humilier à force d'orgueil et de dédain, vous connaissez mal le cœur de Kruko. Essayez plutôt de verser des flots glacés, sur un océan de métal bouillant, que d'éteindre le feu qui me dévore!

—Insensé! s'écria la châtelaine, savez-vous les dangers auxquels vous expose votre audace? Elle voulut s'éloigner, mais le page saisit sa main avec fureur.

—Vous ne sortirez pas, lui dit-il hors de lui-même, que vous ne connaissiez enfin les desirs que mon cœur a formés. Je

vous aime depuis que vous vous êtes offerte pour la première fois à mes yeux. Vous êtes femme, mon amour n'a pu échapper à vos regards. Je vous aime de toutes les forces de mon âme, d'une ardeur qui me dévore et qu'augmentent encore vos mépris. Mais je ne puis les endurer plus long-temps; il faut enfin que votre tendresse soit le prix de mes vœux, dussé-je la payer par le salut de mon âme!

—Fuyez, laissez-moi! s'écria Dorothée dans une noble indignation, et préparez-vous à répondre de vos audacieux discours devant mon époux, dès qu'il sera de retour au château.

Kruko frémit de colère; il frappa du pied avec violence:—Oui, la mort! s'écria-t-il, c'est ainsi que les femmes paient notre amour. Demain j'aurais cessé de vivre, si par bonheur d'un mot je ne pouvais réduire votre orgueil! Se redressant alors avec rage, il s'approcha de la jeune femme, et lui dit d'une voix terrible:—Adelma, voudriez-vous me trahir?

Le visage de Dorothée, enflammé par la colère, se couvrit d'une pâleur subite; elle tourna avec effroi ses regards vers le jeune page, s'efforça de prononcer quelques paroles, et tomba sans mouvement sur son siège.

— Misérable scélérat, j'ai tué cet ange! s'écria Kruko en se frappant le front avec fureur; et, se jetant aux pieds de Dorothée, il pressa ses mains contre ses lèvres et les arrosa de larmes brûlantes. En ce moment la porte s'ouvrit et le petit Déodat, l'enfant de Dorothée accourut, et se suspendit, en poussant des cris de douleur, au cou de sa mère, lorsqu'il la vit pâle et sans mouvement.

—Son fils et le sien, dit Kruko en contemplant ce groupe; ah! cette pensée est l'enfer! Dorothée ouvrit les yeux; son premier regard tomba sur son fils qu'elle serra sur son cœur en pleurant, et en le couvrant de baisers et de caresses que l'enfant lui rendait en l'entourant de ses petites mains. Puis, apercevant Kruko de-

bout à quelques pas, qui contemplait avec ravissement ce spectacle, elle lui fit signe d'un air majestueux de s'éloigner. Il hésita quelques momens, plein de rage; mais les femmes de Dorothée se présentèrent, et elle leur ordonna de prévenir le père Czeslaus de l'attendre dans le confessionnal de la chapelle; puis elle s'éloigna lentement, portant le petit Déodat sur ses bras. Kruko la regarda partir en silence. Demeuré seul, il frappa de nouveau du pied avec colère, éleva vers le ciel un poing menaçant et quitta le donjon à pas précipités.

CHAPITRE II.

Surpris par l'orage à son retour du château ducal, le chevalier Hans de Rothkirch s'était arrêté à l'auberge de Neumarkt, où il était assis plongé dans ses réflexions, auprès d'un verre auquel il n'avait point encore porté les lèvres, tandis que plusieurs bourgeois de la ville s'entretenaient avec l'hôte tout en vidant leurs canettes. La conversation, qui devenait de plus en plus animée, tira enfin le chevalier de ses rêveries, et il prêta une oreille attentive à ces discours qui étaient devenus d'un vif intérêt pour lui.

— Nous ne vous laisserons pas aller, père Jacob, disait un jeune citadin avec pétulance, que vous ne nous ayez raconté encore une fois l'histoire de la princesse païenne. J'étais justement dans ce temps-là en pélerinage; on a bien conté toutes sortes de choses à ce sujet, mais rien de clair ni de net, et ce n'est pas étonnant, car tous nos batteurs de pavé sont assez sujets à inventer des contes quand ils n'ont pas de bonne histoire à mettre sur la table de l'écu de Bohême. Allons, Peterchen, donne-nous des canettes fraîches, et le père Jacob va nous commencer son récit. Il sait arranger ses mots tout aussi joliment qu'un moine de Saint-Venceslas, et il n'y a rien d'aussi agréable quand la pluie bat les toits et que le vent fait son vacarme, que d'être bien à couvert auprès d'un bon feu de pins et d'une canette pleine, et d'entendre des histoires à frissonner dans son pourpoint. C'est une véritable joie pour nous autres que de sentir ses cheveux se

dresser sous sa barette et la chair de poule vous venir le long du corps.

—Racontez, racontez, père Jacob! s'écria toute l'assistance; et l'hôte flatté d'attirer l'attention, et pressé d'ailleurs d'une façon trop vive pour s'en défendre plus long-temps, remplit son verre et commença de la sorte.

« Il y eut hier deux mois, que justement « quatre ans auparavant, un écuyer étran- « ger se présenta un beau matin dans la « salle basse de mon auberge, et retint « tous les logemens de la maison pour la « femme d'un prince tartare et sa suite. « Le visage basané de cet homme, son « costume singulier et son maudit jargon « qui ressemblait plutôt à la langue du « diable qu'à notre bon dialecte silésien, « tout cela me donna bientôt à réfléchir; « mais comme il me paya aussitôt en bons « ducats hongrois pour la première semaine, « je me tranquillisai et je me mis à tout pré- « parer pour recevoir convenablement la « dame étrangère. Le soleil était déjà cou-

« ché, lorsqu'un long cortège de voitures
« et de chevaux s'arrêta devant mon au-
« berge. Une femme d'une grande taille,
« couverte de la tête aux pieds d'un voile
« bien épais, fut descendue d'une haque-
« née sur laquelle elle était venue, et
« monta aussitôt pour prendre possession
« de la chambre qui lui était réservée.
« Trois femmes, voilées comme elle, la
« suivirent, et une grande quantité de
« Maures, d'une figure effroyable et ha-
« billés plus richement que le grand duc,
« entrèrent avec elle, et s'établirent pêle-
« mêle dans les chambres qui précédaient
« la sienne. Ma grande salle fut occupée
« par un grand mécréant, encore plus ri-
« chement habillé que les autres, qui se
« faisait nommer Myrsa, et que suivait une
« troupe d'écuyers comme celui qui était
« venu me trouver le matin. Tout cela vi-
« vait joyeusement, vidant autant de ca-
« nettes que je voulais leur en apporter,
« et payant tout avec de bon or du pays.
« Le lendemain matin un des Maures vint

« me dire de me rendre auprès de la dame.
« Je le suivis, et, dès que je fus arrivé
« dans la première chambre, le mécréant
« me tenant son sabre nu au-dessus de la
« tête, me fit passer à travers tous les au-
« très jusqu'à sa maîtresse qui était assise
« à terre, les jambes croisées, sur un tapis
« magnifique. Elle parlait allemand, avec
« ce singulier accent qu'ont les Polonais,
« mais cela avait quelque grâce dans sa
« bouche, et d'ailleurs elle se faisait fort
« bien entendre. Elle me parla très long-
« temps, et s'informa tout en détail de la
« situation de notre bonne Silésie, de
« nos mœurs et de nos usages. Elle était
« douce et gracieuse comme un ange;
« et lorsque je lui parlai de notre belle
« église et de notre sainte religion, elle
« fut tout doucement émue et baissa son
« voile, de sorte que je ne pus voir si c'é-
« taient mes paroles qui lui causaient cet
« effet-là.

— Quelle singulière aventure, dit le jeune bourgeois; et vous ne lui avez pas

envoyé Onophrius, le frère prêcheur, pour la convertir, père Jacob?

L'hôte continua sans faire attention à cette interruption. « Elle m'obligea en-« suite, dit-il, à lui conter tout ce que je « savais sur notre noblesse; non pas des « seigneurs polonais, mais des barons al-« lemands, que notre seigneur le duc a « amenés avec lui dans le pays, et ce que « je lui contai de leur renommée cheva-« leresque et de leur galanterie sembla lui « plaire beaucoup, bien qu'elle poussât de « temps en temps un profond soupir. « Quand j'eus tout dit, je pris congé d'elle: « elle me fit alors donner, par une de ses « femmes, un flacon d'or qui avait une dé-« licieuse odeur de roses, et son Maure me « ramena comme il m'avait amené.

« Le même jour, il arriva encore quel-« ques écuyers dont le visage n'annonçait « rien de bon, car je savais qu'ils avaient « servi dans la bande de Rupert-le-Noir et « que nos seigneurs de Breslau avaient mis « leurs têtes au prix de cent florins cha-

« cune. Ils firent jaser long-temps les « peaux brunes et se mirent à boire tous « ensemble. Je commençais à gagner de « l'inquiétude; cela m'avait furieusement « l'air d'une mauvaise expédition, et je « songeais bien sérieusement à prévenir « le sérénissime conseil, mais je craignais « le fameux Rupert qui aurait bien cer- « tainement fait chanter le coq rouge sur « mon toit si j'avais averti quelqu'un de « ses desseins, et je me tins coi dans ma « maison.

— Et vos craintes étaient fondées, père Jacob, dit un bourgeois, car Rupert a déjà brûlé plus de vingt auberges.

« Avant que j'eusse pris mon parti, « reprit l'hôte, mes drôles étaient déjà loin, « et comme rien d'extraordinaire ne se « passa dans la journée, j'allai le soir « tranquillement me coucher.

« Vers minuit, je fus éveillé en sur- « saut par un affreux vacarme. Des cris « de meurtre et des cliquetis d'armes se « faisaient entendre dans mon auberge.

« Les mécréans étaient attaqués par une « bande d'estafiers et se défendaient vi- « goureusement. Dans ma frayeur, je ga- « gnai la porte. Rupert y était déjà avec sa « bande, et les corporations couraient aux « armes pour chasser les brigands de la « ville. Mais Rupert fit sonner de la trom- « pette et proclamer qu'il n'en voulait « nullement à la ville, mais aux mécréans « qu'on y avait reçus, et que si les corps « de métiers voulaient retourner tranquil- « lement dans leurs maisons, il donnait sa « parole de chevalier de se retirer sans leur « causer de dommage, sinon qu'il mettrait « le feu à leur bonne ville. Les bourgeois « se séparèrent alors, et la canaille de Neu- « markt (il y en a malheureusement par- « tout) courut toute joyeuse de pouvoir « piller et faire le mal, avec les brigands « qui descendirent presque tous de che- « val et s'avancèrent vers mon auberge, « le sabre à la main. Cela ne fut pas long; « on n'entendit bientôt plus rien, et toute « la bande revint chargée de bagage. Ru-

« pert et ses principaux lieutenans prirent « les filles païennes qui n'eurent pas trop « l'air de se plaindre du sort qui leur était « échu, et les mettant devant eux en selle, « ils partirent au galop avec toute la troupe. « Alors, je repris un peu de courage, et je « regagnai ma maison.—Mais ce que j'y vis « en entrant, me fait encore frissonner « quand j'y songe », ajouta l'hôte, en vidant son verre d'un trait, tandis que ses auditeurs rapprochaient leurs chaises pour être plus à portée de recueillir ses paroles dont le diapason devenait moins élevé à mesure que sa narration devenait plus sombre. « Figurez-vous, reprit-il, que « toutes les chambres étaient si remplies « de cadavres qu'on n'y pouvait marcher; « Turcs, brigands, morts, mourans, tous « étaient couchés pêle-mêle, et le sang « coulait comme de l'eau de savon le same- « di soir, le long des marches de l'escalier. « Je cherchai partout la pauvre princesse « qui m'avait parlé d'une façon si amicale, « car je savais qu'elle n'avait pas été enle-

« vée avec ses servantes; mais je croyais « trouver son cadavre dans sa chambre. « Je n'y vis rien que les corps des deux « grands Maures qui avaient été tués sur « la porte en défendant l'entrée de l'appar- « tement de leur maîtresse : en examinant « attentivement tous les coins et recoins, « j'aperçus enfin, à la croix d'une fenêtre « qui donnait sur la campagne, des draps « de lit attachés ensemble et suspendus « comme une corde, et je supposai que la « pauvre princesse s'était échappée par là. « Je dis une couple d'*Ave Maria* pour le « salut de son corps et de sa pauvre âme; « ensuite je fis laver et blanchir ma maison « du haut en bas, et je tâchai d'oublier « cette terrible nuit. »

—Et vous ne découvrîtes jamais depuis le sort de cette femme et de celles qui furent enlevées? dit le chevalier qui avait écouté le narrateur avec une attention marquée.

« Depuis ce temps, répondit l'hôte, en « reprenant du même ton le fil de son « discours, Rupert-le-Noir et sa bande dis-

« parurent comme par magie de notre « bonne Silésie, et l'on m'a dit depuis « qu'ils avaient pris du service auprès du « roi de Pologne, Boleslaus, et que Rupert « avait été tué, il y a deux ans, dans une « bataille contre les Tartares, aux envi- « rons de Cracovie. Mais il y a trois ans, « j'eus encore une singulière aventure « qu'il faut que je vous raconte, parce « qu'elle tient intimement à la triste affaire « que je viens de vous faire connaître. « Un étranger, enveloppé dans un man- « teau, vint frapper à ma porte, par une « belle nuit, bien noire. Moi, je ne refuse « jamais d'accueillir un voyageur à quel- « que heure que ce soit, parce que je « trouve qu'un ducat reluit aussi bien au « clair de la lune qu'à la clarté du soleil. « J'ouvris et je lui donnai une chambre « écartée, comme il me le demandait. A « peine l'y eus-je conduit, qu'il me retint « avec lui, ferma la porte au verrou, et « se débarrassa de son manteau. Ce ne fut « pas sans frayeur que je vis un visage

« brun, des petits yeux obliques et étin-
« celans, une barbe noire et des traits qui
« me rappelaient ceux des mécréans qui
« avaient péri dans l'affaire de Rupert. Sa
« tunique de soie jaune, ouverte sur le
« devant et qui laissait voir une poitrine
« velue, était attachée par une ceinture
« d'or, d'où pendait un sabre magnifique,
« enrichi de pierreries, et tout son habil-
« lement, depuis son bonnet de velours
« noir surmonté d'une aigrette, jusqu'à
« ses bottes jaunes richement brodées,
« annonçait un prince Tartare, comme
« ceux que vous avez vus ici, lorsqu'ils se
« rendaient en ambassade à Prague. Il tira
« un poignard de sa ceinture, et croyant
« qu'il voulait venger la mort de ses ca-
« marades sur un pauvre aubergiste inno-
« cent, comme moi, je tombai à ses ge-
« noux en le suppliant de me faire grâce
« de la vie. Mais il posa le poignard sur
« la table, tira une bourse pleine d'or, et
« me dit d'une voix sévère : — Cet or ré-
« compensera la vérité, ou ce fer punira

« le mensonge. Rapporte-moi fidèlement « l'événement qui arriva, il y a un an, dans « cette auberge, à une princesse de ma « nation, et garde-toi d'en oublier une « seule circonstance. — Je lui racontai « toute l'histoire, comme je viens de vous « la raconter tout-à-l'heure, et elle est si « vraie que je pourrais m'approcher sans « confession de la Sainte-Table, après l'a- « voir dite, si j'étais sauf de tout autre « péché que de celui-là. Il murmura entre « ses dents dans son baragouin d'hérétique, « et il me dit enfin : — La ville est in- « nocente de tout ceci, car on ne saurait « vous faire un crime de ce que vous êtes « des lâches; c'est là le défaut de nature « de tous ces misérables tisserands. J'at- « teindrai les brigands. Toi, prends cet « or pour te dédommager de la frayeur « que tu viens d'éprouver et de celle que « tu éprouvas alors, et sois tranquille, car « ton récit simple et naïf a sauvé ta ville « natale que j'avais résolu de détruire. — « Il me quitta sans en dire davantage, et

« moi, je courus dès le point du jour mettre « sur l'autel de Notre-Dame vingt cierges « de cire blanche, qui pesaient bien en- « semble autant que moi : vous convien- « drez que je devais bien au moins cela « à notre patronne, pour la protection « qu'elle nous a visiblement accordée. »

Tous approuvèrent fort cette pieuse action de l'hôte et s'accordèrent à dire que sans la vierge Marie, la bonne ville de Neumarkt eût certainement été ravagée par Rupert et par les Tartares.

— Et la malheureuse princesse ? demanda de nouveau le chevalier.

— L'homme à la bourse me demanda aussi de ses nouvelles, mais je ne pus lui répondre à ce sujet. J'aurais bien juré qu'elle est sortie vivante de ma maison ; mais il faut qu'elle soit tombée dans les griffes de ce coquin de Rupert; car autrement, ignorant les routes du pays, et sans secours, elle serait sans doute revenue dans notre bonne ville, après le départ des brigands.

—Et n'avez-vous jamais vu son visage? demanda Rothkirch.

— Jamais, répliqua l'hôte. Elle était sans doute jolie, de grandes boucles de cheveux noirs s'échappaient de dessous son voile, à travers lequel ses yeux brillaient comme deux soleils.

—Et ses vêtemens? dit le chevalier d'un air troublé.

— Elle portait une belle robe de soie verte avec un feuillage d'or.

— Ciel! s'écria le chevalier se levant, et il ordonna à ses écuyers de seller aussitôt les chevaux.

—Quoi! vous voulez partir par ce temps infernal, noble sire ? dit l'hôte d'un air étonné. Ecoutez le vent qui mugit et le bruit que fait la grêle qui va briser toutes mes fenêtres.

Mais le chevalier, sans l'écouter, s'élança dans la cour où l'attendaient déjà ses chevaux, et les bourgeois de Neumarkt le regardèrent, les mains jointes d'étonne-

ment, s'élancer avec sa suite vers les portes, d'un galop si rapide que mille étincelles jaillissaient dans l'ombre, sous les pieds des chevaux.

CHAPITRE III.

Les premiers rayons du soleil commençaient à percer les nuages, lorsque le cheval de Rothkirch franchit le pont-levis de son château. Dorothée, qui avait passé la nuit à veiller dans une vive inquiétude, vola à sa rencontre et le serra dans ses bras; mais elle recula presque aussitôt à la vue du visage défait de son époux, et de ses vêtemens mouillés et en désordre.

—Au nom de la sainte Vierge, seigneur, que vous est-il arrivé? lui dit-elle.

—J'ai appris de merveilleuses aventures, dit le chevalier d'un air sombre;

on m'a parlé de meurtre et de sang, d'astuce et de méchanceté féminines.

—Vous avez déjà entendu Kruko? s'écria Dorothée avec effroi.

—Mon page? dit Rothkirch, étonné; je ne l'ai pas même vu. N'est-il pas dans le château?

—La conduite insensée qu'il tint avec moi hier au soir, dit la châtelaine en cherchant à se remettre, m'a prouvé que sa raison n'est pas saine; et avant que j'aie pu ordonner de veiller sur lui, il a franchi la porte et s'est élancé dans la campagne, au milieu de la tempête, sans armes et sans baretté; depuis, il n'a pas reparu.

—Cette circonstance est singulière, dit Rothkirch à voix basse, en gravissant les marches élevées qui conduisaient aux appartemens de Dorothée. Sa femme le suivit en tremblant. Lorsqu'ils se trouvèrent seuls, il fit quelques pas dans la salle; et s'arrêtant tout-à-coup devant elle, il la regarda d'un air si terrible, qu'elle baissa les yeux en pâlissant:—Lorsqu'il y a quatre

ans, je vous trouvai perdue dans nos forêts, dit-il, vous vous donnâtes pour une princesse polonaise qui, placée entre le choix d'un cloître ou d'un époux détesté, préféra s'enfuir de son pays : prétendez-vous encore soutenir votre dire?

Semblable à la Madelaine, par son amour, sa beauté, ses larmes et son repentir, Dorothée articula une syllabe négative, d'une voix à peine intelligible.

— Alors vous êtes la princesse tartare qui s'échappa de Neumarkt, il y a quatre ans, lorsque Rupert y pénétra avec sa bande?

— Oui, murmura l'infortunée châtelaine, et elle tomba, en gémissant, aux pieds du chevalier.

— Saints du paradis! s'écria celui-ci dans sa douleur amère, une païenne, une femme déjà mariée, a donc profané nos saints autels et déshonoré ma noble couche?

A ces mots, Dorothée se releva avec dignité : — Vous n'avez pas à me reprocher d'autre faute, dit-elle, que de vous

avoir caché qui j'étais. Le chef de la horde, qui m'arracha jadis des bras de ma mère, n'avait nul droit sur moi. Jamais je ne le reconnus pour mon époux, jamais il n'en eut les privilèges; et lorsque le vénérable Czeslaus joignit la sainte étole autour de nos mains, il avait déjà versé sur ma tête, en secret, le baptême des chrétiens. Je gardai le silence avec vous, dans la crainte d'éloigner de moi celui que j'aimais plus que ma vie, mais je déposai mon secret dans le sein de mon confesseur; et si je commis alors un péché, je l'ai expié par une longue pénitence, et j'en ai reçu l'absolution. Purifiée devant Dieu, je me présente devant mon juge terrestre; qu'il pardonne par amour la faute que l'amour seul a fait commettre.

—Mais, quel est le prince païen qui a osé réclamer mon épouse comme un droit de conquête! s'écria Rothkirch, le visage enflammé de colère. Nomme-le-moi, Dorothée, que je l'appelle au combat, et que l'épée décide entre nous.

—Ceci, noble sire, dit Dorothée avec une fermeté modeste, ceci est un secret que j'ai caché même à mon confesseur; et il restera tel à tous les yeux, jusqu'au grand jour de lumière où tout deviendra vérité.

—Une noble femme allemande ne doit rien cacher à son seigneur! s'écria Rothkirch en fronçant ses noirs sourcils. Celle qui a su me tromper une fois, me doit toute la vérité si elle veut que je croie à son repentir. Quel est le nom de ce païen?

—Frappez-moi de votre épée, seigneur, dit Dorothée en gémissant; mais ne répétez pas cette demande.

Le fier chevalier resta en proie à mille passions différentes. La colère lui commandait de repousser la belle suppliante, l'amour lui disait de la reprendre sur son cœur, et son âme flottait encore indécise, lorsque le petit Déodat entra dans la salle, et accourut se jeter dans les bras de son père. A la vue de sa mère à genoux et éplorée, il courut se précipiter sur son

sein; et, dans l'ignorance de sa douleur, il confondit ses larmes avec les siennes.

— Au nom de cet enfant qui resserra nos liens! s'écria Dorothée en lui montrant son fils.

— Je te pardonne! s'écria le chevalier, vaincu par ce touchant tableau, et il prit son fils dans ses bras qui s'ouvrirent aussi pour son épouse.

—Mon généreux seigneur, s'écria Adelma avec toute la chaleur et la soumission de l'orient, et elle baisa avec respect la main de son époux, qui la serra de nouveau sur son cœur.

CHAPITRE IV.

Son joyeux enfant sur ses genoux, assis près de Dorothée qui s'occupait des ouvrages de son sexe, le chevalier, un verre en main, se reposait dans le calme domestique de ses agitations et de ses longues fatigues, lorsque le père Czeslaus entra dans la salle; il tenait un bâton blanc à sa main, et ses épaules supportaient le sac de voyage usité parmi les moines.

— Eh! quoi! lui dit le chevalier étonné, vous voulez nous quitter, mon père? Auriez-vous à vous plaindre de quelqu'un dans ce château?

—La vie est toujours douce avec les bonnes âmes, répondit gravement le vieillard; mais le devoir me rappelle dans mon cloître. Un terrible orage se prépare au levant de notre horizon, ses feux se répandront sur notre pauvre Silésie, et il convient qu'au moment du danger, le berger veille sur le troupeau que le seigneur lui a confié.

—L'orage s'est dissipé, répondit le chevalier en souriant. Voyez autour de vous: partout le ciel est riant et nous offre le plus bel azur.

—Il est tel aux yeux des hommes, dit le moine. Jouissez du bonheur que procure l'imprévoyance humaine. Dieu, dans sa bonté infinie, épargne ainsi à ses créatures des maux sans nombre.

—Je comprends maintenant que vous parliez tout-à-l'heure par parabole, comme vous dites, mon vénérable père; et si je vous entends bien, vous avez dessein de parler de la nouvelle invasion des Tartares dans la Pologne, dont j'ai appris hier

quelque chose, pour la première fois, dans le camp de la cour ducale. Mais, vous autres clercs, la frayeur vous met toujours en campagne avant les autres. Que craignez-vous? Si l'épée, vierge encore, de Boleslaus a conservé soigneusement jusqu'ici son innocence, Wladimir, le vaillant woywode de Cracovie, vit encore. Il a montré, il y a peu d'années, près de Tursko, aux païens qu'ils ne sont pas invincibles. Les magnats polonais sont déjà montés à cheval pour défendre la patrie, et si ces bandes de brigands osent pénétrer dans le pays, il leur faudra bientôt regagner leurs steppes, la tête meurtrie.

—Le malheur suit les pas de l'orgueil, dit Czeslaus, d'un ton solennel. Le prince de Pologne ne se fondant, comme vous, que sur sa puissance terrestre, a oublié d'appeler le ciel à son aide, et son armée a été battue, et Cracovie est en flammes, tandis que les hérétiques dévastent ses malheureuses campagnes.

Le chevalier, hors de lui, s'élança vers le prêtre pour lire dans ses regards la vérité de ses paroles, et Dorothée joignit les mains en tremblant. Czeslaus s'enveloppa alors de sa robe, et, se frappant la poitrine, il dit d'une voix sourde : — Oubliez ce que je viens de vous dire, chevalier, et recevez ma bénédiction. Que l'ange de Dieu protège votre demeure! Recevez ce dernier conseil en remercîment de votre piété filiale et de vos soins généreux. Au premier danger, courez remettre tout ce qui vous est cher, dans les murs protecteurs de Breslau. Le cloître de Saint-Adelbert vous y offre un refuge assuré.

Le moine étendit alors ses mains vers le noble couple, bénit le petit Déodat, et s'éloigna en faisant le signe de la croix.

CHAPITRE V.

Un grand tumulte régnait depuis quelques jours dans le château de Rothkirch. Des écuyers partaient au galop de toutes les portes, pour aller ordonner aux hommes de main-morte qui habitaient les parties les plus éloignées du domaine de se mettre sous les armes; des armuriers établis dans les cours frappaient sans relâche leurs enclumes; les varlets aiguisaient des épées, nettoyaient les fers des hallebardes et s'exerçaient sans cesse à tirer de l'arquebuse; les piqueurs exerçaient des coursiers de bataille, d'autres remplissaient

de pierres d'énormes gabions, relevaient les crénaux des remparts et étendaient de longues couvertures de laine sur le plomb des tours, tandis que de toutes parts arrivaient des vassaux amenant des bestiaux et des chariots de provisions. Le chevalier était partout, excitant tous ses gens, et son activité ne montrait que trop bien la foi qu'il ajoutait aux paroles du vieux moine. Une semaine s'était écoulée dans ces préparatifs, lorsque Clément, le capitaine du château, arriva de Glogau sur un cheval couvert d'écume. Il regarda d'un air stupéfait les travaux guerriers que commandait son maître. — Je vois avec douleur que vous êtes engagé dans une guerre particulière, lorsque la patrie a besoin de votre bras, lui dit-il; car il est impossible que ces travaux de siége soient le résultat des nouvelles que je vous apporte; elles ne sont encore connues de personne et viennent d'arriver au camp ducal.

— Quoi! les Tartares! s'écria Rothkirch saisi d'un funeste pressentiment.

— Ainsi, vous savez déjà, dit Clément, que Wladimir a été battu, le 18 mars dernier, auprès de Chmelik, et que Cracovie a été livrée aux flammes? Maintenant les Tartares dévastent toutes les campagnes environnantes et menacent la Silésie. Le duc Micislaus d'Oppolie s'est déjà avancé avec ses troupes pour couvrir l'Oder et notre armée se prépare à le rejoindre. Il vous fait prier de partir avec toutes les enseignes que vous pourrez rassembler, et de gagner Liegnitz où se trouve le Heerban. Il ne faut pas songer à la défense du château, il importe avant tout de purger le pays de ces nuées de brigands qui le désolent, et de les empêcher de pénétrer plus avant.

— Les volontés du duc sont des ordres pour moi, dit Rothkirch avec fermeté. Les préparatifs que tu vois ne sont que le résultat des bruits vagues qui m'étaient parvenus au sujet de la défaite des Polonais. C'est grâces à ces bruits que je serai en état de porter dès demain une bannière à Liegnitz.

— Mais votre épouse, mais votre fils? demanda avec intérêt Clément, en montrant Dorothée qui parut en ce moment sur les marches du château, avec le petit Déodat.

— Je songe à les envoyer tous deux à Breslau, dès que le danger sera plus réel.

— Je n'ose vous le conseiller, lui dit son capitaine. Breslau est sur la ligne que suivra l'ennemi, et les Tartares ont déjà prouvé qu'ils savent prendre les plus fortes villes. Le duc Henri lui-même ne croit pas son épouse et sa mère en sûreté derrière les hautes murailles de Liegnitz, et il veut les envoyer au-delà de Crossen.

— Le temps nous portera conseil, dit le chevalier. Les Tartares sont encore en Pologne et l'on ne sait pas même avec certitude si leur expédition est dirigée contre la Silésie; d'ailleurs les forces de Henri et de Micislaus sont encore une forte barrière.

— Hélas! dit Clément, ils ne sont guère unis. Micislaus a refusé de se joindre à

Henri. Ne connaissez-vous pas les Polonais ? Ils nous haïssent nous autres Allemands, d'une haine si vieille et si profonde, que notre nom seul est devenu une injure parmi eux. Comment, même au milieu du danger le plus pressant, le fier duc d'Oppolie pourrait-il se résoudre à obéir à notre brave Henri ? Et il le faudrait bien, si l'on voulait confier les forces réunies de la Pologne et de la Silésie à un général habile.

—Tu vois tout cela trop en noir, mon brave capitaine, dit le chevalier. Suis-moi dans la salle du chapitre. Nous viderons ensemble quelques verres ; agissons vigoureusement pour la bonne cause, mais ne nous créons pas de soucis inutiles, ou noyons-les dans le noble vin de Hongrie ! Il s'éloigna. Clément voulut le suivre, mais Dorothée saisit vivement sa main, et lui demanda d'une voix altérée s'il savait qui commandait l'armée tartare.

— Chan-Bahlu, répondit le guerrier, qui n'aperçut pas la pâleur mortelle qui

se répandit sur les joues de la belle châtelaine. Il paraît, ajouta-t-il, qu'il poursuit les Polonais en Hongrie avec une partie de son armée et que l'autre est restée en Pologne sous les ordres de Peta-Chan.

Dorothée tourna vers le ciel un regard de reconnaissance et poussa un profond soupir; puis remettant son fils à l'une de ses femmes, elle gagna les jardins, d'un air pensif.

CHAPITRE VI.

La nuit commençait à répandre ses ombres, et Dorothée était encore plongée dans ses rêveries, sous d'épais ombrages, à l'extrémité des jardins du château de Rothkirch. Les fenêtres de la salle du chapitre brillaient d'une vive clarté, et le bruit des trompettes, le cliquetis des verres, les bruyantes acclamations annonçaient qu'on y buvait à la gloire du duc Henri et de la Silésie, et à la destruction des Tartares. Les hommes-liges de Rothkirch, à cheval et armés, étaient entrés dans la cour du château, et le cheva-

lier s'abandonnait encore une fois à la gaîté avec ses vassaux qui allaient verser leur sang avec lui. Dorothée, rappelée à elle-même par ces bruits divers, se leva pour revenir au château. Tout-à-coup, un mouvement léger se fit entendre au haut de la muraille qui protégeait le jardin, et avant que la châtelaine, frappée d'effroi, pût appeler à son secours, un homme s'élança près d'elle, et l'obscurité ne l'empêcha pas de reconnaître le page polonais dont elle connaissait déjà l'audace.

Elle se soutint contre un arbre d'une main tremblante, et le page lui dit d'une voix qu'il cherchait à rendre assurée : — Oui, votre frayeur est fondée, belle châtelaine. Vous m'avez bien reconnu, je suis Kruko. Depuis la terrible nuit de l'orage, je suis errant dans vos forêts, comme un esprit malfaisant. J'ai prié le ciel à genoux de m'ôter la raison. Il ne l'a pas voulu ! Il veut que je devienne, non pas un insensé, mais un démon, et j'obéis au sort qui me pousse. Mais j'ai voulu vous revoir encore,

ais d'apprendre la vérité de vos lèvres de rose : elles décideront de mon sort, du sort de ce pays. Peut-être que le feu qui me dévore a jeté dans votre cœur une faible étincelle que l'approche du danger rendra plus vive. Je vous le dis encore : je sais tout, car j'étais, il y a cinq ans, à la suite du Knès Borislaw, lorsqu'il traita à Kiew avec votre époux. Je suis fermement résolu à tout sacrifier à mes désirs ou à ma vengeance: Si vous consentez à répondre à ma passion brûlante, venez, il en est temps, fuyons ensemble ; si vous me refusez, je m'abandonne aux puissances infernales, et le démon des enfers déploiera ses ailes sur les champs de la Silésie. Répondez !

— Au secours ! au meurtre ! s'écria Dorothée en cherchant à s'enfuir ; mais le Polonais la retint d'une main vigoureuse, et l'acier de son poignard brilla dans l'ombre.

— Ce serait une misérable vengeance, dit-il tout-à-coup, que de payer toutes les

souffrances de mon cœur par un seul coup. Vis, Adelma, vis et désespère.

Il disparut sous le feuillage, et la malheureuse Dorothée se dirigea vers le château avec la rapidité d'une biche effrayée; le murmure du vent du soir dans les branchages des arbres lui semblait l'haleine de son meurtrier et aiguillonnait ses pas; et lorsque Rothkirch, attiré par ses c r , pénétra dans le jardin, suivi de ses gens portant des flambeaux, elle alla tomber sans mouvement dans ses bras.

CHAPITRE VII.

Les trompettes des hommes d'armes, les tambours des gens de pied saluèrent le soleil qui se levait derrière les hautes murailles du château de Rothkirch. Les troupes se rangèrent en ordre de guerre; le chevalier, couvert d'une brillante armure d'acier, s'élança sur son coursier, qui bondit sous son maître; et Dorothée, pâle et agitée, serra encore une fois sur son cœur son époux, qui tenait sur sa selle le petit Déodat, dont la joie éclatait à la vue du brillant panache de son père. Lorsque le chevalier eut passé ses gens

en revue, il déposa un dernier baiser sur le front de sa bien-aimée, et chercha à lire dans ses yeux obscurcis par les larmes.

— Vous êtes faible et souffrante, Dorothée, lui dit-il avec inquiétude. Pourrez-vous supporter les fatigues d'un voyage? Le danger ne menace pas encore cette partie de la Silésie, et vous pourriez demeurer encore quelque temps à Rothkirch pour réparer vos forces dans le calme et le repos.

— Non! s'écria Dorothée, il faut partir. L'air qu'on respire dans ces lieux m'oppresse; ces tours, ces murs semblent me menacer de m'ensevelir sous leurs décombres; une inquiétude mortelle abrégerait mes jours. Je ne vous quitterai pas jusqu'à ce qu'un danger impérieux me force de me retirer à Breslau. Ce n'est qu'à vos côtés que je me croirai à l'abri des persécutions de nos ennemis; ah! de grâce, ne refusez pas ma prière!

— Que ta volonté s'accomplisse, dit le chevalier plein d'émotion. Et cherchant à

se vaincre lui-même, il parcourut rapidement les rangs de ses soldats, tira son épée, et donna à haute voix l'ordre du départ. Les trompettes sonnèrent de nouveau, les tambours se firent entendre, et la petite armée, poussant de grandes acclamations, prit la route de Liegnitz, résolue à exposer sa vie pour son Dieu et sa patrie.

CHAPITRE VIII.

Le herban * ducal formé de toute la population de la Basse-Silésie où commandait le duc Henri, se rassemblait dans la plaine de Liegnitz. Six cents montagnards du Goldberg étaient sortis de leurs mines pour essayer sur les mécréans la vigueur de leurs mains endurcies par leurs travaux sur le roc. La cour du duc, entièrement composée de seigneurs allemands, s'y était rendue avec ses hommes d'armes et ses enseignes. Clément et Rothkirch s'étaient joints à eux avec les hom-

* Voyez la note à la fin du volume.

més-liges et les soldoyers du chevalier, et les croisés qui traversaient l'Allemagne et que les exhortations du pape avaient appelés à combattre, se présentèrent également, ayant à leur tête le brave Boleslaw, fils du margrave de Moravie. Bientôt on entendit au nord un nouveau bruit de trompettes, et un escadron de chevaliers, couverts de manteaux blancs, ornés d'une croix noire, s'approcha de la ville. Poppo d'Osterna, alors grand-maître de l'ordre Teutonique en Prusse, mu par son serment et plus encore par son ardeur chevaleresque, amenait cette troupe pour combattre les infidèles; et Rothkirch, en parcourant les rangs de ces valeureux guerriers, ne douta plus de la victoire. Les portes de Liegnitz s'ouvrirent alors, et le duc en sortit, accompagné de toute sa maison, de sa mère, Hedwige, qui était déjà en odeur de sainteté par ses extases célestes et par le don de prophétie qu'on lui attribuait, et d'Anna, sa noble épouse, environnée de ses fils, Boleslaw, Henri,

Ladislaus et Conrad, et de cinq filles charmantes dans une brillante parure. Une acclamation, partie de tous les rangs, salua l'arrivée du prince, et tous les chefs s'élancèrent à sa rencontre en inclinant leurs épées devant lui. Il dirigea son cheval vers le centre de l'armée où s'élevait un autel de gazon orné de fleurs, sur lequel s'élevait l'image du Christ, au milieu d'un grand nombre de cierges étincelans. Le vénérable évêque de Breslau s'y trouvait, entouré de ses diacres. Là, Henri, s'adressant à son armée, lui tint ce discours, qui fut écouté dans un silence religieux.

« Amis et compagnons d'armes, je vous « remercie d'être venus en si grand nom- « bre et couverts de vos bonnes armures, « pour combattre avec moi nos ennemis « communs. J'aurais desiré que notre bon « cousin le duc Micislaus se fût joint à « nous, au lieu de s'exposer seul aux at- « taques des Tartares; car souvent la main « la plus faible brise une simple flèche, « tandis que le bras le plus vigoureux ne

« saurait plier un faisceau. Tenons-nous « donc d'autant plus étroitement unis, « ayons d'autant plus de confiance les uns « dans les autres et en notre Dieu, qui « conduira les soldats du Christ à la vic- « toire. Les mécréans menacent un pays « paisible, notre sainte religion, nos li- « bertés, nos troupeaux, nos biens, les « tombes de nos pères, l'honneur de nos « femmes, la vie de nos enfans. Y eut-il « jamais une guerre plus sainte que celle « que nous allons entreprendre! Que celui « qui aime le Christ me suive et prenne « sa croix avec lui! Ce signe du martyre de « notre sauveur, tracé sur nos bannières, « nous guidera contre ses bourreaux *, et « si nous périssons, il ornera nos tombes « comme garantie de notre résurrection! »

Les chevaliers silésiens répondirent à

* On croyait aussi alors, en Allemagne, que ces étrangers étaient des Juifs descendus des peuples établis en Tartarie du temps d'Alexandre-le-Grand. (Voyez la *Chronique de Willebrand et Meibom, Apolog. pro Ottone.*)

(*Le Trad.*)

ce discours en brandissant leurs épées, et le pieux duc, descendant de cheval, s'avança vers l'autel, fléchit le genou et reçut respectueusement une croix de drap rouge que l'évêque plaça sur son épaule. Les chefs et les chevaliers suivirent son exemple, et toute l'armée reçut des mains des diacres, qui parcoururent les rangs, des croix semblables. Le prélat tenait encore sa main droite élevée pour bénir les nouveaux croisés, lorsqu'on vit un nuage de poussière au levant, et bientôt après on aperçut une multitude de Polonais fugitifs, qui accouraient à bride abattue. Leur chef, Sulislaus, frère de Wladimir, s'élança vers le duc en abaissant respectueusement son sabre : — Noble seigneur, nous venons vous supplier de nous permettre de combattre dans vos rangs, lui dit-il. Peta-Chan, qui semblait vouloir demeurer quelque temps en Pologne, après la malheureuse bataille de Chmelik, a été tout-à-coup rejoint par le terrible Bahlu-Chan, qui a fait serment, devant son idole Hychock,

de mettre à feu et à sang toute la Silésie. On ignore ce qui a excité tout-à-coup la rage des barbares contre cette malheureuse contrée; mais cette nouvelle n'est malheureusement que trop certaine; et si Dieu ne sauve pas la Silésie par un miracle, il vaudrait mieux pour elle que les flots de l'Oder, sortant de leur lit, la couvrissent tout entière!

Henri écouta ce messager de malheur avec le calme d'un héros; et faisant signe à Hans de Rothkirch de s'approcher, il lui ordonna de marcher jusqu'à Breslau avec ses gens, et de remonter le cours de l'Oder, jusqu'à ce qu'il apprît des nouvelles des infidèles et de l'armée du duc d'Oppelie. Comme le chevalier élevait son épée pour donner à sa troupe le signal du départ, il aperçut un grand tumulte du côté des chariots où se trouvaient les femmes de plusieurs chevaliers et la sienne. Il piqua des deux, et aperçut Dorothée sans mouvement, au milieu de ses suivantes, qui rapportèrent à leur maître qu'en ap-

prenant les nouvelles qu'apportait Suislaus, elle était tombée de son cheval en poussant un grand cri. Le chevalier éprouva le funeste pressentiment qu'une faute pesait sur son existence; et ce ne fut qu'en tremblant qu'il s'approcha de son épouse qui venait d'ouvrir les yeux.

Le cercle de curieux qui l'entouraient se sépara, et les princesses Hedwige et Anna, qui avaient appris l'évènement arrivé à l'épouse du chevalier de Rothkirch, accouraient pour la secourir, selon le pieux usage du temps, qui faisait regarder comme un soin digne des mains royales celui qu'on accorde aux malades et aux personnes souffrantes. Hedwige s'agenouilla auprès de Dorothée, ouvrit son aumônière d'or, et tira de sa ceinture des ciseaux et un flacon qui y étaient renfermés. Pendant qu'elle s'occupait de lui procurer quelque soulagement, elle examinait attentivement les yeux noirs de la belle étrangère; enfin elle lui dit gravement; — Vos traits sont nobles et touchans, dame de Rothkirch,

mais ils présagent le malheur. Ils semblent annoncer que le pays qui vous accueillera avec hospitalité, sera en proie à de grandes calamités; le ciel seul sait si ces maux arriveront par votre faute. Ce n'est pas à moi, pauvre mortelle, de vous juger.

A ces mots, la sainte princesse se leva et se rendit avec sa belle-fille auprès du duc, laissant le chevalier comme pétrifié sur son cheval et semblable à une statue équestre. Tout-à-coup Dorothée se releva avec impétuosité, et courant se jeter dans les bras de son époux, elle s'écria avec un accent douloureux : — De grâce, si vous m'aimez encore, arrachez-moi de ces lieux !

— Calmez-vous, lui dit gravement le chevalier. Les murs de Liegnitz vous préserveront ainsi que notre Déodat, de tout danger, pendant que je me rendrai à Breslau pour connaître la marche des infidèles.

— Non, plutôt rester ici ! s'écria Dorothée. Les paroles de la princesse ont dé-

chiré mon âme. O mon époux! conduisez-moi avec vous à Breslau.

— A Breslau! répéta Rothkirch étonné. Vous voulez donc que je porte mes trésors les plus chers dans les mains des infidèles!

— Breslau est encore libre, dit Dorothée pleine d'anxiété, et Czeslaus m'y a promis un asile sûr. Rappelez-vous les prédictions du bon père; voyez comme elles se sont confirmées; jamais nous ne nous repentirons d'avoir écouté les paroles de l'homme de Dieu. Ah! de grâce, entendez cette fois la voix de votre épouse fidèle; conduisez-moi à Breslau; là seulement, auprès de mon saint confesseur, je trouverai quelque consolation à mes douleurs. Ici les regards de cette prophétesse m'accablent et le désespoir m'environne; conduisez-moi à Breslau, si vous ne voulez me voir mourir de douleur à vos pieds.

— Je sens toute ma faiblesse, et j'agis contre ma conviction, dit Rothkirch ému;

mais quel chevalier pourrait résister aux prières d'une femme si belle, si chérie! Un Bahlu-Chan pourrait seul ici se montrer inflexible.

— Ne prononcez pas le nom de cet affreux païen! s'écria Dorothée en cachant son visage contre la cuirasse de son époux. En ce moment, Hedwige reparut auprès d'elle. Elle jeta sur la belle étrangère un regard de compassion, et dit au chevalier : — Le duc soupçonne que l'incertitude où vous êtes sur le sort de votre épouse et de votre enfant, vous retient encore en ces lieux. Il me charge de vous offrir pour eux une place à sa suite et de les mener à Crossen, où il compte établir sa cour. Si vous acceptez son offre, veuillez me confier ces objets si chers, afin que vous puissiez aller combattre d'un cœur plus tranquille, pour Dieu et pour mon fils.

Dorothée écoutait avec attention ces paroles pleines de bonté; l'agitation de ses traits décelait le combat intérieur qu'elle avait à soutenir; enfin elle fondit en lar-

mes, prit son enfant dans ses bras et tomba aux pieds de la princesse : —Qui pourrait refuser de confier son enfant à la mère de cette contrée ? dit-elle ; recevez de mes mains tremblantes ce que j'ai de plus cher au monde après mon époux. Que notre Déodat vous soit un garant de la fidélité de ses parens ; mais, pour moi, noble princesse, permettez que je suive les pas de mon seigneur et que je partage son sort. Je n'ose demeurer auprès de vous, et je crains d'attirer sur votre tête les malheurs que vous avez prédits à la contrée que j'habite. Ma place est au milieu des dangers, là du moins je pourrai veiller sur cette tête si chère.

Hedwige jeta sur Dorothée un regard pénétrant, et prit avec tendresse l'enfant qu'elle lui présenta, et qui dormait d'un sommeil tranquille.

— Va en paix, ma fille, et que le ciel protège ton époux, lui dit-elle ; et baisant au front l'innocent Déodat, elle s'éloigna d'un pas majestueux, accompagnée de sa suite.

CHAPITRE IX.

Le bruit des cloches, celui des tambours et des trompettes, le cliquetis des armes qui se choquaient, les cris d'appel des chefs, le retentissement des pas des chevaux, celui de la marche des piétons, les cris des femmes et des enfans, les gémissemens des blessés, retentirent à-la-fois aux oreilles de Hans de Rothkirch, lorsqu'il s'approcha avec ses bannières de la ville de Breslau aux cent tours. Le duc Micislaus traversait la ville en toute hâte avec ses troupes battues par les Tartares,

pour gagner Liegnitz où il espérait rejoindre le duc Henri, et en même temps, les bannières de la ville sous lesquelles s'étaient rassemblés tous les corps de métiers, étaient portées sur les remparts, pour s'opposer à l'ennemi qui était proche. Ce fut avec peine que Rothkirch parvint avec sa troupe jusqu'au cloître de Saint-Adelbert, où le père Czeslaus célébrait l'office divin dans l'église. Le chevalier, suivi de son épouse, pénétra sous les voûtes silencieuses et désertes du temple, dont le calme contrastait d'une façon effrayante avec le bruit et le tumulte extérieurs. Le besoin d'ouvrir leur âme à Dieu, entraîna le noble couple dans une chapelle latérale, où ils s'agenouillèrent pieusement devant une image de la mère de Dieu. Ils se relevèrent en gardant le silence, et Rothkirch saisissant vivement le bras de Dorothée, lui dit d'une voix étouffée : — Le danger est trop près de nous; la mort menace si terriblement nos têtes, qu'il ne doit plus y avoir de secret entre

nous. Je vais vous quitter, peut-être pour ne vous revoir jamais; je vous somme donc dans le temple du Dieu de vérité, de m'ouvrir le fond de votre âme. Par votre vie, par la mienne, par notre salut éternel, Dorothée, avoue-moi ce que tu as cru devoir me cacher jusqu'ici. Je soupçonne quel poids terrible le nom de ton époux païen peut avoir dans la balance de nos destinées, et cette crainte vague est plus cruelle que la certitude. Il le faut donc, dévoile-moi ce mystère; parle, quel est son nom?

Luttant entre l'amour et l'effroi, Dorothée regardait timidement le chevalier, et ses lèvres s'ouvraient déjà pour prononcer ce nom terrible, lorsqu'un cri de terreur répété par un peuple entier qui pénétrait en foule dans l'église, se fit tout-à-coup entendre. Czeslaus parut subitement et s'écria : — Les infidèles attaquent déjà la ville. Les bourgeois sont résolus à se défendre; mais nos murailles sont trop faibles, et ils sont en trop petit

nombre. Le conseil vient donc d'ordonner que les femmes, les enfans, les trésors seraient transportés dans l'île où s'élève le grand monastère et que les corporations s'y retireront également après avoir mis le feu à la ville, dès qu'elles seront forcées de lâcher pied. Confiez-moi donc votre épouse, sire de Rothkirch; je la conduirai moi-même dans l'île avec les trésors de notre église, et je vous réponds de sa sûreté, tant que ces mains pourront s'élever vers le ciel, pour intercéder auprès du Dieu des armées. Quant à vous, hâtez-vous de quitter Breslau avec vos gens, afin d'aller servir votre maître là où vous pourrez lui être plus utile. Allez, et si vous gagnez la couronne des martyrs, votre nom, devenu impérissable, sera encore béni par les générations futures qui habiteront cette contrée.

Rothkirch pressa encore une fois Dorothée sur son cœur, tendit la main au pieux vieillard, s'élança hors de l'église, et sortit avec son escadron, par la porte qui

conduit à Schweidnitz. A peine fut-il arrivé sur la route, qu'il entendit les cris barbares des infidèles, et qu'il vit voler leurs flèches dans les airs.

CHAPITRE X.

Les hordes des Tartares se pressaient en foule autour de remparts de Brèslau que la valeur des bourgeois cherchait en vain à défendre. Le terrible Bahlu excitait sans relâche ses soldats à gravir la brèche, et les cadavres de ceux qui périssaient dans l'attaque servaient de degrés pour aider les troupes qui les suivaient à monter à l'escalade. En même temps, les terribles machines de guerre tartares, nommées *schepau* et *hepau*, vomissaient une pluie de pierres et de balles enflammées qui excitèrent des incendies dans plus

d'un quartier de la malheureuse ville. Pendant que l'assaut était poussé avec tant de fureur, le long cortège des femmes, des enfans, des malades et des vieillards se dirigeait, en pleurant, par un pont de bateaux, vers l'île du Monastère, emportant leurs objets les plus précieux. Ils étaient suivis des moines et des nonnes des différens cloîtres, chantant des litanies et portant processionnellement les images des saints, les reliques, les calices, les ostensoirs et tous les trésors des églises qu'ils voulaient soustraire à la rapacité des Tartares. Au milieu d'eux marchait Dorothée appuyée sur une de ses femmes, et se soutenant à peine.

Dès que les fugitifs eurent achevé de passer sur la dernière barque, les Tartares pénétrèrent dans la ville. Les citadins se retirèrent en bon ordre et mirent le feu aux nombreux bûchers de pins résineux qui avaient été préparés dans les différens quartiers, et à la faveur du tumulte et de l'effroi que causa l'incendie parmi les ennemis, ils gagnèrent rapidement l'île protectrice,

brûlant également derrière eux le pont volant qui y conduisait.

Les Tartares s'étant répandus, selon leur coutume, dans les maisons pour y piller et se livrer aux violences les plus effrénées, ne purent contenir leur fureur en les trouvant désertes, et en n'apercevant plus que des flammes qui s'opposaient de toutes parts à leur passage, et les chassaient de rue en rue. Des milliers de ces barbares moururent étouffés, d'autres furent ensevelis sous les débris croulans des maisons, dans lesquelles ils avaient pénétré pour y chercher leur proie, ou périrent sous les flots de plomb liquide qui découlaient du faîte des tours et des églises. Le chef donna enfin le signal de la retraite, afin de sauver son armée d'une ruine complète ; et ce ne fut qu'à force de coups de sabre que les officiers parvinrent à faire éloigner leurs soldats d'un lieu où ils espéraient encore récolter quelque butin. L'armée fut alors dirigée vers la rive de l'Oder, en face de l'île du Monastère, où l'on s'ef-

força de trouver un gué. Sur les rives de l'île, on voyait les braves citoyens de Breslau, rangés en ordre de bataille, immobiles, et qui semblaient bien déterminés à périr en défendant leur dernier asile. Derrière eux, leurs femmes et leurs enfans priaient agenouillés autour d'un petit monticule, sur lequel était monté le père Czeslaus qui, les mains élevées vers le ciel, appelait la protection du Très-Haut sur les fils de la croix. Déjà cependant, les Tartares, désespérant de trouver un passage dans une partie moins profonde du fleuve, étaient entrés dans les eaux de l'Oder avec leurs chevaux, se tenant en troupes serrées pour rompre le courant rapide; déjà les prières des femmes s'étaient changées en cris de désespoir, et les hommes serrant étroitement leurs piques, se pressaient affectueusement les mains en signe de dernier adieu, lorsque des nuages épais s'élevèrent à l'horizon; le vent souffla avec impétuosité de la rive, le tonnerre gronda dans l'éloignement,

des éclairs sillonnèrent la nue, et le fleuve fouetté par l'aquilon, souleva des vagues semblables à celles d'une mer irritée.

Czeslaus qui s'était également agenouillé, se leva aussitôt en s'écriant :—Dieu nous a exaucés ! Jéhovah va paraître avec sa foudre pour nous annoncer sa puissance et anéantir l'armée du Pharaon impie ! En ce moment Bahlu, monté sur un fougueux cheval noir, s'avançait dans les eaux du fleuve, à la tête du premier escadron de ses archers tartares. Le bruit du tonnerre redoubla tout-à-coup, et la foudre éclatant avec un fracas terrible, tomba en longs traits de feu, dans les eaux, devant le poitrail de son coursier qui, se cabrant et vomissant l'écume, fit voler en longs jets l'onde autour de lui. Le général, frappé d'effroi, leva les yeux vers l'éminence que les éclairs frappaient d'une clarté céleste, et aperçut la stature majestueuse de Czeslaus qui semblait environné de rayons de gloire. Le long habit blanc de son ordre, flottait agité

par les vents ; ses yeux étincelaient d'une ardeur céleste, et son bras levé d'un air menaçant contre les païens, semblait présager leur ruine.

Bahlu baissa les yeux comme pour se dérober la vue de ce spectacle, et s'efforça de retenir son coursier qui se dressait avec effroi et menaçait de le précipiter dans le fleuve. — En arrière, cria-t-il avec fureur à ses Tartares; ne voyez-vous pas cette terrible figure, c'est le dieu des chrétiens qui vient lui-même combattre pour eux!

Des éclairs rapides et des éclats de tonnerre, qui se succédaient sans interruption, semblaient confirmer la vérité de ces paroles. Les Tartares suivirent en tremblant l'exemple de leur chan, et toute l'armée regagna la rive en poussant d'affreux hurlemens; tandis que, sur l'autre, les bourgeois sauvés comme par un miracle, tombaient à genoux et entonaient un cantique d'actions de grâces.

CHAPITRE XI.

Le sombre Bahlu était étendu sur une peau de tigre, sous sa tente de feutre, éclairée par une torche de sapin. Ses gardes, couchés autour de lui comme des dogues vigilans, s'étaient cependant laissé surprendre par le sommeil qui fuyait la couche du chan tourmenté par la rage et l'inquiétude. La lumière vacillante du flambeau qui l'éclairait lui semblait, dans son trouble, refléter des images fantastiques qui s'agitaient au-dessus de sa tête, et lui lançaient des regards effrayans, en lui reprochant les cruautés dont elles

avaient été victimes. En vain s'efforçait-il, par un rire sardonique, bruyant et prolongé, de vaincre la terreur que lui inspiraient ces visions merveilleuses; il ne put surmonter l'horreur secrète qu'il éprouvait, et se leva vivement de sa couche. En ce moment, Peta-Chan entra dans la tente; il conduisait avec lui un jeune homme dont le visage pâle, les cheveux hérissés et les vêtemens souillés et déchirés, trahissaient la vie vagabonde qu'il menait depuis quelque temps. L'étranger présenta silencieusement au chan un fragment de parchemin. Celui-ci, tirant un rouleau de même matière de sa ceinture, ajusta le morceau qu'il venait de recevoir dans une déchirure qui s'y trouvait, l'examina avec attention; et, ayant remarqué que les sinuosités des deux feuilles coïncidaient dans toutes leurs parties, il jeta un regard de mépris sur le jeune homme, et commanda au général de s'éloigner.

—Tu es le Polonais dont la trahison m'a fait connaître l'infidélité de mon épouse,

lui dit-il, après que Peta-Chan eut quitté la tente. Je ne m'inquiète guère de ce qui a pu t'exciter à cette action; Bahlu-Chan a coutume de récompenser également tous les services qu'on lui rend, quelle que soit leur nature. Prends donc de ces monceaux d'or tout ce que tu pourras en emporter, et hâte-toi de me débarrasser de ta présence.

—Je ne veux rien de toi, dit Kruko (car c'était lui) avec un calme terrible. Je n'ai point agi dans l'espoir d'une récompense, je ne voulais que contenter mon désir de vengeance, et je ne suis venu que pour consommer mon œuvre.

Etonné de trouver, pour la première fois, dans un autre homme que lui, tant de rage et tant d'orgueil, Bahlu garda le silence, et Kruko continua.—Ta femme était dans l'île du monastère de Breslau, d'où tu t'es si piteusement laissé chasser par quelques éclairs et une robe de moine: maintenant elle a quitté cet asile. Où s'est-elle retirée? C'est ce que mon mauvais gé-

nie ne m'a pas encore fait connaître, mais son second époux fait partie du heerban du duc Henri, qui s'est mis en campagne contre toi. Triomphe de l'armée chrétienne, et tu ne manqueras de l'atteindre; car c'est un de ces hommes qui préfèrent la mort à la fuite. Pour moi, je me rends auprès de duc Micislaus; peut-être apprendras-tu bientôt le résultat de ma présence dans son camp. Quoi qu'il en soit, ne t'en repose pas, comme tu l'as déjà fait, sur la multitude de tes Tartares et l'impétuosité de leur première attaque. Vous n'avez plus affaire maintenant à des Polonais que le choc d'une masse inexpérimentée met en fuite, mais aux chevaliers teutoniques qui connaissent toutes les pratiques de ces guerres. Je te conseille donc de faire un usage continuel de tes armes à feu; elles répandront la terreur, et l'armée chrétienne résistera difficilement à ce qu'elle regarde comme l'ouvrage des démons. Adieu; si je réussis à retrouver ta femme, je ne me refuserai

pas la joie de la remettre moi-même entre tes mains, sinon, nous ne nous reverrons plus qu'aux enfers, où notre place à tous deux est marquée.

Bahlu, frappé d'abord de l'audace avec laquelle un misérable Polonais osait parler au maître de tant de milliers d'esclaves tremblans à sa voix, demeura quelques secondes immobile; et lorsque la colère lui eut rendu ses sens, et qu'il eut saisi son sabre pour lui fendre la tête, il était déjà trop tard, l'audacieux transfuge avait déjà disparu en se glissant sous les plis de la tente.

CHAPITRE XII.

Ce fut le matin du 9 avril de l'année 1241, le lundi après Quasimodo, que Hans de Rothkirch entra chez le duc pour lui annoncer que la troupe qui devait le suivre était prête et l'attendait, et que plusieurs chevaux étaient préparés pour conduire son épouse et sa mère à Crossen. Le pieux Henri, déjà complètement armé, s'arracha des bras de sa femme en pleurs, de ses enfans qui embrassaient ses genoux et s'attachaient à lui en poussant des cris de douleur, et s'inclina devant sa noble mère pour lui demander sa bénédiction.

Hedwige jeta sur lui des regards pleins de tendresse et d'anxiété, et appuya en silence sa main sur la tête de son fils bien-aimé. Tout-à-coup elle se leva comme frappée d'une clarté subite : — Pourquoi demander une faible bénédiction à ta mère, mon Henri? s'écria-t-elle; le père céleste t'a déjà béni, il t'a accordé toutes les grâces que sa main toute-puissante peut répandre sur un mortel...! Oui, je vois déjà la couronne du martyre rayonner au-dessus de ta tête! Va donc, combats, souffre et meurs pour ton Dieu et ton pays, et achète, par ta mort, une glorieuse victoire. Bientôt ta mère te suivra, pour jouir avec toi des douceurs éternelles du paradis céleste!

— Amen! dit le duc, d'une voix assurée, et il sortit à grands pas de la salle, suivi de Rothkirch. A la porte du château, se trouvait toute l'escorte du duc, et celle des princesses, ainsi que Sulislaus, le capitaine Clément et l'écuyer Conrad. Le cheval de bataille de Henri se dressa avec

impétuosité lorsque son maître voulut monter en selle, mais le prince s'élança avec légèreté malgré le poids de son armure, et, pressant fortement son coursier de ses talons d'acier, il le força bientôt d'obéir aux rênes. Le chemin que le duc avait à suivre, passait devant l'église des Apôtres ; tout-à-coup un des saints de pierre qui ornaient extérieurement le dôme, se détacha et vint tomber en morceaux devant les pieds du cheval du prince. Henri leva les yeux avec calme vers l'édifice ; mais Sulislaus, piquant vers lui, s'écria, plein de trouble : — O mon maître! défions-nous de ce présage, retardons encore la bataille qui doit se livrer aujourd'hui. Henri répondit en souriant : — Si la chute d'un toit ruiné pouvait signifier quelque chose, il serait plutôt à croire que cette prophétie regardât les Tartares, dont l'empire touche à sa fin. Partez donc en avant, seigneur Sulislaus, et portez à l'armée l'ordre de se mettre aussitôt en bataille.

Le Polonais partit d'un air affligé; et, lorsque Henri arriva devant le camp, les bataillons chrétiens étaient déjà rangés en dehors de leurs lignes.

Placés à deux heures de marche de Lieguitz, sur plusieurs hauteurs d'une pente facile, ils étaient divisés en cinq corps. Le premier, commandé par Boleslaus, se composait de six cents montagnards du Goldberg et des croisés étrangers; dans le second se trouvaient les Polonais échappés au désastre de Chmelik, ayant Sulislaus à leur tête; le duc Micislaus avec ses hommes d'armes de la Haute-Silésie conduisait le troisième corps; le grand-maître de Prusse Poppo d'Osterna était chef du quatrième corps, que formaient les chevaliers de l'ordre Teutonique et leurs écuyers; et le duc Henri avait gardé le commandement du cinquième, formé de l'élite des troupes allemandes et silésiennes.

Cette armée attendait en silence, les yeux tournés vers l'espace vide de la plaine, lorsque d'épais tourbillons de

poussière s'y élevèrent, et l'on vit paraître des nuées de Bouchares, de Baskires, de Chazares à la tête rasée et terminée par une longue tresse de cheveux; des milliers de Kumanes, couverts de toisons blanches, des Ogores, des Akazires, et toutes les tribus barbares qui avaient débordé sur l'Allemagne. A l'arrière-garde, on apercevait Bahlu lui-même, à la tête de sa garde, vêtue de robes jaunes et portant des baudriers d'or. Déjà les païens s'étaient formés en cinq troupes immenses, à l'imitation de l'armée chrétienne, lorsque le duc Micislaus, jetant un regard de terreur sur cette armée innombrable, sentit son cœur faiblir sous sa cuirasse. Il poussa son cheval vers le duc Henri : — Mon cousin, lui dit-il en balbutiant, voulez-vous véritablement livrer bataille? Voyez ces masses de païens qui pourraient nous écraser même sans employer leurs armes. Notre armée compte à peine trente mille combattans, et chacun des corps que nous avons là devant nous est à lui seul plus

fort que toutes nos troupes. Ce serait une folie que d'espérer ici une victoire, quand une retraite peut seule nous sauver.

— Vous oubliez, duc, lui répondit le brave Henri d'un air sombre, que je commande en chef l'armée chrétienne et nos puissans alliés. Malheur à vous si vous ne vous sentez le cœur allégé en présence de l'ennemi; notre cause est celle du ciel, et le vrai Dieu qui nous regarde n'abandonnera pas les adorateurs de sa croix. Mes ordres sont irrévocables. Vous ferez la seconde attaque avec Sulislaus. — Se tournant alors vers Rothkirch, il ajouta : — Rendez-vous auprès de Boleslaus, et portez-lui l'ordre d'attaquer.

Le chevalier lança son cheval en poussant le cri de guerre, et le jeune prince de Moravie, à la tête de ses montagnards, ne tarda pas à se jeter au milieu des hordes ennemies, qui ne purent résister à ce choc impétueux; mais les chrétiens s'étaient lancés avec trop d'ardeur à la poursuite des Tartares; ceux-ci firent tout-à-coup

volte-face, et se formant rapidement en demi-cercle, ils couvrirent la petite troupe d'une pluie de leurs terribles flèches, qui la détruisirent presque entièrement en quelques instans. La poitrine percée de trois flèches, Boleslaus tomba de son cheval, et un cri général des Tartares annonça la chute du général à l'armée chrétienne. A cette vue, Sulislaus, plein d'une noble douleur, se dressa sur ses étriers, frappa son morion de la poignée de son sabre pour le raffermir sur sa tête, fit tournoyer son damas en sifflant, et partit avec la rapidité de l'aigle, à la tête de ses légers Polonais. Micislaus et ses Silésiens le suivirent lentement. A l'espoir qui animait les Polonais de délivrer, par une brillante victoire, leur pays de ces barbares, se joignait l'ardent desir de réparer la honte qui s'attachait à leurs armes depuis la bataille de Chmelik, et de venger l'incendie de Cracovie; aussi combattaient-ils avec la fureur des ours de leurs forêts. Leur exemple enflamma les Silésiens de

courage, et ils entraînèrent leur prince pusillanime, presque malgré lui, au plus fort de la mêlée. Déjà la première ligne des païens avait été enfoncée, et la seconde commençait à plier. Sulislaus, frappant sans relâche l'ennemi de son sabre teint de sang, était toujours à la tête de ses troupes, et ses officiers se précipitaient en foule sur ses traces, en poussant le terrible cri de guerre : *Labiescze! Labiescze*!* répétaient tous les rangs des Polonais, en obéissant à cet ordre; et chaque cri que proféraient les soldats était suivi de la mort d'un Tartare.

Tout-à-coup un cri d'effroi se fit entendre derrière les Silésiens. C'était le cri de *Biescze **!* bien différent de celui qui retentissait au premier rang; et Rothkirch, qui ne quittait pas les côtés du duc Henri, lui fit remarquer un cavalier polonais isolé,

* Tue! pas de quartier!

** Fuyez! sauve qui peut.

(*Le Trad.*)

la tête couverte d'un morion fermé, qui, monté sur un léger cheval de l'Ukraine, voltigeait sur les derrières des troupes silésiennes, en poussant à pleine gorge ce cri de désastre.

— C'est un traître! s'écria le chevalier. Ordonnez, seigneur, que je l'attaque, mon épée nous en fera justice.

Aussitôt un jeune page noble, de l'armée silésienne, sortit des rangs et s'écria d'une voix sourde, à travers sa visière: — Epargnez-vous ce haut-fait, sire de Rothkirch, et laissez-moi le soin de punir ce traître, que je crois reconnaître.

Le chevalier regarda avec étonnement le page dont il croyait à son tour reconnaître la voix; mais il chercha en vain à plonger ses regards dans le grillage doré qui fermait le morion du Silésien, et, sur un signe du duc, celui-ci s'élança à toute bride au milieu de la mêlée. La fortune y avait déjà changé de face; effrayés des clameurs sinistres qui se faisaient entendre, les Silésiens s'étaient arrêtés subitement, et

l'impétuosité des Polonais en avait même été rallentie. Le cri de *Biescze* venait à chaque moment plus pressant; il semblait prononcé par mille voix, et déjà, en effet, quelques lâches Silésiens le répétaient en fuyant. La terreur ne tarda pas à pénétrer dans tout le camp. Une fois refroidis de leur première ivresse, les soldats regardaient déjà la bataille comme perdue, et en plusieurs endroits les Tartares venaient de reprendre l'offensive. En ce moment le promoteur de cette alarme vit arriver vers lui, la lance baissée, le page Silésien envoyé par le duc; prévoyant le sort qu'il lui réservait, il piqua en toute hâte vers le faible Micislaus, et lui cria : — Fuyez, prince, les Allemands nous trahissent, et la bataille est perdue! Toute fâcheuse que fût cette assertion, nulle autre ne pouvait en ce moment frapper plus agréablement les oreilles du lâche Micislaus. Il fit sonner la retraite, et piqua si vivement son coursier, qu'il semblait vouloir prouver, du moins dans cette cir-

constance, que c'était à lui à guider ses bataillons, qui avaient, en effet, peine à le suivre. A quelques pas du duc, et courant d'une vitesse égale, l'écuyer de Henri poursuivait le page Polonais, dont les cris avaient mis les Silésiens en déroute, et son coursier agile volait sur les pas de celui du traître. La retraite était déjà générale parmi les Silésiens, et les Polonais eux-mêmes commençaient à suivre l'exemple de leurs alliés. La rage des Tartares s'augmenta de la confiance que leur inspirait la faiblesse de l'ennemi; ils revinrent à la charge avec une vigueur nouvelle, et quelle que fût la valeur que déploya Sulislaus, il ne lui resta bientôt plus qu'à céder au nombre; maudissant le vil général qui l'abandonnait, il courut rejoindre, avec le reste de ses troupes, les escadrons du duc Henri. Arrivé devant les Allemands, il poussa son cheval vers leur prince, et commença, le visage couvert d'une noble rougeur, à se justifier de sa défaite; mais Henri l'interrompit en lui disant d'un ton

à-la-fois majestueux et amical : — Ne cherchez pas à vous justifier des actions dont je viens d'être témoin, seigneur Sulislaus. Si Micislaus avait combattu comme vous l'avez fait, nous chanterions peut-être en ce moment le *Te Deum* sur ce champ de bataille dont nous serions les maîtres. Puis saluant le grand-maître Teutonique, qui revenait également rejoindre le gros de l'armée, il ajouta : — A nous trois, nous saurons soutenir l'attaque des Tartares; et si la sainteté de notre cause ne nous rendait toute exhortation inutile, je vous dirais que toute l'Allemagne, dont nous sommes le boulevard, nous regarde, et qu'on y honorera, jusque dans les temps les plus reculés, ceux dont les cadavres couvriront aujourd'hui le sol de la Silésie, après avoir reçu la mort en détournant de l'empire le fléau qui le menace. La mort ou la victoire! que ce soit là notre cri de guerre. Et se tournant vers ses soldats : — L'ennemi nous est supérieur en nombre, dit-il; mais nous avons nos cui-

rasses de fer, notre discipline et la confiance en notre cause. Songez pour qui vous combattez et suivez-moi. Dieu est pour nous!

— Dieu est pour nous! s'écrièrent les troupes en frémissant d'ardeur, et les rangs s'agitèrent d'impatience. Tous ces hommes couverts de fer se serrèrent comme une muraille, les lances s'abaissèrent d'un seul mouvement, et les chevaux eux-mêmes, présentant la pointe d'acier placée sur leur poitrail, semblaient s'apprêter à recevoir l'ennemi qui, semblable au vent précurseur de l'orage, arriva avec impétuosité, enveloppé dans des tourbillons de poussière, d'où s'échappaient des milliers de flèches.

CHAPITRE XIII.

Tandis que les bassins de la balance du destin, se remplissant alternativement du sang des deux nations, s'élevaient et s'abaissaient tour-à-tour, le traître inconnu qui avait changé la face de la bataille, atteignait la forêt voisine, toujours poursuivi par le page noble, qui s'attachait à ses pas avec la persistance du génie de la mort. Le Polonais, secondé par l'agilité de son cheval, s'enfonçait toujours plus profondément dans les broussailles où le Silésien ne manquait jamais de suivre ses traces; enfin, arrivé sur une petite pelouse

de gazon, il fit exécuter vivement une volte à son coursier, et présenta le front à son adversaire.

— C'est ici que je voulais vous tenir, mon jeune faon, cria le Polonais sous sa visière; puis détournant d'un coup de sabre la lance du page qui se jetait sur lui, il fut en un clin-d'œil à ses côtés, et le saisissant par la ceinture, il s'efforça de le précipiter à bas de son cheval.

— Reine du ciel, sois-moi en aide! dit à voix basse le page en se défendant, mais sans pouvoir s'opposer à la vigueur du Polonais; au même moment, le cheval de ce dernier tomba exténué de fatigue, et entraîna son cavalier qui le serrait sous lui aussi étroitement que l'auraient pu faire les serres d'un gerfaut. Cette chute lui fut fatale, sa jambe, pressée sous le flanc du coursier, fut brisée par son poids, et il se trouva lui-même cloué à la terre, sans pouvoir se dégager. Le page n'eut alors pas de peine à se débarrasser de son adversaire qui n'avait pas lâché prise et

l'avait entraîné dans sa chute; il se releva vivement, et s'avançant sur lui, il lui arracha son morion en s'écriant avec colère: Ah! mes pressentimens ne m'avaient point trompée, c'est Kruko. A ces mots, le page tira son sabre.

—Oh! enfer, c'est sa voix! s'écria Kruko, et il fit, avec d'incroyables douleurs, d'inutiles efforts pour retirer sa jambe qu'écrasait le coursier expirant; mais il retomba en poussant un affreux gémissement, et le page levant sa visière, lui cria d'une voix forte: Ton démon ne t'a pas trompé!

—Adelma! reprit Kruko en frémissant. Oui, il est un Dieu qui punit...!

—Prie, lui dit la belle étrangère en levant son sabre, et semblable dans cette attitude à un archange vengeur.

—Prier..., non, jamais...! dit le Polonais d'une voix éteinte. Termine promptement ma vie, ne fais pas languir les démons qui m'attendent.

—Prie, répéta Dorothée d'une voix tremblante. Je ne veux pas perdre ton

âme. Un moment de repentir t'ouvrira les portes du ciel...

Kruko tirant alors un poignard de sa ceinture, le lança contre le sein de Dorothée; mais dans son aveugle fureur et dans l'épuisement de ses forces, son regard, toujours si sûr, s'était troublé, et la vigueur de son bras l'avait trahi. L'acier passa en sifflant sous le bras de Dorothée, et celle-ci plongea son sabre dans la poitrine du traître, qui se roula dans la poussière en vomissant des flots de sang. Dorothée resta quelques momens appuyée sur son épée sanglante, le front chargé de soucis, en contemplant le cadavre. Tout-à-coup elle entendit dans le lointain le bruit des trompettes. — Allons, dit-elle, allons remplir mon plus saint devoir! Et, remontant sur sa légère haquenée, elle courut se jeter de nouveau dans le tumulte de la bataille.

CHAPITRE XIV.

Pendant ce temps, l'armée des chrétiens s'était opposée avec vigueur aux Tartares, et leurs hordes légères étaient venues se briser contre les lignes de fer des bandes allemandes. Ils se dispersaient de tous côtés en poussant des cris affreux. Les lourds escadrons de Henri, s'ébranlant alors, se précipitèrent au grand trot de leurs chevaux, du haut de la colline où ils étaient postés, et poussèrent jusqu'au centre de bataille de l'ennemi qui n'offrait plus aucune résistance. Les lances et les épées des chevaliers leur ouvrirent

un chemin sanglant jusqu'à l'arrière-garde où le terrible Bahlu se tenait avec ses troupes d'élite.

— Dieu est pour nous! s'écria Henri plein de courage, et il s'élança sur-le-champ; mais celui-ci brandit son sabre, non pour frapper, mais pour faire signe à son monde, et en un clin-d'œil il s'éleva derrière lui une figure gigantesque qui vomissait des flots de flamme et de fumée par sa bouche béante. Stupéfaits de cette apparition subite, les chrétiens arrêtèrent leurs chevaux, et le coursier du duc se dressa en faisant jaillir l'écume de ses naseaux entr'ouverts. En ce moment, les rangs des Tartares s'ouvrirent, et une ligne de monstres semblables à celui qu'on venait d'apercevoir, apparut aux yeux des chrétiens. Ils ressemblaient, pour la plupart, à de longs serpens d'airain qui, montés sur des affûts, lançaient, avec un bruit horrible, des balles et des traits enflammés sur l'armée chrétienne. Partout où frappaient ces projectiles destructeurs,

les soldats étaient renversés et expiraient dans d'affreuses douleurs. La terreur était générale, les cris d'effroi se firent entendre de nouveau, et les guerriers de Henri, dont l'âme n'était pas aguerrie contre les apparitions surnaturelles, tournèrent leurs chevaux avec empressement. Le duc, aidé de Poppo d'Osterna, de Sulislaus, de Rothkirch et de quelques chevaliers, soutint encore quelque temps le feu terrible des machines tartares; enfin il s'écria: — Dieu combat avec nous, amis, que peut l'enfer contre nous? et il se précipita, l'épée haute, sur le monstre qui vomissait la mort. Ses chevalier le suivirent; mais la machine s'abaissa tout-à-coup sur eux et les couvrit d'un déluge de traits enflammés. Le cheval du duc, frappé mortellement au poitrail, et devenu furieux par la douleur, emporta son cavalier au milieu des troupes chrétiennes dont la déroute était devenue complète. Les quatre chefs qui accompagnaient le duc, et dont Rothkirch faisait partie, le suivirent à toute bride,

résolus de le sauver; mais la monture du prince s'abattit au milieu de sa course, et les Tartares qui le poursuivaient se jetèrent sur lui en poussant des cris de triomphe. Rothkirch les moissonnant avec sa longue épée, parvint à dégager son maître, et s'élançant à terre, le supplia de monter son coursier; puis abattant encore un Tartare qui venait de se jeter sur le sabre de Henri, il s'empara de son léger cheval arabe, et s'élança aux côtés du prince.

— Suivez-moi, seigneur, lui dit-il en élevant son épée; je saurai vous frayer une route, tandis que Sulislaus, Clément et Conrad, couvriront votre retraite. — Mais à peine avait-il parlé, que ceux qu'il venaient de nommer, tombèrent l'un après l'autre, percés de flèches et de balles. Déjà un païen saisissait la bride du cheval du prince pour le faire prisonnier; mais l'épée de Henri retomba avec force sur sa tête, et l'étendit sur le sable. Un autre s'attacha au bras gauche du duc, et tandis

que Henri levait son bras droit couvert d'acier comme le reste de son corps, un troisième lui enfonça sa lance sous l'aiselle où la cuirasse offre une ouverture. Le héros chancela sur sa selle, et tombant avec fracas sur le sol endurci, il mouilla de son sang cette terre que toute sa valeur n'avait pu défendre.

— O Dieu, sauve ma pauvre Silésie! dit-il en fermant les yeux, tandis que des milliers de coups de sabres lui étaient portés par les infidèles, et son âme s'éleva vers le ciel pour y recevoir cette couronne de martyre que sa mère avait vue briller au-dessus de lui dans son extase prophétique.

Rothkirch dont l'épée n'était pas inactive, tourna la tête au bruit de la chute du prince, et aperçut son bien-aimé maître étendu sans vie et foulé aux pieds des chevaux de ses ennemis; il voulut alors retourner et arracher du moins son cadavre de leurs mains, mais les infidèles le forcèrent bientôt à ne s'occuper que de sa propre

sûreté. Atteint de plusieurs coups, il se dressa sur ses étriers, l'épée haute, et prêt à vendre chèrement sa vie; mais ses forces l'abandonnèrent, et il eût infailliblement succombé si le page noble, suivi de deux écuyers, ne fût arrivé rapidement à son secours. Cinq Tartares furent égorgés en un clin-d'œil, et Rothkirch prit de sa main le myrsa qui les commandait.

— Fuyons maintenant, dit le page, en montrant du doigt un gros de Tartares qui s'avançait avec célérité, et, sans attendre la réponse du chevalier, il prit les rênes de son cheval et l'entraîna avec la vitesse de l'éclair. Les écuyers les suivirent, emmenant le prisonnier, et la petite troupe ne tarda pas à gagner l'épaisse forêt, où elle fit halte. Le page, aidé de ses amis, souleva le chevalier avec précaution, et le porta sur le gazon. Là, il déboucla sa cuirasse, et banda avec dextérité les nombreuses blessures qu'il avait reçues en défendant son infortuné prince.

— Dieu soit loué! dit enfin le page en

joignant les mains et tournant les yeux vers le ciel; ses blessures ne sont pas dangereuses.

—Quelle est cette voix! s'écria le chevalier, en cherchant à se soulever pour examiner le page.

— Celle de Dorothée, de ton épouse! s'écria celle-ci en jetant son casque, et en serrant le chevalier sur son cœur.

— Dorothée! s'écria Rothkirch avec joie, mais bientôt il ajouta: Ah! que ne m'as-tu laissé mourir dans la bataille! La vie n'est plus rien pour moi, depuis que j'ai vu périr mon maître sans pouvoir le sauver...

—Eh! quoi! celle de ton épouse, celle de ton fils, ne sont-elles rien pour toi, dit Dorothée en versant quelques larmes.

— J'ai vu tomber le père de la Silésie sous le sabre des infidèles, dit Rothkirch affaibli, je vois mon pays ravagé..... me reste-t-il un espoir...! A ces mots, il re-

tomba inanimé, et Dorothée se penchant sur lui, s'écria avec douleur; — Ah! du moins, tu ne mépriseras pas le dernier sacrifice que te fera mon amour!

CHAPITRE XV.

Sous les hautes voûtes de son palais de Crossen, la duchesse Anna contemplait, les yeux baignés de larmes, ses trois plus jeunes filles, qui jouaient innocemment à ses pieds avec le petit Déodat. Sa harpe, dont elle tirait des accords mélancoliques, était appuyée sur son bras. Hedwige entra dans la salle.

—Duchesse, lui dit-elle, gardez-vous d'abandonner votre âme à la tristesse, les anges de Dieu veillent sur notre Henri; et s'il quitte cette terre, ce ne sera qu'après avoir conquis la victoire. Séchez donc vos larmes, et faites entendre des chants

de triomphe qui échauffent les cœurs et nous rappellent à nos devoirs.

La triste princesse jeta un regard touchant sur la sainte Hedwige; obéissant à ses volontés, elle saisit vivement sa harpe, et ses doigts agiles la parcoururent en faisant résonner de joyeux accords, tandis que de grosses larmes tombaient sur sa poitrine. Mais dès les premiers arpèges, une corde se brisa, en faisant entendre un son lugubre semblable à des gémissemens éloignés. Les enfans se relevèrent effrayés; Anna laissa tomber la harpe avec terreur, et oppressée de noirs pressentimens, elle s'abandonna à toute sa douleur. Hedwige prit place auprès d'elle; ses regards exprimaient un tendre reproche, et elle s'efforçait de lui rappeler combien cet évènement était simple et naturel, lorsque Brunold, le vieux serviteur du duc, se présenta et annonça d'une voix tremblante le chevalier Hans de Rothkirch, qui apportait des nouvelles de la bataille.

— Au nom du ciel, Brunold, quelles nouvelles apportes-tu? s'écria Anna hors d'elle-même.

Le vieillard voulut parler, mais il n'en eut pas la force; il ouvrit la porte, et le chevalier s'avança, le bras droit suspendu par une ligature et la tête enveloppée d'un appareil. Anna se précipita au-devant de lui, le contempla d'un œil fixe, interrogeant ce visage et ces traits douloureux; et lorsque les regards du chevalier, ne pouvant supporter ceux de la royale veuve, s'abaissèrent silencieusement, elle s'écria : — Il est mort! et elle tomba inanimée.

Hedwige appela les femmes de la princesse, et lui prodigua les soins les plus empressés. Puis elle ordonna d'une voix ferme au chevalier de la suivre dans une salle voisine; et là, elle lui demanda si la bataille était perdue.

— Perdue par la trahison du duc Micislaus, et les sorcelleries des païens, dit Rothkirch.

— Et mon fils? demanda Hedwige, au chevalier, en redoutant sa réponse : elle s'appuya contre son siège pour ne pas succomber à son tour.

— Le duc Henri est mort comme un héros, répondit le chevalier.

La pieuse princesse leva les yeux avec résignation vers le ciel; puis elle ajouta avec colère : — Le corps du martyr a-t-il été retrouvé?

— Les païens occupent le champ de bataille, et l'armée chrétienne est détruite, répondit Rothkirch, d'un air sombre; les ennemis ont brûlé la ville de Liegnitz, et assiègent le château qui se défend encore. Le commandant vous fait demander ce qu'il doit faire; car la vie des quatre princes serait en danger si la citadelle était emportée d'assaut.

— Répondez qu'à la place du duc qui vient de succomber, la Silésie en a quatre autres prêts à s'enterrer sous les ruines de leur dernière ville. Si vos blessures le permettent, chevalier, je desire que vous

portiez vous-même cette réponse. Demain je vous suivrai, si l'état de la duchesse permet que je la quitte.

—Noble dame, dit gravement Rothkirch, songez que les hordes tartares qui parcourent le pays, rendent ce trajet très dangereux.

—J'y ai songé, mais j'ai pensé qu'il ne coûterait qu'un signe au Dieu tout-puissant pour les anéantir et les chasser à jamais de notre Silésie: mettons notre espoir en lui, et faites ce que je vous demande.

Rothkirch baisa avec un saint respect la main d'Hedwige, et s'éloigna pour faire préparer son escorte.

CHAPITRE XVI.

La nuit avait étendu ses ombres sur le champ de bataille. Des ruisseaux de sang qui s'écoulaient, des cadavres s'élevaient des vapeurs infectes qui, s'amoncelant en nuages rougeâtres et traversées par la clarté de la lune, prenaient mille formes fantastiques, et semblaient les âmes des victimes dont le sol était jonché. Les flammes, qui achevaient de dévorer la malheureuse ville de Liegnitz, se montraient encore à l'horizon, et plus loin brûlaient plusieurs bourgs, dont les ruines marquaient la marche des Tartares. Des cor-

neilles et des nuées de corbeaux voltigeaient au-dessus des morts, et leurs croassemens se mêlaient souvent au bruit sauvage et monotone que produisait le sommeil des païens qui s'étaient endormis paisiblement non loin de ceux qu'ils venaient d'égorger. Devant la tente du général s'élevait une montagne de sacs remplis des oreilles des chrétiens qui avaient péri, et que le féroce vainqueur devait envoyer dans son pays comme trophée de sa victoire. Dans l'intérieur de sa tente Bahlu-Chan, Peta et les principaux myrsas, nonchalamment étendus sur de riches coussins, délibéraient froidement s'il fallait exterminer tous les habitans de la Silésie, et faire du pays un désert. Le général votait pour l'affirmative, tandis que l'avide Peta-Chan exposait en détail tous les avantages qu'on pouvait retirer d'un pays habité. Tout-à-coup un cavalier, couvert de poussière, et les traits altérés par une marche immense, arrêta son cheval exténué, devant la tente. Il

apportait un message du Grand-Chan Octaï, qui répandait alors la désolation dans la Chine.

Bahlu arracha la double enveloppe de soie qui couvrait la lettre, la lut, et se tournant d'un air soucieux vers ses myrsas: — Mon oncle, dit-il, a besoin de mon armée pour soutenir son nouveau trône, et il m'arrête au milieu de ma course victorieuse. J'espérais faire encore beaucoup de choses en ce pays, et porter mes armes jusqu'au cœur de l'Europe; mais je donnerai du moins encore trois jours à ma vengeance. Je veux les employer si bien que ces chiens de chrétiens parlent encore dans mille ans avec effroi de Bahlu-Chan. Demain nous donnerons l'assaut au château du roi de Silésie. Allez vous préparer.

Les chefs se prosternèrent devant Bahlu et s'éloignèrent. Demeuré seul, il jeta un regard de triomphe sur la tête sanglante du noble Henri, qui était placée au bout d'une lance dressée dans un coin de la tente,

Tout-à-coup, il lui sembla que ses yeux sortaient de leur orbite et lui lançaient des éclairs menaçans ; il voulut en vain maîtriser son effroi ; il n'osa lever ses regards une seconde fois et quitta précipitamment la tente.

La nuit n'était pas très obscure. Il marcha long-temps au milieu des cadavres, et arriva enfin où un rempart formé par les corps de ses soldats marquait la place qu'avaient illustrée par leur chute, Henriet ses chevaliers. Le pied appuyé sur les restes d'un des siens, ses petits yeux étincelans parcouraient en silence le champ de carnage où des milliers de Tartares avaient payé de leur vie les avantages qu'il avait remportés.

— Encore une victoire comme celle-ci et je suis perdu ! se dit-il avec rage, en regardant encore une fois autour de lui. Alors, une longue figure de femme s'éleva devant le Chan, en tournant vers lui un doigt menaçant. Il portait déjà la main à son cimeterre, lorsque la lune, perçant

un nuage, jeta une vive clarté sur cette apparition.

— Adelma ! s'écria-t-il, ivre à-la-fois d'amour et de vengeance, et prêt à s'élancer vers elle. Mais elle fit un signe imposant, et lui dit d'une voix retentissante :

— Les morts ne sont plus de ton empire, Bahlu, et je n'ai que peu de chose à faire sur la terre. Tu as ravagé sans pitié cette contrée, égorgé injustement ses habitans, car mon époux lui-même ignorait que Bahlu eût jamais disputé ma main. N'abuse pas plus long-temps de la clémence du ciel, fuis avant que la foudre qui te menaça dans les flots de d'Oder, ne vienne t'atteindre. Adieu, nous ne nous reverrons jamais.

A ces mots, elle se glissa derrière les monceaux de morts, et disparut, tandis que Bahlu volant à sa recherche, parcourait la plaine sanglante avec l'ardeur et la rapidité d'un tigre.

CHAPITRE XVII.

La cloche des morts résonnait du haut du dôme de la cathédrale de Breslau et le tumulte du peuple qui affluait dans les rues de la ville, tirèrent Hans de Rothkirch du sommeil pénible où il s'était plongé après tant d'angoisses et de fatigues. Ses nombreuses blessures, la douleur que lui faisait éprouver la mort du duc Henri, et l'incertitude où il était sur le sort de son épouse, le retenaient depuis plusieurs jours, terrassé par une fièvre brûlante, sur un lit de douleurs. Le vénérable Czeslaus, que la voix unanime de ses frères

avait appelé à la place abbatiale du cloître de Saint-Adelbert, n'avait cessé de veiller auprès du malade, et de lui donner les soins les plus assidus.

— On voit déjà de loin le cortège qui nous apporte de Liegnitz les restes du brave Henri et de ses fidèles qui ont péri avec lui, dit-il d'un accent plein de tristesse. Le duc va être enseveli ainsi que les compagnons de sa gloire, dans l'église du cloître de Saint-Jacques qu'il avait fondé. Si vous vous sentez assez de forces, seigneur chevalier, nous irons nous joindre à ce peuple inconsolable et reconnaissant, pour dire un dernier adieu à ces dépouilles si chères.

Le convalescent se leva aussitôt, et sortit en s'appuyant sur le père. Bientôt ils aperçurent la longue ligne des chevaliers vêtus de deuil que suivait toute la contrée. Une partie de l'armée ouvrait la marche, les armes et les drapeaux baissés; puis, s'avançait au milieu d'une foule en larmes, le cercueil du duc porté par douze

nobles, entouré de sa mère, de sa femme et des veuves des chevaliers morts aux côtés de leur prince. Czeslaus désigna à Rothkirch les cercueils qui suivaient : c'étaient ceux du grand-maître de Prusse, Poppo d'Osterna, du noble prince polonais Sulislaus, de Clément et de Conrad. Le dernier cercueil, ajouta-t-il d'une voix étouffée, est celui d'une personne inconnue. Le soir du jour où Bathu-Chan leva le siége de Liegnitz d'une manière si inattendue, et reprit avec ses hordes la route de la Moravie, la duchesse Anna se rendit sur le champ de bataille pour y chercher le corps de son époux. Elle le découvrit au milieu de ceux de ses nobles chevaliers. Auprès de lui on trouva une femme vêtue d'un riche costume tartare. Sa main tenait encore le poignard dont elle s'était percé le cœur, et sur son sein se trouvait cet écrit.

A ces mots, Czeslaus tira lentement une feuille de parchemin de dessous son capuchon, et la remit au chevalier en le re-

gardant d'un air de tendre pitié. Celui-ci avança la main pour la recevoir, tremblant d'impatience et saisi d'effroi. Czeslaus retint encore quelques momens le parchemin.

— Vous êtes un homme et un guerrier, lui dit-il d'un ton paternel; c'est ce que vous avez prouvé valeureusement sur le champ de bataille, prouvez maintenant que vous êtes plus encore, un chrétien. Ne vous abandonnez pas à un désespoir coupable, et bénissez la main de Dieu qui vous frappe.

Il remit alors l'écrit au chevalier. En le lisant, l'infortuné se sentit défaillir, et jeta autour de lui des regards égarés.

— Dieu de pitié ! ma femme ! s'écria-t-il enfin, et il tomba inanimé dans les bras du bon père. Celui-ci s'efforça de le ranimer en lui adressant des exhortations pleines de tendresse.

— Votre noble épouse a péri pour la patrie, lui dit-il, et son dévoûment n'a pas été vain, car le départ du Chan a eu

lieu immédiatement après la mort de Dorothée. Hélas! pourquoi faut-il qu'elle ait cherché son salut dans une mort païenne! Mais elle a beaucoup aimé, aussi lui sera-t-il beaucoup pardonné, et je veux prier chaque jour le Très-Haut de lui pardonner la faute qu'elle a commise dans son ignorance.

— Oui, j'espère de la grâce de Dieu et de son fils qu'elle sera sauvée, dit Rothkirch avec une pieuse résignation; mon père, accordez-moi une dernière grâce; conduisez-moi au cercueil de Dorothée, que je contemple encore une fois celle qui eut tout mon amour.

— Vous êtes bien faible, mon fils, dit Czeslaus; mais, ne pouvant résister aux instantes prières du chevalier, le père l'accompagna jusque sous les voûtes de l'église.

Rothkirch y pénétra en chancelant, et parvint, à travers la foule, jusqu'au lieu où les cercueils étaient déposés. Sur l'ordre de Czeslaus, on ouvrit celui de Dorothée. Elle parut à tous les yeux, vêtue de

blanc, les mains jointes et tenant un crucifix sur sa poitrine. Le chevalier la contempla quelque temps dans un morne silence, agenouillé devant elle; enfin son cœur se brisa, et un torrent de larmes s'échappa des yeux de ce guerrier intrépide.

Tout-à-coup une voix enfantine se fit entendre auprès de lui, et son jeune Déodat le prenant par la main, comme jadis au jour de la réconciliation de ses parens, s'efforça de l'attirer vers sa mère en lui disant : — Oh! viens, viens la réveiller, elle dort déjà depuis si long-temps!

— Laisse-la dormir, dit Rothkirch d'une voix étouffée, en le couvrant de baisers douloureux. Mon fils, ajouta-t-il, deviens pieux et brave, et prie cette noble princesse de donner une mère à un pauvre orphelin.

A ces mots, il le remit à la duchesse, et s'agenouillant devant l'abbé, il ajouta : — Je vous prie, ô mon père, de recevoir, dans le sein de votre ordre, un mal-

heureux qui a renoncé aux vanités de la terre.

Czeslaus le regarda avec étonnement. — Un brave chevalier comme vous, dit-il, dans la vigueur de l'âge, n'est pas appelé à s'ensevelir dans un cloître. Vos sermens vous deviendraient odieux après le moment de la première douleur, et votre repentir serait pour nous un reproche éternel.

— Ma carrière est achevée, dit Rothkirch, et mes forces brisées à jamais. Il ne me reste plus qu'à prier chaque jour le ciel de me réunir à celle que j'ai perdue.

— Qu'il te soit fait comme tu le demandes! s'écria Czeslaus, et il imposa ses mains sur la tête du novice. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Sur l'un des sépulcres de l'ancien cloître de Saint-Adelbert, à Breslau, on lit cette simple épitaphe ;

« Ici repose la dépouille terrestre du frère Théodore, « qui fut jadis un vaillant chevalier, et combattit à Lie- « gnitz, où périt notre bon duc Henri. Son corps est « déposé sous cette pierre ; mais son cœur a été porté au « cloître Saint-Jacques, auprès de celle qui fut jadis son « épouse. Paix à leur âme et gloire à Dieu, qui les a « réunis dans sa miséricorde! *Amen.* »

NOTE.

Le heerban était une institution féodale qui déjà, alors, s'était éloignée, comme tant d'autres, du but de son organisation. Dans le principe, tout homme libre qui possédait, en propriété allodiale ou bénéficiaire, quatre manoirs ou cinquante acres de terre, faisait partie du heerban : il devait marcher en personne. Celui qui en possédait moins de quatre, se joignait à d'autres pour équiper un homme ; celui qui en possédait douze, marchait avec une armure. Les ecclésiastiques en étaient seuls dispensés et pouvaient même libérer un certain nombre de leurs vassaux. Déjà, au douzième siècle, le heerban était tombé en désuétude, et ce nom était attribué à une sorte de landsturm, fondé sur des bases plus générales. Au reste, l'invasion qui fait le sujet de cette nouvelle de Van der Velde, ne fut pas effectuée, comme l'avancent des écrivains du moyen âge, par des Tartares. L'armée qui parut, en 1241, aux fron-

tières de l'Allemagne, et qui remporta une sanglante victoire dans les champs de Liegnitz, était composée de Mongols, et commandée par des petits-fils du célèbre Tschin-Guis-Chan. Ce ne fut aussi qu'après cette bataille, et non pas avant, comme le rapporte notre romancier silésien, que se rassembla le heerban composé pour la première fois, depuis des siècles, de toute la population. Cette irruption d'Orientaux qui exterminèrent toute la population, eut pour résultat d'éteindre en Silésie la race slawe, qui fut remplacée par des transmigrations opérées par la population germaine. Van der Velde, en sa qualité de romancier, a dû employer la dénomination populaire de Tartares, qui était en usage au treizième siècle.

FIN DES TARTARES EN SILÉSIE.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 26 June, 2018